

LES  
AVANTURES  
DE MONSIEUR  
ROBERT CHEVALIER,  
DIT  
DE BEAUCHÊNE.

*Avec figures.*





LES  
AVANTURES  
DE MONSIEUR  
ROBERT CHEVALIER,  
DIT  
DE BEAUCHÈNE,  
CAPITAINE DE FLIBUSTIERS  
dans la nouvelle France.  
*Rédigées par M. LE SAGE.*  
TOME PREMIER.



A PARIS,  
Chez ETIENNE GANEAU, rue  
saint Jacques, près la rue du Plâtre,  
aux Armes de Dombes.

---

M. DCC. XXXII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*





# LE LIBRAIRE

## AU LECTEUR.

**L**E Chevalier de Beau-  
chène Auteur de ces  
Memoires, après avoir  
passé près de cinquante ans  
au service du Roy, tant sur  
terre que sur mer, vint en  
France avec une fortune con-  
siderable; mais la passion qu'il  
avoit pour le jeu le déranga  
bientôt, sans parler de quel-  
ques affaires d'honneur que  
son esprit brusque & violent  
lui suscita & qu'il ne put ac-

## LE LIBRAIRE

commoder qu'aux dépens de sa bourse. Il perdit plus des deux tiers de son bien à Brest, à Saint Malo, à Nantes, & alla s'établir à Tours avec le reste. C'est dans cette dernière Ville qu'ayant pris querelle avec quelques Anglois, il se battit le 11 Decembre 1731. & trouva dans ce combat une mort qu'il avoit impunément affrontée dans les abordages les plus périlleux.

Dans les heures que sa fureur pour le jeu lui permettoit d'employer à d'autres amusemens, il s'occupoit volontiers à mettre par écrit les événemens de sa vie, se rappeler tous les coups de main

## AU LECTEUR.

qu'il avoit faits , tous les dangers qu'il avoit courus , c'étoit après le *Tape & tique* le plus grand de ses plaisirs.

Un autre motif l'excitoit encore à ce travail , qu'il regardoit comme utile à la Société ; il s'imaginait qu'on lui fçauroit un gré infini des moindres détails qu'il feroit des rencontres où il avoit commandé , puisque selon lui un Capitaine de Vaisseau & un simple Patron de Barque devoient avoir autant de prudence , d'adresse & de courage dans leur conduite , qu'un Amiral dans la sienne. \*

Peu de temps après la mort de Monsieur de Beauchêne ,

## LE LIBRAIRE AU LECT.

un des amis de sa veuve & des miens, m'écrivit de Tours, & me manda qu'il avoit déterminé cette Dame à faire imprimer les Memoires que son mari lui avoit laissez. Effectivement elle me les envoya en me priant de les mettre au jour, s'ils ne me paroissent pas indignes de la curiosité du Public. Je les ai lûs, mon cher Lecteur, & j'ai jugé qu'ils contenoient des choses qui pourroient vous être agréables. Au reste, si dans quelques endroits vous trouvez le stile un peu trop marin, souvenez-vous que c'est celui d'un Flibustier.



# T A B L E

DES ARGUMENS  
du premier Tome.

## LIVRE PREMIER.

*D*E l'origine de Monsieur le Chevalier de Beauchêne , & des amusemens de son enfance. Il se fait à sept ans enlever par les Iroquois , où il est adopté par un de ces Sauvages. Ses occupations chez eux. Il est repris quelques années après par les Canadiens , & rendu à ses parens. Il s'associe avec quelques Algonquins, & fait avec eux diverses expéditions. Après avoir chassé quatre cens hommes , fait lever le Siege de Port-

## T A B L E

*Royal, & obligé cinq mille Anglois à se retirer, il quitte ses Algonquins, & se fait Flibustier. Il va croiser sur les Côtes de la Jamaïque, sous le Capitaine Morpain, & ensuite sous le fameux Montauban, après la mort duquel il est élu Capitaine.*

## LIVRE SECOND.

*Le Chevalier de Beauchêne refuse de remplir l'emploi de Capitaine. Il se remet en Mer avec soixante-quinze Flibustiers. Ils rencontrent quatre Vaisseaux Anglois qui les maltraitent. Le Chevalier va joindre à Saint Domingue quelques Flibustiers François. Avanture galante d'un Rochelois de ses Camarades. Ils vont croiser sur les Côtes de Carak, & prennent avec un Bâtiment de huit pieces de canon deux Vais-*

## DES ARGUMENS.

*seaux Anglois , l'un de vingt-quatre , & l'autre de trente-six pieces. Ils retournent à Saint-Domingue où ils partagent leurs prises , & font toutes sortes de débauches. Ils se remettent en Mer. Histoire d'un Flibustier Philosophe. Ils attaquent un Vaisseau de quarante-six pieces , & de trois cens hommes d'équipage , & le prennent après un rude combat ; mais ils n'ont pas fait cette prise qu'elle leur est enlevée par un Navire Anglois Garde-Côte , de cinquante-quatre , & une Frégate de trente-six pieces , qui les font prisonniers. On les envoie d'abord à la Jamaïque , & de-là dans les Prisons de Kinselt en Irlande. Détail des maux qu'on leur fait souffrir. Ils meurent tous excepté le Chevalier , qui trouve moyen de se sauver. Il va à Corke où il a le bonheur de trouver une veuve qui par générosité lui rend*

## T A B L E

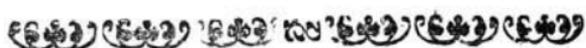
*service, & qui engage un Capitaine Anglois à le mettre à terre à l'Espagnola, d'où il va au petit Goave. Là M. de Choiseuil lui donne un Vaisseau, & 90. hommes, avec lesquels il a l'audace d'aller croiser à la vûë des Ports de la Jamaïque, pour se venger sur les premiers Anglois des cruautéz exercées en Irlande sur ses Camarades & sur lui. Il prend un Vaisseau Anglois dont il traite cruellement l'équipage. Il a un démêlé avec le Gouverneur & les Bourgeois de la Ville de Canarie. Il attaque un autre Vaisseau Anglois, où il trouve deux prisonniers François, dont l'un est de sa connoissance.*

## LIVRE TROISIE'ME.

*Monneville raconte la mysterieuse histoire de sa naissance. Il est élevé jusqu'à l'âge de douze ans*

## DES ARGUMENS.

*sous un habit de fille au Château du Baron du Mesnil, avec Lucile l'unique heritiere de ce Seigneur. Un financier trompé par l'habillement de Monneville l'emmene à Paris, sous prétexte de le placer auprès d'une Dame en qualité de femme de Chambre; mais ayant une autre vie sur cette fausse Villageoise, il la met en pension dans un Convent, n'épargne rien pour son éducation, & lui propose enfin de l'épouser. Monneville pour se dérober à ses importunitéz, cherche & trouve moyen de sortir du Convent. Il prend un habit de Cavalier, fait la conquête d'une femme de Théâtre, & devient Commis d'un gros homme d'affaire, qui veut lui faire épouser sa fille par force. Monneville refuse d'y consentir. Sur son refus il est arrêté, conduit en prison, & dès le lendemain envoyé en Canada.*



## APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur  
Le Garde des Sceaux un Manuscrit  
qui a pour titre , *Les Aventures de  
Monsieur Robert Chevalier, dit de Beau-  
chêne, Capitaine de Flibustiers dans la  
nouvelle France* , & je crois que le  
Public recevra avec plaisir l'impression  
de cet ouvrage. Fait à Paris ce vingt-  
huit Avril mil sept cent trente-deux.  
DANCHET.



## PRIVILEGE GENERAL.

L OUIS par la grace de Dieu Roy  
de France & de Navarre : A nos  
amez & feaux Conseillers les Gens  
tenans nos Cours de Parlement, Maî-  
tres des Requestes ordinaires de notre  
Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de  
Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieu-  
tenans Civils & autres nos Justiciers  
qu'il appartiendra, SALUT. Notre

bien amé **ETIENNE GANEAU**  
Libraire à Paris, ancien Adjoint de  
sa Communauté, Nous ayant fait  
remonter qu'il lui auroit été mis en  
main un Manuscrit qui a pour titre,  
*Les Aventures du Sieur Robert, Chevalier de Beauchêne, Capitaine Filastier dans la nouvelle France*, s'il Nous plai-  
soit luy accorder nos Lettres de Pri-  
vilege sur ce necessaires, offrant pour  
cet effet de le faire imprimer en bon  
papier & en beaux caracteres suivant  
la feüille imprimée & attachée pour  
modele sous le contrescel des Presen-  
tes. A ces causes, voulant traiter fa-  
vorablement ledit Expofant, Nous luy  
avons permis & permettons par ces  
Presentes, de faire imprimer ledit Livre  
cy-dessus specificé en un ou plusieurs  
Voulumes, conjointement ou séparé-  
ment & autant de fois que bon luy  
semblera, sur papier & caracteres con-  
formes à ladite feüille imprimée &  
attachée sous notredit contrescel, &  
de le vendre, faire vendre & debiter  
par tout notre Royaume pendant le  
temps de six années consecutives, à  
compter du jour de la datte desdites  
Presentes. Faisons deffenses à toutes

fortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs-Libraires & autres d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , debiter ni contrefaire ledit Livre cy-dessus exposé , en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation , correction , changement de titre ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de luy , à peine de confiscation des exemplaires contrefaits , de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant , & de tous dépens , dommages & intérêt ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie , & notam-

ment à celui du dixième Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN, & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier no-

tre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : **CAR** tel est notre plaisir. **DONNE'** à Paris le dix-huitième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent trente-deux, & de notre Regne le dix-septième. Par le Roy en son Conseil, **SAINSON.**

*Registré sur le Registre VIII. de la  
Chambre Royale des Libraires & Impri-  
meurs de Paris, N<sup>o</sup> 392. fol. 377. con-  
formément aux anciens Reglemens, confir-  
mez par celui du 28. Fevrier 1723.  
A Paris le vingt-deux Juillet 1732.  
G. MARTIN, Syndic.*

**LES**



LES  
AVANTURES  
DU CHEVALIER  
DE BEAUCHÈNE.

---

LIVRE PREMIER.

*De l'origine de Monsieur le Chevalier de Beauchêne, & des amusemens de son enfance. Il se fait à sept ans enlever par les Iroquois, où il est adopté par un de ces Sauvages. Ses occupations chez eux. Il est re-*

*Tome I.*

A

2 *Avantures du Chevalier*

*pris quelques années après par les Canadiens, & rendu à ses parens. Il s'associe avec quelques Algonquins, & fait avec eux diverses expéditions. Après avoir chassé quatre cens hommes, fait lever le Siege de Port-Royal, & obligé cinq mille Anglois à se retirer, il quitte ses Algonquins, & se fait Flibustier. Il va croiser sur les Côtes de la Jamaïque, sous le Capitaine Morpain, & ensuite sous le fameux Montauban, après la mort duquel il est élu Capitaine.*



ON Pere & ma Mere, François d'origine, allerent s'établir en Canada, aux environs de Montreal, sur le Fleuve Saint Laurent. Ils vivoient là dans cette heureuse tranquillité, que procure aux Canadiens la soumission que

le Gouvernement exige d'eux. J'aurois été bien élevé, si j'eusse été disciplinable ; mais je ne l'étois point. Dès mes premières années, je me montrais si rebelle & si mutin, qu'il y avoit sujet de douter que je fîsse jamais le moindre honneur à ma famille. J'étois emporté, violent, toujours prêt à frapper & à payer avec usure les coups que je recevois.

Je me souviens que ma Mere voulut un jour m'attacher à un poteau pour me châtier plus à son aise, & que n'en pouvant toute seule venir à bout, tout petit que j'étois, elle pria un jeune Prêtre, qui venoit au logis m'apprendre à lire, de lui prêter la main. Il lui rendit ce service fort charitablement, dans la pensée que cette correction pourroit m'être utile. En quoi, certes, il se trompa. Bien loin de regarder son action comme un trait de

4<sup>e</sup> *Avantures du Chevalier*

charité dont je lui étois redevable, elle passa dans ma petite tête pour une injure qui me deshonoroit, & que je devois laver dans son sang.

Je tournai donc toute ma fureur contre ce pauvre diable de Maître, & je résolus de le tuer. Me sentant trop foible pour exécuter seul un si grand projet, je le communiquai à plusieurs enfans, aussi méchans que moi, qui ne manquèrent pas de l'approuver, & de m'offrir leurs bras pour une mort si juste. Les conjurez se munirent de pierres, & assaillirent tous ensemble le misérable auquel ils en vouloient ; de façon qu'il auroit éprouvé le sort du premier Martyr Chrétien, si quelques personnes qui passerent par hazard dans ce tems-là, ne l'eussent dérobé à nos coups. Ce bon Ecclésiastique, nommé Periac, est revenu en France dans

la fuite. Il demeure actuellement à Nantes dans un Séminaire, dont il est Supérieur. Il n'y a pas trois mois que je l'ai vû, & c'est lui qui m'a fait souvenir de ce bel exploit, en me disant qu'il étoit ravi d'avoir fait une fausse prédiction, ayant prédit dans mon enfance que je me ferois tuer avant que j'eusse de la barbe.

Mes parens qui me voyoient faire tous les jours quelque espieglerie, comme celle dont je viens de parler, ne jugeoient pas de moi plus favorablement, & je m'étonne aujourd'hui que je sois encore au monde, après m'être tant de fois exposé à périr. Jamais enfant n'a fait paroître tant de disposition à devenir un querelleur furieux, un nouvel Ismaël fils d'Agar. Je n'étois pas content que je n'eusse entre les mains couteaux, flèches, épées, pistolets, c'étoient là mes poupées. On

6 *Avantures du Chevalier*

faisoit de moi tout ce qu'on vouloit, quand on me promettoit de ces armes, & si l'on avoit l'imprudence de m'en donner, je les essayois sur les premiers animaux que je rencontrois. Je n'avois pas sept ans, qu'il ne restoit ni chat, ni chien, ni porc dans le voisinage. C'est ainsi que j'exerçois ma valeur, en attendant que je fusse assez fort pour en faire un plus noble usage, & combattre avec mes trois freres contre les Iroquois.

Ces Sauvages gagnez par les présens des Anglois, faisoient quelquefois des courses jusqu'aux portes de Montreal. Ils entroient dans le pays par pelotons, se tenoient cachez dans les bois pendant le jour, se rassembloient la nuit, & venoient fondre sur quelque Village. Ils le pilloient, puis se retiroient promptement avec leur butin, après avoir mis

le feu aux choses qu'ils ne pouvoient emporter. Mais ils'avoient grand soin surtout de ne pas oublier les chevelures de ceux qu'ils'avoient tuez. Je les ai souvent vû couper de ces chevelures , & sans contredit ils s'y prennent plus adroitement que les Barbiers d'Europe pour ne point perdre de cheveux , puisqu'ils arrachent en même-tems la peau de dessus le crane. Ils étendent ces peaux sur de petits cercles d'osier , & les conservent précieusement. Voilà les drapeaux qu'ils aiment à prendre sur leurs ennemis. Il faut voir de quel œil on regarde ces trophées chez les Iroquois. On juge de leur courage par la quantité de chevelures qu'ils possèdent. Ils sont honorez & respectez à proportion , sans toutefois que la gloire d'un pere qui se fera distingué des autres par son courage , influë le moins du mon-

8. *Avantures du Chevalier*

de, comme en Europe, sur un fils qui paroîtra indigne de lui.

La troupe d'Iroquois qui se faisoit le plus redouter vers Chambly & Montreal, avoit pour chef un Sauvage des plus celebres. Il auroit pû lui seul fournir de cheveux le Perruquier de Paris le plus achalandé. C'étoit la terreur du Canada. Ce terrible mortel s'appelloit *la Chaudiere Noire*. Il n'y a personne en ce pays-là qui puisse se vanter de n'avoir pas frémi à ce nom formidable. Croira-t'on bien que l'on demandoit dans les Prières publiques d'être délivré de sa rage ; de même qu'autrefois dans certaines Provinces de France, les peuples prioient Dieu de les délivrer de la fureur des Normands.

Tout ce que j'entendois dire de ce fameux Sauvage, m'inspiroit moins de crainte que d'envie de le voir. Je sçavois que les

Iroquois au lieu de tuer les enfans, avoient coutume de les emporter pour les élever parmi eux. Cela me fit souhaiter qu'ils m'enlevassent. Je suis curieux, disois-je, de connoître ces gens-là par moi-même, & d'éprouver si j'aurai aussi peu d'agrément dans leur habitation, que j'en ai dans ma famille où l'on me gronde & contredit à tout moment : Les Sauvages sans doute me laisseront manier des armes à discrétion ; loin de combattre comme mes parens le plaisir que je prens à m'en servir, ils verront avec joye mon humeur belliqueuse, & me donneront des occasions de l'exercer. Je formai donc le dessein de les aller joindre dès la première course qu'ils feroient vers Montreal. Ce qui ne manqua pas d'arriver peu de tems après, ainsi que je vais le raconter.

M. de Frontenac s'embarqua pour passer en France. A peine fut-il parti, que les Iroquois voulurent profiter de son absence pour se venger des ravages qui avoient été faits l'année précédente dans un de leurs Cantons\* par Messieurs le Marquis de Denouville, de Cailleres, & de Vaudreuil. Ainsi de toutes parts on n'entendit plus parler que de Villages surpris, pillés & brûlés. Pour moi, j'attendois impatiemment que la troupe de *la Chaudière-Noire* s'approchât de nous, lorsqu'un soir l'allarme se répandit dans nos Quartiers. Les hommes courent aux armes, & se préparent à défendre la Patrie. Quel sujet de ravissement pour mes yeux, de voir tout le monde s'apprêter au combat. Au lieu de me cacher avec les femmes, je

\* C'est celui des Sonontouans, qui fut ravagé en 1687.

me disposai à suivre mes freres , qui étoient en âge de se servir de leurs épées pour la deffense de nos Dieux Penates ; & je m'écriai dans l'excès de la joye qui me transportoit , que j'étois bien aise de voir ce Sauvage dont le nom retentissoit de tous côtez. Ce qui m'attira de la part de ma mere une réprimande précédée d'un soufflet , qu'à la verité je n'osai rendre , mais que je me promis bien de ne pas laisser impuni. Je m'échappai de ses mains , quelques efforts qu'elle fit pour me retenir , & courant vers le lieu où j'entendois tirer , j'arrivai sur le champ de bataille , résolu de m'enfuir avec les Iroquois , ou s'ils dédaignoient de me prendre , d'être du moins spectateur du combat , tant pour me venger de ma mere , que pour jouir d'un spectacle qui m'étoit agréable.

Les Sauvages firent leur coup

12 *Avantures du Chevalier*

en moins d'un quart d'heure. Ils tuèrent une trentaine de personnes , avant qu'on fût en état de les repouffer , mirent le feu à plusieurs mailons , & se retirèrent avec un butin plus gros que riche , & quelques prisonniers , parmi lesquels mon frere aîné eut le malheur de se trouver. Comme je cherchois des yeux les Iroquois , j'en apperçus douze ou quinze qui demeubloient une maison avant que de la bruler , & qui en enlevoient deux petits enfans. Je criai aussi-tôt à pleine tête : *Quartier , Messieurs , quartier ! Je me rends ; emmenez - moi avec vous.*

Je ne sçai s'ils m'entendirent mais je me présentai à eux de si bonne grace , qu'ils ne purent me refuser la satisfaction d'être leur prisonnier. L'un d'entre eux me prit sur ses épaules , & nous rejoignîmes promptement le gros



1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

de la troupe. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'au lieu de pleurer comme les autres petits garçons , je tenois dans mes mains un chaudron & un vase d'étain , que le Sauvage qui me portoit avoit quittez pour me mettre sur ses épaules.

Après une marche de huit à dix lieues , les Iroquois remarquant l'approche du jour , s'arrêtèrent dans le bois pour s'y reposer jusqu'au soir. Comme ils alloient se remettre en chemin , ils furent tout à coup attaquez par deux cens tant Canadiens qu'Algonquins , qui malheureusement ne s'étant pas apperçus assez tôt du lieu où les prisonniers étoient attachez , ne purent les délivrer. Les Iroquois qui les gardoient , ayant ouï le cri \* de guerre , se

\* Ce cri que les Canadiens ont imité des Sauvages , est un hurlement qui se fait en se frappant plusieurs fois de la main sur la bouche. Il sert à deux fins : à effrayer l'ennemi qu'on

14 *Avantures du Chevalier*  
hâterent de les affommer.

On a bon marché des Iroquois lorsqu'on les surprend. Ils aiment mieux attaquer que se défendre. Aussi prirent-ils bien-tôt la fuite, nous emportant sur leurs épau-les, & laissant neuf des leurs au pouvoir de leurs ennemis.

Les Canadiens qui venoient de faire une si brusque expédition, étoient commandez par Messieurs de Maricour, de Sainte-Helene, & de Longueuil, freres de M. d'Iberville Chef d'Escadre ; tous trois pleins de valeur, & des premiers de Montreal. \* Ces braves Officiers poussez par les sollicitations de mes deux autres freres, firent cette tentative pour arracher des mains des Sauvages mon aîné & moi.

surprend, & de signal en même-tems.

\* Ces trois Messieurs ont des biens considéra-bles dans le Pays, & surtout M. de Longueuil, qui possède une Terre de ce nom, située au sud de Montreal, belle, riche, bien peuplée, & qui a 7. à 8. lieues de longueur.

Dans le Canton d'Iroquois où je fus mené, l'on avoit coutume de bruler les prisonniers qu'on faisoit. On les lioit à un poteau, autour duquel on allumoit quatre feux à une distance assez grande, pour que ces misérables fussent desdeux, & quelque fois des trois jours entiers à rôtir avant que d'expirer. Les Canadiens avoient souvent menacé ces Sauvages de les traiter de la même façon, s'ils n'abolissoient cette barbare coutume, & ne faisoient meilleure guerre. Les Iroquois avoient toujours méprisé leurs menaces, de sorte que M. de Maricour & ses freres, quelque horreur qu'ils eussent pour une pareille inhumanité, crurent qu'ils devoient à leur tour l'exercer sur les neuf prisonniers qu'ils venoient de faire.

Tout le monde sçait que chez ces Sauvages un homme qu'ils ont pris, à quelque genre de mort

qu'ils le réservent, peut être déro-  
bé au supplice par un des assi-  
stans qui l'adopté, en lui jettant  
un colier au cou, & une couver-  
ture sur le corps, sans autre céré-  
monie. Or il faut observer que ce  
M. de Maricour dont je viens de  
parler, avoit autrefois été enlevé  
par les Troquois, & adopté de  
cette sorte; & qu'ayant trouvé  
moyen de s'échapper de leurs  
mains, il étoit revenu à Mont-  
real.

Il vouloit donc par représail-  
le, comme chef de l'expédition,  
que les neuf Sauvages qu'il avoit  
pris fussent brulez. Il y étoit en-  
core poussé par mes parens, qui  
demandoient leur trépas avec de  
fortes instances, & tous les Ca-  
nadiens y consentoient; mais M.  
de Saint Vallier, Evêque de Que-  
bec, se trouvant alors à Mont-  
real, où il étoit venu donner la  
Confirmation, s'y opposa de tout

son pouvoir. Il tint au peuple un discours très-pathétique, & employa jusqu'aux larmes pour exciter sa compassion. Cependant la politique rendit inutile l'éloquence du Prélat. M. de Maricour fut inexorable, & tous les spectateurs jugerent aussi qu'on devoit dans cette occasion préférer la cruauté à la douceur.

On attachâ les prisonniers chacun à un poteau, & l'air aussi-tôt retentit de leurs voix : Ils commencerent à chanter ce qu'ils appellent leur chanson de mort. Cette chanson contient ordinairement l'énumération des personnes qu'ils ont tuées dans leurs courses, & le nombre des chevelures qui parent leurs Cabanes. Malgré l'appareil effrayant de la mort qui les environne, ils paroissent tranquiles ; on ne voit sur leur visage aucune impression de crainte ni de douleur. Ils re-

gardent comme une marque de lâcheté d'avoir peur de mourir, & même de ne pas chanter quand on va perdre la vie. Il y a peu d'Européens capables d'un si grand sang froid.

Tandis que M. de Maricour donnoit ses ordres pour le supplice des neuf Iroquois, il s'apperçut que le plus apparent d'entre eux ne chantoit pas, & qu'au lieu de témoigner autant de gayeté que ses compagnons, il étoit enseveli dans une profonde affliction. Il lui en fit des reproches en langue Iroquoise qu'il sçavoit bien: Comment donc, ami, lui dit-il, tu manques de fermeté! Il semble que tu finisses tes jours à regret? Tu te trompes, lui répondit le Sauvage: ce n'est point la mort qui m'afflige & m'empêche de chanter. Je suis plus brave que toi. Regarde mon casse-tête \* ; tu y

\* Espece de massüë recourbée par le bout, & un peu coupante dans sa convexité.

verras les marques de cinquante-cinq ennemis que j'ai tuez. Ce qui m'attriste en ce moment, ajouta-t-il, c'est de t'avoir arraché toi-même, il y a dix ans, au fort que tu me fais éprouver aujourd'hui. A ces mots, M. de Maricour envisagea l'Iroquois avec plus d'attention qu'auparavant, & le reconnut pour le Sauvage qui l'avoit adopté. Il court à lui d'abord en l'appellant son pere; il l'embrasse avec transport à plusieurs reprises. Ensuite se tournant vers le peuple, il lui demande la grace de ce Sauvage. Le peuple, déjà tout attendri de cete reconnaissance, commençoit à crier qu'on le déliât, quand un nommé Cardinal, jeune Bourgeois de Montreal, dont le frere avoit été tué dans la dernière expédition, s'étant brusquement approché de l'Iroquois qu'on vouloit sauver, lui plongea dans l'estomac le cou-

reau que l'on porte attaché à la jartiere dans ces pays-là. ; ce qui fit beaucoup de peine à M. de Maricour.

Après qu'on eut fait bruler sept des huit prisonniers qui restoient, on laissa le huitième exposé deux ou trois heures aux feux qui étoient allumez autour de lui, afin qu'il pût parler plus pertinemment des douleurs cuisantes que ses camarades avoient souffertes, lorsqu'il seroit de retour dans son Canton, où il fut renvoyé pour dire aux siens, que s'ils ne cessoient de bruler leurs prisonniers, ils devoient s'attendre au même traitement. Cet exemple de severité eut plus de force sur les Iroquois, que la douceur avec laquelle on en avoit usé toujours avec ceux d'entre eux qui avoient été pris. Effectivement on les renvoyoit libres, & quelquefois même chargez de présens.

Ils ne brulerent presque plus de Canadiens depuis ce tems-là. Mais quelques Hurons, & grand nombre d'Algonquins me donnerent cet amusement pendant les six années que je demeurai chez les Iroquois.

En arrivant dans le Village je retrouvai une mere. Une femme qui venoit de perdre dans le combat un de ses enfans avec son mari, m'adopta, & faisant choix d'un autre époux, elle fut bientôt consolée. Mais je parle en Européen ; elle n'avoit pas besoin de consolation : Bien loin de s'affliger de la perte qu'elle venoit de faire, elle s'en réjouissoit : Outre l'honneur infini que faisoient réjaillir sur elle les défunts qui étoient morts glorieusement pour le pays, ils lui laissoient pour succession une copieuse quantité de chevelures.

Il y avoit plusieurs enfans de mon âge dans la Cabane, & un

assez grand nombre dans le Village. Je crus n'avoir rien perdu, puis-que je me voyois un pere, une mere, des freres, & des compagnons. Mais ce qui me plaisoit le plus dans mes nouveaux parens, c'est qu'au lieu de m'empêcher, comme les premiers, de toucher aux armes, ils m'apprenoient à m'en servir, & m'y laissoient exercer continuellement. Je m'attirois néanmoins de tems en tems des corrections un peu rudes, parce que je cherchois souvent querelle, & que j'en venois aux mains avec d'autres petits garçons que je bleffois dangereusement. Il y avoit tous les jours quelque tête cassée de ma façon. Ce qui étoit cause que mes parens Sauvages vouloient quelque fois me renvoyer en Canada, quoiqu'ils m'aimassent tendrement. Ils ne pouvoient pourtant s'y résoudre, car je leur témoignoïis une si grande répug-

nance à les quitter, quand ils me menaçoient de me faire conduire à Montréal, que je les attachois plus fortement à moi. J'allai en course contre d'autres Sauvages, & l'on me mit des grandes parties de chasse dès l'âge de douze ans. Il est vrai que j'étois plus robuste & plus formé que les autres jeunes gens ne le sont à dix-huit; sans cette force qui a toujours été en augmentant jusqu'à ce jour, & qu'on peut appeller extraordinaire, j'aurois péri dans cinquante occasions où seule elle m'a sauvé la vie.

Je pourois mieux que personne faire ici une fidelle peinture des usages & des mœurs des Iroquois; mais il y a tant de ces faiseurs de relations, que je laisse de bon cœur à d'autres le plaisir de faire connoître ce qu'il y a de faux dans celles qui sont entre les mains de tout le monde. Ayant été élevé

parmi ce peuple Sauvage , je dois être bien instruit de ses coutumes. J'en ai même tellement pris l'esprit , que je me suis regardé long-tems comme Iroquois. Il m'a fallu plusieurs années , je ne dis pas pour vaincre , mais seulement pour adoucir un peu cette ferocité que j'ai contractée avec ces hommes si différens des autres , & dont le genre de vie ne flatoit que trop mes inclinations.

Je ne respirois que les combats. Cependant quelque envie que j'eusse de me battre , je refusois de suivre mes parens , quand ils alloient en guerre contre les Canadiens , & même contre les Algonquins ; ce qu'ils faisoient assez souvent pour plaire aux Anglois qui les y engageoient , & leur envoioient pour cela quantité d'armes , de quinquaillerie , & d'eau de vie. Ils firent de si fréquentes courses en Canada , que M. de Frontenac

Frontenac qui en étoit Gouverneur, se mit à leurs trouffes vers l'année 1695. & vint piller le Canton où je demeurois. Nos Sauvages eurent cette obligation aux Anglois qui étoient avec nous, & qui leur avoient fait entendre que rien n'étoit plus aisé que d'arrêter M. de Frontenac sur la frontiere même.

On ne sçauroit être plus embarrassé que je le fus dans cette occasion. Je ne voulois point absolument combattre contre les Canadiens ; les Iroquois me croyant assez fort pour payer de ma personne, menaçoient de me tuer si je ne faisois comme les autres. Quel parti prendre ? Heureusement pour moi l'amour que je conservois pour ma Patrie ne fut pas mis à une forte épreuve, puisque les Canadiens entrèrent dans notre Canton en si bon ordre, qu'il nous falut reculer & le laisser

26 *Avantures du Chevalier*

ruiner , sans pouvoir rien entreprendre contre eux , ni leur faire d'autre mal que de leur tuer quelques sentinelles la nuit à coups de flèches.

Comme ils bornoient leurs ravages à détruire , arracher , brûler , sans profiter de nos dépouilles , ils se lassèrent bien-tôt d'exercer une fureur infructueuse. Ils retournerent sur leurs pas. Ce que nous n'eûmes pas plutôt remarqué , qu'il nous prit envie de les poursuivre , donnant plus à la vengeance que nous n'avions fait à la deffense du pays. Nous ne songions nullement à des attaques générales. Chaque chef de Village conduisoit son monde ainsi qu'il le jugeoit à propos. Divisez en trois ou quatre troupes , nous ne fîmes pendant plusieurs jours que côtoyer les ennemis , & voltiger la nuit sur leur aîle gauche , sans pouvoir les entamer.

Un soir pourtant nous en aperçûmes environ deux ou trois cens , qui ne nous croyant pas si près d'eux , s'étoient retirez dans une prairie assez loin du reste de leur armée. Nous résolûmes d'enlever ce petit Corps que nous attaquâmes un peu après minuit. Je me mis de la partie, sur l'assurance qui me fut donnée que c'étoit des Hurons qui prenoient sur la gauche pour gagner leur pays le long du grand Lac. Nous en tuâmes d'abord une demie douzaine ; mais quatre ou cinq pelotons qui étoient comme des gardes avancées , nous reçurent de si bonne grace , qu'ils nous mirent bientôt en désordre & en fuite. Ils nous choisissoient à la lueur des feux allumez autour de leurs troupes , & ne perdoient pas un coup de fusil.

La passion que j'avois pour la  
Bij

guerre, ne me permettant pas d'être des premiers à me retirer, je fus enveloppé avec mon pere adoptif, qui voulant me dégager de cinq ou six Canadiens qui m'environnoient, se trouva pris avec moi. Nous fûmes attachez à des arbres, & nous comptions bien qu'on nous feroit bruler dès qu'il seroit jour. Je n'étois pas trop content de l'être si jeune; & ce qui me mortifioit encore plus qu'une mort prématurée, c'est que n'ayant pas tué d'ennemis, je n'avois rien à dire pour chanson de mort. Mon pere Sauvage entrant dans ma peine, me disoit pour me consoler, qu'il suffisoit pour mourir en brave homme, que j'eusse été pris les armes à la main.

Quoiqu'il dût être persuadé qu'il seroit sauvé avec moi si je me faisois connoître, il m'exhortoit cependant à ne pas dé-

couvrir que j'étois Canadien. Je le lui promis sans sçavoir pourquoi, & sans lui témoigner qu'il me sembloit que c'étoit faire le fin fort mal à propos. Trop de vivacité néanmoins m'empêcha de lui tenir parole. Parmi ceux qui vinrent nous examiner lorsqu'il fut jour, un grand homme me prit par le menton pour me regarder en face, & dit ensuite aux autres : Parbleu, Messieurs, en voici un bien jeune ; ce seroit dommage de le faire rôtir, ce n'est qu'un enfant. A ces paroles que je ne pus souffrir patiemment, je lui dis en colere : Grand benest, on n'a qu'à me délier & me lâcher après toi, tu verras si je ne suis qu'un enfant.

Mon emportement causa une extrême surprise aux Canadiens, qui s'approcherent de moi en foule pour me considérer avec toute l'attention que leur paroif-

soit mériter un jeune Iroquois qui parloit si bien la langue François. Nous fûmes aussi-tôt détachez , mon pere Sauvage & moi. L'on nous conduisit au Commandant , qui m'ayant fait avouer que j'étois né Canadien , nous offrit la vie , si nous voulions qu'il nous emmenât avec lui. J'acceptai son offre sans balancer , comptant bien que je m'enfuirois dès la premiere occasion qui s'en présenteroit. Pour le Sauvage , il refusa de me suivre , & ne cessa de me faire des reproches , jusqu'à ce que lui ayant fait donner la liberté , je lui eus promis de le rejoindre dans peu.

L'Officier qui commandoit la troupe des Canadiens que nous avions attaquez si mal à propos , s'appelloit alors M. le Gendre. Je dis alors , parce que je l'ai connu depuis sous le nom de Comte de

Monneville. J'ai couru bien des aventures avec lui, comme on le verra dans l'histoire de ma vie. Nous conçûmes dès ce tems-là l'un pour l'autre une amitié qui dure encore aujourd'hui.

Il emmenoit esclaves plusieurs femmes Iroquoises, & beaucoup d'enfans. J'appréhendois fort d'aller avec lui sur le même pied; & dans ce cas je me proposois de me faire connoître à mes parens de Montreal. Mais ma crainte fut vaine. Il me fit donner la paye de Soldat dans une méchante Bicoque où il commandoit à une cinquantaine de lieuës au nord de Chambly, & j'y jouis d'une entiere liberté. Il fit plus, mon air dégourdi lui plut. Il me mit de toutes ses parties, m'obligea de manger à sa table, & me traita comme son égal.

Nous passions les jours dans une belle habitation qu'il avoit

dans le pays , & à laquelle tout autre que moi se feroit trouvé trop heureux de se fixer. M. le Gendre menoit-là une vie douce & très-rangée ; cela ne me convenoit point. Aussi me fut-il impossible de m'en accommoder long-tems , & de répondre à l'amitié qu'il avoit pour moi. Je n'étois pas né pour le repos ; il me falloit des fatigues , des courses , des combats , ou du moins quelques querelles pour m'amuser , & je n'en avois là aucune occasion. Cependant dans un séjour si tranquille , M. le Gendre & moi nous pensâmes mourir de mort violente.

Un Officier du Fort me voyant un matin avec deux Soldats , qui pour chasser le mauvais air buvoient de l'eau-de-vie , se joignit à nous. Notre entretien rouloit sur les Iroquois. Les Soldats étant bien-aîsés de s'instruire à fond des

mœurs de ces Sauvages , me faisoient des questions , & je prenois plaisir à satisfaire leur curiosité. L'Officier se mêlant à la conversation , se mit aussi à m'interroger. Après quoi , me priant de le suivre , il me mena dans son cabinet ; il tira d'une armoire une bouteille qu'il décoëffa , prit un verre qu'il remplit & me présenta : Buvez de ce vin , me dit-il , je crois qu'il sera de votre goût. Je portai le verre à ma bouche , je motuillai seulement mes lèvres , & fit la grimace comme un homme qui n'aimoit point cette liqueur. Comment donc , s'écria-t-il , est-ce que vous trouveriez ce vin mauvais ? Très-mauvais , lui répondis-je , avec toute la franchise d'un Sauvage qui ne sçait point mentir par politesse. Je vois bien , reprit-il en riant , que vous ne vous y connoissez guere ; c'est un des meilleurs vins de France.

Je suis persuadé que M. le Gen-  
dre en jugeroit autrement que  
vous. Je voudrois bien, ajouta-  
t-il, partager avec lui une petite  
provision que j'ai de ce bon vin,  
& dont on m'a fait présent ; mais  
c'est ce que je n'oserois lui propo-  
ser moi-même. Nous sommes un  
peu broüillez, & peut-être rece-  
vroit-il mal mon compliment. Il  
faut par votre adresse nous recon-  
cilier tous deux. Je ne demande  
pas mieux, lui répartis-je ; appre-  
nez-moi seulement de quelle fa-  
çon je dois m'y prendre. Il n'y a  
rien de plus facile, me dit l'Offi-  
cier ; faites-lui gouter de mon vin  
sans lui dire d'où il vient, & s'il  
le trouve excellent, comme je  
n'en doute pas, vous m'en aver-  
tirez secretement. Je lui en en-  
voirai quelques barils, & j'ai dans  
la tête que ce petit présent don-  
nera lieu à notre reconciliation.

J'approuvai fort ce projet de

raccommodement, & je promis de bonne foi de travailler à le faire réüffir. Je reçus de la main de l'Officier une bouteille bien cachetée, & je l'assurai que j'en ferois l'usage qu'il desiroit. Par le plus grand bonheur du monde, je ne quittai pas sur le champ l'Officier ; je m'amufai encore quelque tems avec lui ; ensuite je me retirai sans emporter la bouteille que je laissai par oubli dans le Fort, & j'allai retrouver mes deux Soldats avec qui je continuai jusqu'à la nuit à chasser le mauvais air. Le lendemain matin m'étant ressouvenu que je n'avois pas fait ce que souhaitoit l'Officier, je me dispofois à retourner chez lui, lorsqu'un Soldat vint m'annoncer qu'on l'avoit trouvé, ainsi que ses deux domestiques, morts dans leurs lits, & tous trois du même poison, suivant le rapport du Chirurgien. Je ne doutai

36 *Avantures du Chevalier*

point que ce funeste accident ne fut l'ouvrage de la bouteille de reconciliation ; & après avoir conté à M. le Gendre ce qui s'étoit passé le jour précédent entre l'Officier & moi , nous fîmes là-dessus mille raisonnemens , sans pouvoir comprendre comment cela s'étoit pû faire , & sans ofer décider si le défunt étoit innocent ou coupable. Quoiqu'il en soit , je remerciai Dieu de ne m'avoir pas donné de ces tempéramens posez & flegmatiques qui songent à tout , & n'oublient pas le moindre article des commissions dont ils sont chargez.

Ce triste événement , quoique M. le Gendre n'eut rien à se reprocher , ne laissa pas de le mettre dans la nécessité d'aller à Quebec. Il me proposa de faire avec lui ce petit voyage , & j'acceptai volontiers la proposition. En passant par Montreal , je voulus par pure

curiosité voir mes parens sans me faire connoître. Je m'imaginóis que c'étoit une chose aisée ; je me trompois. Ma résolution ne put tenir contre les mouvemens de tendresse que la nature inspire dans ces occasions. Quand j'abordai mon pere & ma mere, ces doux noms sortirent de ma bouche malgré moi, au lieu de ceux de Monsieur & de Madame que je croyois seulement prononcer.

Je fus reçû au logis comme l'Enfant prodigue. Les auteurs de ma naissance remercierent le Ciel de mon retour ; pour mes freres qui ne m'avoient jamais aimé, ils en eurent peu de joye, & les voisins en frémirent. Ces derniers se souvenant encore de mes espiegleries, frémirent en me revoyant. Mon pere & ma mere allerent avec empressement demander ma liberté à M. le Gendre, qui ne put la refuser à leurs

instances, quelque chagrin qu'il eût de me perdre.

On juge bien qu'un garçon de mon humeur , ne pouvoit faire un long séjour dans la maison paternelle sans s'y ennuyer. Je regretai bientôt mes Sauvages ; je n'étois pas tout-à-fait le maître au logis , ce qui me paroissoit un état trop gênant ; je trouvois fort dure la nécessité d'être soumis au droit que mon pere & ma mere avoient de me faire des réprimandes impunément. A l'égard de mes freres , quoiqu'ils fussent Officiers & mes aînez , je les mis sur un bon pied. Je les accoutumai à plier devant moi , aussi-bien que les étrangers , qui pour n'être pas obligez d'avoir tous les jours les armes à la main , aimoient mieux se résoudre à souffrir mes airs de hauteur.

Pour éviter l'oïsveté dans laquelle je ne pouvois manquer de

tomber, je me donnai tout entier à la chasse. Pour cet effet, je m'associai avec des Algonquins, & vivant plus en Sauvage qu'en Canadien, j'étois souvent des six mois sans revenir chez mes parens, qui loin de se plaindre de ces longues absences, m'en sçavoient alors fort bon gré. Quelque fois aussi je revenois avec une troupe d'Algonquins qui m'avoient choisi pour leur chef, & qui suivoient mes ordres. En arrivant dans Montreal à leur tête, j'étois plus fier qu'un Général, & malheur aux Bourgeois qui ne me saluoient pas profondément, ou qui m'osoient regarder entre deux yeux.

Une affaire que j'eûs dans cette Ville vers le milieu de l'année 1701. m'attacha tout de bon à mes Algonquins. Voici le fait : Nous nous chargeâmes environ cent Canadiens & moi d'escorter

40 *Avantures du Chevalier*

M. de la Mothe de Cadillac , qu'on envoyoit avec deux Officiers subalternes , à près de deux cens lieuës de Montreal commander au Détroit. \* Quand nous fûmes à l'endroit qu'on nomme le Saut de la Chine , parce qu'il y en a un en effet sur le Fleuve Saint Laurent , & qu'on est obligé d'y faire le portage , M. de Cadillac s'avisa de visiter les Canots , pour voir si nous n'emportions pas plus d'eau de vie qu'il n'étoit permis. Il en découvrit de contrebande dans plusieurs Canots. Il éleva aussi-tôt la voix , & demanda d'un ton de Maître à qui elle étoit. Il y avoit auprès de lui un de mes freres qui lui répondit sur le même ton , qu'elle nous appartenoit , & que ce n'étoit point à lui à y trouver à redire.

\* Le Détroit est un Etablissement avec un bon Fort , qui a été fait par ordre de M. de Pontchartrain sur la Riviere ou le Canal qui joint le Lac Huron au Lac Erié.

Cadillac étoit Gascon , & par conséquent vif. Il brusqua mon frere , qui tomba sur lui l'épée à la main. Cadillac le reçut en brave homme , & le faisant reculer , il alloit le défarmer , lorsque me jettant entre eux deux , j'écartai mon frere pour prendre sa place , & je pouffai à mon tour si vivement son ennemi , que celui-ci n'eut pas sujet d'être fâché qu'on nous séparât. Je crois qu'il est encore vivant ; qu'il me donne , s'il l'ose , un démenti.

Nous n'étions qu'à trois lieuës de Montreal. Cadillac y retourna pour porter ses plaintes. J'eus l'indiscrétion de l'y fuivre , au lieu de me retirer avec mes Sauvages. M. de Champigny qui étoit alors Intendant , me fit dire à mon arrivée de lui aller parler. On me conseilla de m'enfuir. Je rejettai ce conseil , qui me parut moins prudent que timide , & ne

balançai pas un moment à me rendre chez l'Intendant, sans être agité de la moindre frayeur. Je croyois au contraire, qu'il devoit lui-même me craindre, & qu'il ne seroit pas assez hardi pour me dire quelque chose de désobligeant.

J'entrai dans la salle d'un air effronté, & habillé en Sauvage à mon ordinaire. Je me souviens qu'il y avoit autour de lui plus de cinquante Officiers, outre M. de Ramefé Gouverneur de la Place, & plusieurs Dames : Approchez, me dit d'un air assez doux l'Intendant, approchez, Monsieur le mutin ? C'est donc vous qui tirez l'épée contre vos Officiers ? Oüi, Monsieur, lui répondis-je ; c'est moi ; & je l'ai dû faire pour ne pas laisser égorger mon frere à mes yeux. Votre frere, reprit-il, est un rebelle qu'il ne falloit pas imiter, & qui subira la rigueur

des peines portées par les ordonnances , si on le peut attraper. Pour vous , je vous condamne au cachot , où vous demeurerez , s'il vous plaît , jusqu'à ce que M. de la Mothe veuille bien vous pardonner.

Je suis persuadé que l'Intendant ne vouloit que me faire peur , & qu'on étoit convenu que M. de Ramesé avec les autres Officiers demanderoit grace pour moi , si je me soumettois sans murmure à l'arrêt prononcé ; mais il n'y eut pas moyen. Le terme de cachot me fit monter le feu à la tête , & regardant M. de Champigny d'un air irrité : ce ne fera pas , lui répondis-je fièrement , tandis que j'aurai mon sabre que j'irai au cachot , ni tant que mes Sauvages seront dans la Place. Là-dessus , je fis quelques pas pour sortir ; alors tous les Officiers se mirent au-devant de

44 *Avantures du Chevalier*

moi , & me désarmerent en m'assurant qu'il ne me feroit rien faire , si j'obéissois à M. l'Intendant. Comme je n'en voulois rien faire , malgré tout ce qu'on me pouvoit dire , les Gardes du Gouverneur me saisirent enfin , & me menerent , ou plutôt me porterent en prison , non sans recevoir de moi bien des gourmades , qu'ils me rendirent au centuple.

Je passai trois jours dans le cachot les fers aux pieds & rongant mon frein. Après cela l'Intendant dont l'intention étoit de ménager mes Sauvages qui murmuroient de ma prison , me fit venir devant lui , & me dit qu'il étoit fâché que je l'eusse réduit à me punir , qu'il m'estimoit , que je pouvois compter qu'il me serviroit en tout ce qui dépendroit de lui , qu'il m'exhortoit seulement à faire tous mes efforts pour modérer ma violence , & qu'à ma

considération il faisoit grace à mon frere. Grace qui devint inutile à celui-ci , puisque la honte d'avoir été battu par Cadillac le fit passer chez les Sauvages , d'où il n'est point revenu depuis ce tems-là.

Le jour que je sortis de prison , j'appris que M. de Ramelé avoit par amitié pour moi fait des excuses à M. de la Mothe , & qu'il avoit d'abord obtenu de l'Intendant que je ne serois qu'une heure au cachot , mais qu'une vieille Madame d'Arpentigni , qui par malheur pour moi grossissoit alors la Cour de M. de Champigny , avoit fait surseoir mon élargissement ; que cette méchante femme avoit représenté qu'on ne pouvoit me traiter trop séverement , qu'elle avoit dit à l'Intendant : Ah , Monseigneur , vous devriez le laisser pourrir en prison , vous rendrez en cela un

46 *Avantures du Chevalier*

grand service au Pays ; personne n'est à couvert des fureurs de ce garnement ; moi qui vous parle , Monseigneur , j'ai sujet de me plaindre de lui ; il m'a dernièrement insultée avec une insolence à mériter punition corporelle.

Voici en quoi consistoit cette prétenduë insulte faite à la Dame d'Arpentigni. Je lui avois vendu des Pelleteries à crédit , en lui prescriviant un tems pour me payer. Elle l'avoit laissé passer sans me satisfaire ; je lui demandai de l'argent , elle m'en refusa ; je la menaçai dans des termes qu'elle ne trouva peut-être pas assez mesurez. Je ne fis pourtant que lui dire en jurant , que si je n'étois pas payé dans vingt-quatre heures , j'irois l'écorcher toute vive dans sa maison , & y mettre ensuite le feu.

Indépendemment des bontez de M. de Ramefé à mon égard ,

il y avoit une bonne raison pour me mettre en liberté. Je devenois nécessaire par rapport aux Sauvages qui m'étoient attachez. La Guerre étoit recommencée en Europe au sujet de la Couronne d'Espagne, & par conséquent entre les Anglois de la nouvelle Angleterre & les Canadiens. C'étoit-là une de ces conjonctures où il est important de ménager les Sauvages. Les Iroquois avoient enterré la hache, pour parler leur langage ; c'est-à-dire, avoient fait la paix. Mais on craignoit qu'ils ne la rompissent dès l'année 1698. M. de Frontenac peu de tems avant sa mort, avoit fait une espèce de treve avec eux, les trouvant tout étourdis de la perte de leur fameux chef *la Chaudière-Noire*, tué par un parti de jeunes Algonquins. On fit si peu de fonds sur un traité si irrégulier, que M. de Callieres jugeant qu'on en de-

48 *Avantures du Chevalier*

voit faire un autre, conclut une paix solide avec les Iroquois en 1701. par les soins & l'adresse de M. de Maricour, & du Pere Anselme Jesuite. Ces deux habiles Négociateurs se transporterent chez tous ces Sauvages, dont ils connoissoient parfaitement le génie, & les engagerent à envoyer à Montreal leurs Députés, qui y planterent, comme ils disent, *l'arbre de Paix*, & y danserent le *Calumet* au nombre de huit à neuf cens.

Depuis ce tems-là les Anglois n'ayant rien épargné pour les porter à déterrer la hache contre nous, y réussirent en partie, puisqu'à force de présens ils gagnèrent quelques-uns de ces Sauvages, qui vers la fin de l'année 1703. mirent le feu par surprise au Fort où M. de Cadillac commandoit au Détroit.

La nation des Iroquois en general,

neral, ne regarda pas néanmoins cette entreprise comme une infraction du traité, puisqu'en ayant rencontré dans les bois plusieurs troupes peu de tems après, nous en fûmes reçûs en amis plutôt qu'en ennemis. Ils voulurent absolument fumer, & faire chaudiere \* avec nous. Trente Algonquins qui m'accompagnoient, avoient d'abord appréhendé qu'il ne nous falût en venir aux mains; mais les Iroquois nous protestèrent que jamais ils ne leveroient la hache sur le François, ni sur ses Alliez; que pour l'Anglois dont ils avoient sujet d'être mécontents, ils ne lui feroient point de quartier. Je fus curieux de sçavoir pourquoi ils se plaignoient des Anglois, & je le leur demandai. Ils me répondirent qu'ils n'en étoient pas satisfait pour plusieurs raisons, & entre autres pour une

\* Faire cuire les viandes & les manger.

qui leur tenoit fort au cœur: Qu'ils avoient porté quelques Peleteries à Corlard dans la nouvelle Yorck, où après avoir cherché pendant deux jours un des leurs qui s'y étoit égaré, ils l'avoient trouvé pendu dans un lieu écarté.

A ce mot de pendu, tous les Iroquois poussèrent des cris effroyables, & firent éclater une vive douleur. On eut dit qu'ils avoient encore devant les yeux le Compagnon malheureux dont ils déploroient la destinée. Je ne perdis pas une si belle occasion de les exhorter à ne point laisser impuni un affront si sanglant. Je fis plus; je m'offris à servir leur vengeance, & à partir sur le champ avec eux, pour aller tirer raison de cet outrage. Ils me prirent au mot. Ensuite réfléchissant sur notre petit nombre, ils me demanderent si je ne pourrois pas obtē-

voir un plus grand secours de notre Pere *Onuntio*. \* Je crus que notre Gouverneur , qu'ils appelloient de ce nom , ne seroit pas fâché de profiter de cette conjoncture , pour faire quelque entreprise qui broüillât ces Sauvages pour long-tems avec les Anglois. Dans cette confiance , je conduisis à Montreal une partie de ces Iroquois en qualité de Députez de leur nation. Je les présentai à M. de Ramesé , qui flatta fort leur ressentiment , & leur promit du secours. Effectivement après en avoir écrit à M. de Vaudreuil , il leur donna trois cens Canadiens commandez par M. de Beaucour Ingénieur , Capitaine de Compagnie. Outre cela , il me pria d'engager le plus d'Algonquins que je pourrois à se mettre de la partie. Je l'assurai

\* Les Sauvages nomment ainsi un Souverain , un Maître , & Dieu même.

52 *Avantures du Chevalier*

que si je n'en déterminois pas un grand nombre à me suivre , ce ne seroit pas ma faute. Je lui donnai cette assurance avec un zele qui m'attira des complimens de sa part. Mais pour dire la verité , si j'entrois si chaudement dans ses vûës politiques , c'étoit moins par amour pour le bien public , que par le plaisir que je sentois quand on me proposoit des ravages à faire.

Je haranguai donc les Algonquins ; près de quatre cens se laisserent persuader ; & lorsqu'ils m'eurent donné leur parole , nous partîmes pour cette expédition sur la fin de Juin 1704. Les Députés Iroquois s'en étoient auparavant retournés dans leurs Cantons , pour donner avis à leurs freres du résultat de leur députation. Une partie devoit nous venir joindre en chemin , & les autres à certain jour marqué en-

trer dans le Pays en plusieurs troupes. Nous arrivâmes au rendez-vous avant le jour prescrit, quoique la route fut difficile, & longue de plus de 150 lieuës. Malheureusement M. de Beaucour avoit amené avec lui quelques Soldats François, qui n'étant pas accoutumés à nos canots, ne pouvoient résister à la fatigue, & nous incommodoient beaucoup plus qu'ils ne nous servoient. Quand il y avoit des portages à faire, comme il y en avoit plusieurs, & surtout un de 25 lieuës, ils avoient assez de peine à se traîner eux-mêmes, ce n'étoit pas le moyen de nous aider à porter nos canots & nos vivres. Cependant ce n'auroit été rien que cela, si l'un d'entre eux ne nous eût fait manquer notre coup par la plus noire des trahisons.

Ce perfide, pendant que nous nous arrêtames dans les bois, à

30 lieuës des premiers Villages Anglois, pour cacher nos canots, & nous reposer en attendant le jour, dont nous étions convenus avec les Iroquois, ce traître ayant repris des forces nous prévint, & alla avertir nos ennemis de notre arrivée ; de sorte que nous demeurâmes fort fots, quand nous nous approchâmes d'un gros Bourg que nous nous étions fait fête de ravager le premier. Nous apperçûmes bien deux mille Anglois armez qui nous y attendoient de pied ferme. Ce qui nous obligea de nous retirer promptement, & de regagner les bois. Comme nous n'étions pas éloignez d'Orange, \* dont la Garnison pouvoit nous couper, nous fûmes contraints de retourner à nos canots sans avoir tiré un coup de fusil. Cela nous picqua d'autant plus que l'année

\* Ville de la nouvelle York.

précédente M. de Beaubassin, fils de M. de la Valiere, Major de la Ville de Montreal, avoit ravagé plus de vingt-cinq lieuës de ce même pays, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une poignée de Canadiens, & beaucoup moins de Sauvages que nous n'en avons.

Les frais de l'armement n'étoient pas si considérables que nous ne nous fussions aisément consolez de cette fausse démarche, si nous en avions été quittes pour perdre nos pas ; mais nous n'avions porté des vivres que pour la moitié du voyage ; comptant que les magasins ennemis nous en fourniroient de reste pour notre retour. C'est ainsi que nous nous étions trompez dans notre calcul ; & notre équipée nous pensa coûter la vie à tous, du moins y périt-il plusieurs de nos Compagnons, qui demeuroient en chemin sans pouvoir nous sui-

56 *Avantures du Chevalier*

vre , ou qui par foiblesse laissoient emporter leurs canots à la rapidité de l'eau , & se noyoient des sept ou huit hommes à la fois.

Mes Sauvages se tiroient d'affaire un peu moins mal que les autres ; ils attrapotent toujours quelques poissons , ou quelques pieces de gibier , mais en petite quantité , la saison n'étant pas favorable pour la pêche à cause des chaleurs. Ce qui les faisoit murmurer contre Messieurs de Beaucour & de Vaudreuil , & surtout contre moi , pour l'amour de qui ils s'étoient mis en campagne. L'un d'entre eux , gros garçon des plus simples , porta même son ressentiment plus loin , & nous fit rire un soir , malgré la misère où nous étions. On sçait que les Sauvages soumis à la France sont presque tous baptisez , & si ignorans , qu'ils ne sçavent pas les premiers principes de la Religion

Chrétienne ; on les regarde comme des Docteurs , & comme les Théologiens du Canton , lorsqu'ils pouffent l'érudition jufqu'à retenir par cœur les Litanies de la Vierge , qu'ils difent publiquement foir & matin pour toutes prieres. Quant aux autres indociles Elèves des Miffionnaires , ils ne fçavent que répondre : *Ora pro nobis*. Encore écorchent-ils ces trois paroles. Il arriva donc qu'un gros réjoüi de ces derniers qui nous étourdiſſoit tous les jours de ſes *Ora pro nobis* , ayant un foir gardé un profond ſilence , nous ſurprit tous par cette nouveauté. Comment donc Makina , lui diſ-je après la priere , tu n'as rien dit aujourd'hui ? Tu n'as point prié *l'Onantio*. Il me répondit bruſquement : *Matagon tarondi , matagon Ora pro nobis*. Que Dieu me donne à manger , je lui donnerai des *Ora pro nobis*.

La plupart des autres Sauvages ne trouvoient pas qu'il eût si grand tort. Quelques-uns même l'imiterent ; & comme nous n'avions presque rien mangé depuis trois jours , le désespoir commençoit à s'emparer de nous. Personne ne se sentoît assez de vertu pour exhorter les autres à la patience. Je crois que nous serions tous morts en enragez dans les déserts , si nous n'eussions pas tout à coup été secourus par cette même Providence , contre laquelle nous n'avions pû nous défendre de murmurer. Il nous restoit encore près de la moitié du chemin à faire , lorsqu'il nous arriva des vivres.

C'étoit M. de Vaudreuil lui-même qui nous les envoyoit. Averti de l'état déplorable où nous étions par un de ces Sauvages , qu'on appelle Jongleurs , il s'étoit hâté de prévenir notre per-

te. Ce Jongleur l'avoit assuré que son Oüahiche, ou Démon, lui avoit dit pendant la nuit, que ses freres étoient trahis, & revenoient sans vivres aussi-bien que toute la troupe. Nous avions en effet avec nous deux freres de ce Sauvage, l'un desquels étoit son frere jumeau. Ceux qui me connoissent, savent bien que mon défaut n'est pas d'être trop crédule, néanmoins je confesse que des Jongleurs m'ont souvent étonné, s'ils n'ont pû me persuader. Je rapporte ce fait, parce qu'il est certain que sans ce Jongleur, nous aurions tous péri dans les bois. De quelque façon qu'il eut appris l'état où nous nous trouvions, soit par magie, soit en songe, ou comme disent nos Sçavans, par sympathie, que nous importe ? Il le devina toujours à bon compte, & nous sauva.

M. de Vaudreuil s'étoit moc-

qué le premier de l'avis du Jongleur, & ne s'étoit déterminé à nous envoyer du secours à tout hazard, qu'à la pressante sollicitation de plusieurs Officiers, qui lui représenterent que sans avoir égard aux visions de ce Sauvage, il faloit faire semblant de les croire mysterieuses, & le charger de conduire lui-même un petit convoi. Ce qui fut executé plus par plaisanterie qu'autrement. Quiconque a fréquenté M. de Vaudreuil, lui aura sans doute entendu raconter cette histoire, qu'il ne se laissoit point de répéter, non plus que vingt-cinq François qui furent témoins de la confiance avec laquelle le Jongleur lui débita l'entretien qu'il prétendoit avoir eu avec son Démon.

Le mauvais succès de cette entreprise rendit mes Sauvages plus circonspects & moins empressez à se joindre aux Canadiens ; & la

perfidie du Soldat François les prévint terriblement contre toute la nation. Ils ne vouloient plus avoir de liaison avec un peuple qui leur paroissoit capable de violer ce qui doit être le plus sacré parmi les hommes ; & s'ils demuroient encore soumis à la France , je m'appercevois que c'étoit plutôt par crainte que par inclination. Tant ces bonnes gens dans leur ignorante simplicité aiment qu'on ait de la bonne foi.

Je fis moi-même quelque tems après dans leur esprit assez mal l'apologie de la nation Françoisse , en les quittant d'une manière qui ne dut pas leur faire plaisir. Ils n'auroient pas manqué de me la reprocher , si pour me mettre à couvert de leurs reproches , je ne les eusse abandonnez pour jamais. C'est un détail que je vais faire , sans chercher à m'excuser de leur avoir fausse compagnie.

62 *Avantures du Chevalier*

M. de Subarcas , Gouverneur d'Acadie , fit freter dans son Port une Frégate nommée la Biche. Ensuite il s'adressa pour avoir du monde & former son équipage , à M. Raudot , Intendant de Canada , & à M. de Vaudreuil , qui envoyèrent à Montreal un Officier de Quebec appelé Vincelot , avec ordre de faire cette levée. Cet Officier en arrivant , apprit que le moyen le plus sûr d'avoir des Algonquins , étoit de me mettre dans ses intérêts , & de m'engager le premier. Il m'en fit la proposition d'une maniere qui ne me permit pas de balancer un moment à l'accepter , puisqu'il débuta par me faire entendre que sur cette Frégate nous ferions tous les jours des courses sur les Côtes de la nouvelle Angleterre , & que plus nous ferions de braves gens , plus nous ferions de captures considerables.

L'envie que j'avois d'effayer de la guerre sur Mer, où je m'imaginois que tous les jours j'aurois occasion d'en venir aux mains, me fit employer tout le crédit que j'avois sur mes Sauvages, pour les obliger à me suivre. Mais c'étoit un voyage à faire plus long encore que celui que nous avions fait vers Orange ; & le malheureux succès de notre entreprise, qu'ils n'avoient point eu le tems d'oublier, ne les prévenoit pas en faveur d'une nouvelle. Je n'en pûs enrôler que vingt, qui ne s'engageant dans cette affaire que par amitié pour moi, exigèrent avant leur départ de n'être soumis qu'à mes ordres. Ils firent plus, armez d'une défiance qui leur paroissoit bien fondée, ils demanderent des vivres pour eux & pour moi, avec la liberté de faire notre route en particulier, soit devant ou après les François

64 *Avantures du Chevalier*

& les Canadiens qui se préparoient à partir au nombre de cent-trente. Ce qui leur fut accordé.

C'étoit sur la fin de l'hyver, & les glaces que nous avions à rompre à chaque pas, nous firent employer à notre voyage près d'un mois par delà notre calcul, si bien que M. de Subarcas, qui sur la nouvelle de notre départ, avoit envoyé plusieurs fois un Brigantin pour nous faire passer le Détroit, ou la Baye Françoisé, qui sépare l'Acadie de la nouvelle Angleterre, apprenant qu'il ne venoit personne, le rappella dans Port-Royal, & ne nous attendit plus. Ce furent des Sauvages du lieu qui nous voyant là tous rassemblez, sans scavoir quel parti prendre, nous donnerent cet avis.

Après avoir donc attendu à notre tour neuf à dix jours, vivant des poissons que nous lais-

soient les marées ; nous tînmes un conseil , dont le résultat fut de choisir un jour calme , & de hazarder dans un de nos canots quelques-uns des nôtres , pour aller informer de notre arrivée M. de Subarcas. Le danger étoit tel qu'il ne pouvoit être bravé que par des personnes qui ne le connoissoient point. Il y avoit pour le moins trente lieuës de trajet , & pour peu que la Mer s'agitât , elle devoit engloutir le canot & les hommes. Les Canadiens , qui voyoient tout le péril , ne s'empressoient nullement à s'y exposer. Ils furent ravis , lorsqu'ils entendirent que je voulois bien courir le risque d'une pareille navigation avec cinq de mes Sauvages. Nous nous embarquâmes tous six dans un petit canot d'écorce , & habillez en Algonquins. C'est de cette façon que je vis la Mer pour la première fois.

66 *Avantures du Chevalier*

Par bonheur pour nous , le calme fut tel que nous le pouvions desirer. On eut dit que le Dieu des Vents , pour favoriser notre témérité , avoit enchainé les aquilons. Nous ne sentions pas même le doux souffle des zéphirs. La surface des eaux étoit unie comme une glace ; pour comble de bonne fortune , le tems ne changea point , & plus heureux que sages , nous fîmes notre route , sans qu'il nous arrivât aucun fâcheux accident. M. de Subarcas charmé de notre venue qui lui parut un coup du Ciel , nous reçut avec autant de joye que de surprise.

La Frégate la Biche étoit encore sur les Chantiers. Elle fut lancée à l'eau devant nous , & la maniere dont cela se fit , fut pour mes Sauvages de même que pour moi , un spectacle aussi amusant qu'il étoit nouveau. Nous mon-

tions continuellement dessus comme sur le Brigantin qui étoit dans le Port. Nous en admirions la construction, & un si bel ouvrage de l'art nous donnoit une furieuse impatience d'être sur Mer pour voir la manœuvre de ces Vaisseaux. Cependant le hazard satisfit en partie notre curiosité, en amenant au Port un Bâtiment sans voiles. Nous fûmes étonnez de sa vitesse & de sa légèreté; quoiqu'il fût presque aussi gros que la Frégate neuve, il sembloit voler sur la Mer.

C'étoit un Vaisseau de Flibustiers, dont le Capitaine, qui se nommoit Morpain, est présentement, je crois, Capitaine de Port sur les côtes de Canada. Il venoit faire du bois & de l'eau, & vendre la prise qu'il avoit faite sur les Anglois, & qui consistoient en deux petits Bâtimens chargez de farine. M. de Subarcas a toujours

regardé l'arrivée de ce Navire & la nôtre, comme un secours certain du Génie qui protege la France, puisque huit jours après nous vîmes venir mouïller à la vûë de la place vingt-huit Vaisseaux Anglois, qui comptoient se rendre aisément maîtres de l'Acadie.

Pour leur faire voir que nous étions en état, ou du moins dans la résolution de nous opposer à leur dessein, nous eûmes la hardiesse de nous avancer vers eux, trois à quatre cens, tant Canadiens & Sauvages, que Flibustiers ou Habitans du Pays. Nous avions ordre de faire d'abord belle contenance, comme si nous eussions voulu troubler leur descente; Mais pour deux cens hommes tout au plus que nous étions de chaque côté à tirailler sur leurs Chaloupes, ils mirent à terre plus de quatre à cinq mille An

glois, qui nous firent bientôt reculer. Néanmoins en reculant, nous faisions sur eux chacun trois ou quatre décharges avant qu'ils pussent nous débusquer de derrière les arbres, & nous obliger à nous retirer plus loin. De sorte qu'en recommençant à tirer ainsi de vingt-cinq en vingt-cinq pas, nous leur tuâmes bien du monde. Notre retraite semblable à celle des Parthes; étoit funeste à nos ennemis.

Le Gouverneur craignant qu'à la fin il ne nous fut très-difficile de rentrer dans la Place, sortit pour nous soutenir à la tête de toute sa Garnison, composée d'environ cent Soldats. Nous combatîmes tous ensemble avec une extrême vigueur, jusqu'à ce que voyant notre Cavalerie démontée, nous jugeâmes à propos de nous renfermer dans la Place. C'est-à-dire, après que le Gou-

verneur eut perdu son cheval qui fut tué sous lui , & qui étoit le seul que nous eussions dans notre Garnison.

Pendant les premiers jours que les Anglois nous tinrent comme bloquez , ils envoyèrent le long des côtes piller & ravager tout le Pays par divers partis , pour tirer quelque fruit du blocus ; ce qui pourtant ne demeura pas long-tems impuni. Le Capitaine Baptiste , brave Canadien , quoiqu'il n'eut avec lui qu'une quarantaine de Sauvages , les obligea bientôt à se tenir sur leurs gardes : Il leur surprenoit à tout moment quelque troupe qu'il battoit ; puis il se retiroit dans les bois , & harcelant ainsi l'ennemi , il ne laissoit pas de l'inquiéter.

De notre côté , nous commençâmes aussi à faire des sorties , le Baron de Saint Castin avec ses Sauvages , & moi avec les miens.

Ce Gentilhomme étoit fils d'un Baron François, & d'une Sauvageſſe que ſon pere avoit épouſée étant priſonnier parmi les Sauvages, & il pouſſoit la bravoure juſqu'à la témérité. Auſſi étoit-il eſtimé de tout le monde, & regardé comme un Officier fort utile à la France. Il joignoit à ſa valeur toute la probité d'un honnête homme avec un mérite ſingulier. Il ſe faiſoit ainſi que moi un plaisir d'être toujours habillé en Sauvage.

Enfin les Anglois conſiderant que leurs ravages leur coutoient plus de ſang qu'ils n'en tiroient de profit, rappellerent leurs partis, & firent quelques tentatives pour emporter la Place, mais ils furent repouſſez à tous les aſſauts qu'ils y donnerent. M. de Subarcas ſentit alors le beſoin qu'il avoit des Flibuſtiers & des Canadiens. Outre que ſa Garniſon n'é-

72 *Avantures du Chevalier*

toit pas nombreuse, elle étoit si peu aguerrie, que sans nous elle n'auroit pas tenu vingt-quatre heures. Le Soldat principalement avoit si bien perdu l'esperance de résister long-tems, qu'il ne songeoit qu'à déserter, & les Officiers avoient bien de la peine à les en empêcher. Un jour il en déserta deux qui donnerent par leur fuite occasion aux Flibustiers de me connoître, & un grand desir de m'avoir pour confrere. Voici l'avanture en peu de mots.

Les deux déserteurs ayant trouvé moyen de s'écarter, tournerent sans précipitation leurs pas vers les Anglois, devant nous & en plein midi. Le Gouverneur qui les voyoit déserter si tranquillement, fut irrité de leur procédé, & marqua une extrême envie de les ravoir, pour les traiter comme ils le méritoient. J'entrai dans son ressentiment, & je m'of-

fris à les lui ramener. Il faisoit difficulté de me prendre au mot , à cause du péril où il falloit me jeter pour tenir ma parole ; mais sans m'amuser à vaincre sa répugnance par mes discours , je choisis trois de mes Algonquins les plus alertes , & me mis avec eux sur les traces des deux Soldats. Nous passâmes avec une vitesse surprenante à cinquante pas des ennemis qui firent feu sur nous , & nous coupâmes les déserteurs qui s'étoient arrêtez pour nous voir courir. Nous les fâisîmes & les ramenâmes au Gouverneur , qui sur le champ leur fit couper la tête. En même-tems il m'accabla de caresses , & me donna publiquement des loüanges , dont ma vivacité le fit repentir une heure après.

Pour proportionner la récompense au service que je venois de rendre , il eut la bonté de m'affli-

gner pour mes Sauvages & pour moi une portion copieuse de viande & d'eau de vie , dont on commençoit à nous faire des parts assez minces. Le Garde-magazin nommé Dégoutin , qui avoit eu apparemment en France le même emploi , & qui croyoit avoir encore affaire à des Soldats François , nous voulut faire passer quinze livres pour vingt , & des os pour de la chair. Je m'en plaignis , il me brusqua , & moi qui n'ai jamais été fort endurant , je lui repliquai par quelques coups de sabre , qui le mirent hors d'état de m'empêcher de me faire moi-même bon poids & bonne mesure.

Ce trait fut aussi-tôt rapporté au Gouverneur , qui sortit d'un air furieux , & vint sur moi un pistolet à chaque main , jurant , comme on dit , ses grands Dieux , qu'il casseroit la tête à quiconque

oseroit manquer de respect à ses Officiers. Sa colere m'effraya si peu, que j'eus la témérité de jurer plus haut que lui, & de le défier de tirer. Il étoit homme à punir mon audace, & je crois qu'il auroit déchargé sur moi les pistolets, si Morpain & quelques autres Flibustiers ne lui eussent retenu les bras, & représenté qu'un Sauvage étoit excusable d'ignorer les Loix de la Discipline militaire, & que si nous les apprinions peu à peu de ses Soldats, nous leur apprendrions peut-être aussi à être intrépides & fideles.

Ces raisons, ou plutôt le besoin qu'il avoit de mes Sauvages, qui jusqu'au dernier se seroient tous fait tailler en pieces en me vengeant, ralentit son couroux. Il nous fit une longue leçon sur nos devoirs, & me dit ensuite qu'il me pardonnoit mon emportement, parce qu'il étoit persuadé

dé que je ne m'y serois pas laissé aller, si j'avois sçû que s'en prendre à un de ses Officiers c'étoit l'attaquer lui-même, qui représentoit la personne du Roi. Telle fut la belle action qui fit souhaiter aux Flibustiers de m'avoir avec eux. Ils jugerent par-là que j'étois un téméraire qui ne connoissoit point le péril, & qui étoit incapable de plier. En un mot je leur parus digne d'augmenter le nombre des Flibustiers. Cependant ils ne me le proposerent pas encore.

L'entreprise que formerent les Anglois après cela, ne leur réussit pas mieux que le reste. Ils s'efforcèrent vainement de brûler les Vaisseaux qui étoient sous le canon de la Place. Si bien que se voyant près de manquer de vivres, & faisant réflexion que nous les battions de leurs propres armes, en nous servant des Farines

que Morpain leur avoit enlevées, & qu'ils destinoient pour leur Flotte, ils prirent prudemment le parti de se retirer.

Ils ne nous croyoient pas assez hardis pour oser les attaquer dans leur retraite ; & dans cette confiance ils se rembarquoient avec assez de tranquillité, lorsque sortant brusquement de nos bois, nous tombâmes à l'improviste sur onze à douze cens hommes qui, en attendant les Chaloupes, pilloient quelques Maisons situées sur le rivage. Nous en tuâmes un grand nombre avant qu'ils se missent en deffense ; mais ils ne tarderent pas à s'y mettre, & furent bientôt soutenus. Il y eut alors une action des plus chaudes, & dans laquelle nous eûmes le malheur de perdre M. de Sallant, l'un de nos plus braves Officiers. Le Baron de Saint Castin y fut blessé dangereusement,

78 *Avantures du Chevalier*  
aussi-bien que M. de la Boularde-  
rie. \*

Quelques Flibustiers auprès de qui je combattois, me remarquèrent avec plaisir dans la mêlée. Ils s'apperçurent qu'après avoir cassé mon sabre, je me servis de la crosse de mon fusil comme d'une massue, sans m'effrayer d'un coup de feu que j'avois reçu dans la cuisse. Cela les confirma dans la bonne opinion qu'ils avoient de mon courage, & ils résolurent de m'engager à quelque prix que ce fût dans la Flibuste. Je découvris leur dessein à la façon seule dont ils firent mon éloge à M. de Subarcas, qui pour me dédommager de la perte de mon

\* C'est ce même Officier auquel il y a quelques années, il arriva un accident à Brest. Il donnoit un repas à plusieurs Messieurs & Dames de la Ville sur une Frégate neuve qu'il vouloit leur faire voir sous voiles; le Bâtiment fit capot à la vûe de toute la Ville, & tous les Convives périrent.

fusil que j'avois entierement brisé sur les têtes Angloises, me fit présent de celui qu'il portoit lui-même. Ce fusil étoit fort bon, & je m'en suis utilement servi dans la suite.

Au lieu d'employer la Frégate la Biche à l'usage auquel d'abord elle avoit été destinée, M. de Subarcas aima mieux l'envoyer en France porter la nouvelle de l'entreprise des Anglois, & il chargea M. de la Ronde d'en aller rendre compte à la Cour. Plusieurs Canadiens furent de ce voyage. Pour mes Algonquins & moi, quelque envie que nous témoignassions de nous mettre en Mer, nous ne pûmes en obtenir la permission; le Gouverneur voulant nous garder jusqu'à ce qu'il eut des réponses de France, & se proposant même de ne nous renvoyer en Canada qu'à la fin de l'été, s'il ne lui venoit pas des or-

80 *Avantures du Chevalier*  
dres contraires. Je me plaignis  
hautement de son procédé, di-  
sant que je ne m'étois engagé que  
pour faire des courses sur la nou-  
velle Angleterre, & nullement  
pour m'enfermer dans une Place,  
& en grossir la Garnison.

Les Flibustiers pour attiser le  
feu, nous représentoient qu'on  
se mocqueroit de nous en Cana-  
da, si l'on nous y voyoit retour-  
ner au bout de quatre mois sous  
l'aîle de nos peres & meres, après  
leur avoir dit adieu pour long-  
tems. Ils m'exposoient en parti-  
culier, & me vantoient tout ce  
que leur état avoit de plus pro-  
pre à flater mes inclinations. Ce  
qu'il y a de gracieux parmi nous,  
me disoient ils, c'est que chacun  
est Officier, & ne travaille que  
pour lui. Nous sommes tous égaux,  
& notre Capitaine n'a point d'au-  
tre privilege que celui de passer  
pour avoir lui seul deux voix dans

les délibérations, je dis passer, car pour dire les choses comme elles sont, il n'a qu'une voix comme les autres; ou plutôt il n'en a point du tout, puisque quand il s'agit de résoudre si l'on attaquera ou non, l'alternative n'est pas à son choix, & qu'il doit nécessairement opiner pour l'attaque, afin de n'être jamais obligé de combattre contre son sentiment. Vous nous avez vus les armes à la main, ajoûtoient-ils, & vous avez pû remarquer que nous avons le cœur au métier. Faut-il en décou-  
dre? nous nous y portons en braves gens; l'occasion nous manque-t'elle d'exercer notre valeur? rire, boire, jouer, voilà notre occupation. Peut-être vous étonnez-vous que nos Vaisseaux soient petits, mais songez qu'ils en sont plus légers, & nous les voulons de cette sorte pour joindre facilement ceux que nous avons des-

sein d'attaquer. Si vous étiez d'humeur à prendre parti avec nous, vous verriez que les plus grands Vaisseaux ne nous épouventent point. Avec nos Bâtimens de six ou huit pieces de canons, nous en emportons quelque fois de cinquante pieces, & de deux à trois cens hommes d'équipage. Pourquoi cela? c'est que sans canoner nous allons tout d'un coup à l'abordage, & qu'alors un brave Officier vaut mieux que dix Soldats.

Vous avez pû juger aussi, poursuivoient-ils, par les Farines que nous avons venduës au Gouverneur, que dans les prises que nous faisons, nous ne payons qu'un dixième à l'Amirauté, & que tout le reste est pour nous. D'abord que nous nous sommes rendus maîtres d'un Vaisseau, nous faisons le partage de ses marchandises au pied du grand mast,

quand cela se peut, si non, nous envoyons vendre la capture au premier Port, & nous en partageons le prix. Nous ne sommes pas alors fâchez de n'être qu'un petit nombre. Moins il y a de parts, plus elles sont grosses. Au reste, on a souvent éprouvé qu'on est toujours assez de gens à un abord pour peu qu'on soit d'hommes vaillans. Quoique nous ne soyons pas ordinairement en grand nombre lorsque nous attaquons, cela ne nous empêche pas de combattre à découvert sans nous bastigner ou retrancher, comme on fait sur tous les autres Vaisseaux.

Tous ces discours & beaucoup d'autres encore que ces Flibustiers me tenoient tous les jours pour me débaucher, m'inspirent enfin l'envie d'exercer leur profession avec eux. Je leur promis de les aller joindre le jour de

leur départ le plus secretement qu'il me feroit possible , attendu que M. de Subarcas , qui se doutoit de notre complot , leur avoit deffendu de m'emmener avec eux , sous peine de leur faire perdre ce qui leur étoit dû de reste pour leurs Farines , & qu'il leur devoit payer en lettres de change.

J'avois coutume de passer de tems en tems des deux ou trois jours à chasser dans les bois avec quelques-uns de mes Sauvages , ou bien j'allois le long des Côtes à la découverte. Lorsque je scûs le jour que le Vaisseau devoit partir , & le lieu où je devois l'attendre , je pris au Magasin des provisions pour plusieurs jours , & je sortis à mon ordinaire avec neuf ou dix de mes Algonquins , que je menai jusqu'à l'endroit qu'on m'avoit indiqué. Dès que je l'eus reconnu , je leur fis re-

prendre la route de Port-Royal en nous écartant dans les bois afin de pouvoir leur échaper. J'avouë que ce fut pour moi un triste quart-d'heure que celui-là. En considérant que j'allois quitter des amis tout dévoüez à mon service, j'en soupirai de douleur, & malgré la dureté de mon naturel, je me sentis presque aussi affligé qu'un pere, que la nécessité oblige à s'éloigner de ses enfans.

J'avois peut-être trente ou quarante pistoles en monnoye du Pays, c'est-à-dire, en cartes à jouer, signées du Gouverneur, & de l'Intendant : J'avois envie de leur donner cela ; mais je ne sçavois comment m'y prendre. Cependant je m'avisai de dire à l'un d'entre eux que je m'étois imprudemment chargé de ces cartes plus incommodes que pesantes, & que je le priois de les

porter à son tour pour me soulager. Après quoi m'étant arrêté en chemin, je leur dis d'aller toujours au petit pas. Ce qu'ils firent dans la pensée que je les rejoindrois dans un moment. Sitôt que je les eus perdus de vûë, je retournai vers le lieu où les Flibustiers m'avoient donné rendez-vous, & je m'y cachai en attendant leur arrivée.

C'étoit une petite Isle à douze ou quinze lieuës de Port-Royal. Le soleil commençoit à se coucher, quand je découvris le Vaisseau des Flibustiers ; il étoit tems qu'il parut. Touché de l'inquiétude où j'étois sûr que je mettois mes pauvres Sauvages, je les plains, & il y avoit des momens où je me sentoient tenté de les aller retrouver dans le bois. Je suis persuadé qu'ils y passèrent la nuit à me chercher, en poussant des cris & des hurlemens. Quoi qu'il en

foit, d'abord que je vis venir mes nouveaux Compagnons, je cessai de m'occuper des autres, & ne songeai plus qu'à me distinguer dans la Flibuste par des actions d'éclat.

La première chose que me dirent les Flibustiers, fut que le Gouverneur ravi de les voir partir sans moi, leur avoit expédié leurs lettres de change le plus galamment du monde. Ce qui nous fournit une belle occasion de rire à ses dépens. Je n'aurois guère tardé à m'appercevoir, si je n'en eusse pas déjà été convaincu, que je ne pouvois être avec des vivans d'une humeur plus conforme à la mienne. Ils me revêtirent d'un habit d'ordonnance, & se cotifèrent tous pour me faire une bourse, afin que je pussé jouer avec eux; car enfin que faire sur Mer si l'on ne joue? J'eus peu de peine à m'y accoutumer, & de là prit

naissance & racine en moi la maudite passion que j'ai pour le jeu , & que je ne sçaurois me flater de pouvoir jamais vaincre.

Je donnai au commencement la comedie à ces grivois par mes naïvetez , & par la trop docile simplicité avec laquelle j'exécutois tout ce qu'ils me disoient qu'il falloit faire : Le desir d'apprendre la Marine me rendoit capable de tout ; je me souviens , par exemple , qu'ils eurent la malice de me laisser pendant un demi-quart d'heure me tourmenter pour empêcher le Vaisseau de pancher sur les flots , comme si le poids de mon corps eût pû produire cet effet sur un grand Bâtiment de même que sur un petit canot. Heureusement je ne faisois pas deux fois la même sottise , & quinze jours après notre embarquement je n'étois pas plus neuf que les autres.

Ils voulurent voir un jour pour se divertir seulement , si j'avois mauvais vin , & remarquant que je n'aimois point cette liqueur , ils me firent boire de l'eau de vie. Je m'ennivrai de cette boisson sans répugnance , & me mis dans l'état où ils me souhaitoient pour faire leur épreuve. A mesure que les vapeurs de l'eau de vie troubloient ma raison , j'en devenois plus gai. Ce qui obligea quelques-uns de mes confreres , à m'agacer. Ils affecterent de me dire des choses défobligeantes , & de me pousser à bout. J'en fus piqué tout de bon , & me jettant sur eux le coutelas à la main , je ne sçai ce qu'il en seroit arrivé , si des Flibustiers qui m'observoient ne m'eussent saisi par derriere , & attaché jusqu'à ce que ma fureur & mon yvresse fussent passées. Ce qu'il y eut de malheureux dans cette scene , c'est que je balafrai

un Flibustier fort aimé de tout l'équipage , quoiqu'il fut Espagnol. J'en eus beaucoup de chagrin , lorsque j'appris que tout cela n'avoit été qu'une comédie concertée entre mes camarades. Telle est souvent la fin des jeux de la folle jeunesse. Ils dégénèrent en affaires sérieuses.

Je brulois d'impatience de rencontrer un Vaisseau pour en venir aux prises avec lui. J'étois fort curieux de voir de quelle façon je me tirerois d'un combat naval , & j'avoüois franchement aux Flibustiers que s'ils me faisoient demeurer encore quelque tems dans l'inaction , ils m'obligeroient à regretter mes Sauvages. Néanmoins malgré la démangeaison que j'avois d'aller à l'abordage , il se passa près d'un mois sans qu'il s'en offrit la moindre occasion. A la fin pourtant nous rencontrâmes une Frégate An-

gloise de vingt-quatre pièces de canon, & de cent trente hommes d'équipage.

Je n'avois point été surpris qu'on fit la priere publique soir & matin sur le Vaisseau ; mais je le fus au-delà de tout ce qu'on peut penser , quand j'entendis notre équipage entonner joyeusement le *Salve* , si-tôt que nous fûmes à la portée du canon. Effectivement cette priere se trouva très-convenable à une vingtaine des nôtres , qui furent tuez pendant une demie-heure que nous demeurâmes exposez au feu du canon & de la mousqueterie des Anglois , sans qu'il nous fût possible de les aborder. Aussi dès que nous eûmes mis le pied sur leur pont , nous terminâmes cette affaire , & pour cinq hommes que nous perdîmes encore , ils en eurent plus de soixante d'expediez , & le reste se rendit.

Morpain & les autres jugerent bien alors qu'ils ne s'étoient pas trompez , quand ils m'avoient fait l'honneur de me croire doié des qualitez requises pour être Flibustier ; car je fus un des premiers à sauter sur le bord ennemi ; & à me jetter au milieu des Anglois , à qui toutefois je ne fis pas grand mal , parce qu'ils ne m'en donnerent pas le tems , & qu'ils me gratifierent d'un coup de feu , sans préjudice d'un coup d'épée que je reçus dans le corps. Ces deux blessures m'arrêterent tout court , & me mirent hors de combat. Nous eûmes huit ou neuf des nôtres , qui furent aussi blesez , les ennemis ayant fait sur nous par leurs meurtrieres deux ou trois décharges de mousqueterie avant que d'amener. \*

C'est la coutume , parmi les Flibustiers

\* C'est baiffer le pavillon pour marquer qu'on se rend.

buffiers, que chacun ait son Matelot, qu'il appelle son ami, son frere, ou son associé. Ce Matelot le sert dans sa maladie, le veille, prend soin de lui, & devient son héritier s'il meurt. Si j'eusse perdu la vie, je n'aurois pas fort enrichi le mien, nos parts n'étoient pas considérables; la capture ne valoit pas ce qu'elle nous avoit couté. Nous la vendîmes au Port de Paix \* dans l'Isle Saint Domingue.

En arrivant dans ce pays-là, je fus étonné des chaleurs qui s'y font sentir, moi qui n'avois jamais oüï parler de Zone Torride. Je ne me vis pas plutôt guéri de mes blessures, & en état de pouvoir sortir, que jem'allai promener sur le Port, où j'appris qu'il y avoit un homme de Montreal

\* Ce n'est qu'un gros Bourg sur la Côte septentrionale de l'Isle, mais il a un très-bon Port.

94 *Avantures du Chevalier*

établi à quelques lieuës de là ; dans une jolie habitation. On me le nomma ; je connoissois sa famille ; je me proposai de me rendre chez lui , & d'y passer quelques jours pour éprouver s'il faisoit aussi grand chaud à la campagne que dans le Bourg. Notre Capitaine m'y fit conduire , après m'avoir assuré que d'un mois entier nous ne serions en état de nous remettre en Mer. Il le croyoit ainsi ; mais dès le lendemain de mon départ , ayant été averti qu'un Bâtiment Anglois qui traînoit après lui une prise Françoisse , venoit de passer à la vûë du Port , il s'informa de sa route , & se mit aussi-tôt à ses trouffes , sans se donner le tems de m'attendre , ni même de me le faire sçavoir. De maniere qu'au bout de quinze jours étant revenu au Port de Paix , je ne trouvai plus personne.

J'avois entendu dire qu'on étoit quelquefois des trois ou quatre mois en Mer fans relâcher dans aucun Port. Outre que je ne me sentoient pas d'humeur à rester si long-tems oisif , j'ignorois si le Vaisseau de Morpain reviendrait mouiller en cet endroit. Cependant j'eus la patience de m'y arrêter tant que j'eus de l'argent , après quoi mon hôte me conseilla de prendre la route du Cap qui est à quinze lieues de là , en me disant qu'il y avoit toujours dans ce lieu quelque Flibustier , & que même on en voyoit souvent plusieurs qui y venoient relâcher ensemble.

Je partis pour le Cap ; je n'avois , je m'en souviens , pour armes que mon coutelas , & pour garde-robe que ma chemise , avec mes culottes , & une petite veste qui de blanche qu'elle avoit été , comme le reste , avoit pris une

teinture de gris-brun que je lui fis perdre dans un fort beau ruisseau que je rencontrai sur mon chemin. M'étant blanchi de cette forte, je continuai ma route en laissant au soleil le soin de me sécher. Sur la fin de la journée, j'aperçus six Cavaliers, qui paroissent se promener dans la Campagne. Ils s'approcherent de moi, & commencerent à me questionner. Je leur avouai ingénument que j'étois & où j'allois. Là-dessus ils me dirent qu'il y avoit pour moi du péril à faire mon voyage à pied. Que je trouverois plusieurs Rivieres que je ne pourrois passer à la nage, sans m'exposer à être dévoré par des poissons \* monstrueux dont elles étoient pleines. Je ne crains point les poissons, Messieurs, leur répondis-je, je nage aussi-bien qu'eux,

\* On appelle ces poissons Caymans.

& ils n'ont pas de fabre comme moi.

Cette réponse & plusieurs autres que je leur fis, leur inspirerent l'envie de me retenir, & de me rendre service, ainsi que je l'éprouvai dans la suite. Le principal de ces Messieurs étoit un Capitaine de Côtes nommé Rémouffin, né Creole, de même que son épouse, & les personnes qui l'accompagnoient étoient ses parens pour la plûpart. Il possédoit de grandes richesses, & son Habitation contenoit un petit monde de Nègres.

M. de Rémouffin m'invita fort poliment à faire quelque séjour chez lui, & voyant que je m'en deffendois: Du moins, me dit-il, demeurez avec nous jusqu'à demain. Je ne souffrirai pas que si près de ma Maison un galant homme comme vous passe la nuit à l'air. J'eus beau leur dire que

98 *Avantures du Chevalier*

dès mon enfance parmi les Sauvages , je m'étois accoutumé à coucher sur la dure ; ma résistance fut vaine. Deux de ces Cavaliers descendirent de cheval , & me mirent de force en croupe derrière M. de Rémouffin. Je n'aurois pas eu besoin de leur secours ni même d'étrier pour y monter de bon gré ; mais j'étois décontenancé à ne sçavoir quel parti prendre. Ils m'embarassoient plus par leurs honnêtetez , qu'ils n'auroient fait en m'attaquant tous six à la fois.

Quand on se trouve dans un Pays inconnu avec de nouveaux visages , on ne sçait si leurs caresses sont les préludes du bien ou du mal qu'ils vous veulent faire. Suivant la différence des Peuples , les uns vous surprennent & vous conduisent à la mort par les mêmes moyens que les autres employent à vous secourir. C'est un

embarras où je me suis vû bien des fois ; & franchement dans cette occasion , je ne fus pas sans défiance. Quoique ces gens-ci , disois-je , parlent François , ce sont peut-être des Anglois qui vont me mettre aux fers , ou me faire mourir cruellement ; encore s'ils se déclaroient mes ennemis , j'en tuerois quelqu'un , & je mourrois satisfait.

Je croyois pourtant qu'il n'y avoit dans ce Pays que des François & des Espagnols qui devoient alors être unis d'intérêts ; mais d'un autre côté , je me souvenois que les Flibustiers m'avoient dit que malgré l'alliance de ces deux Nations , il falloit un peu se défier de la dernière , qui poignardoit quelque fois un homme en le caressant.

Il y avoit aussi des momens où je m'imaginois que je pouvois être avec des voleurs , & lorsque je

m'arrêtois à cette pensée, je ne trouvois pas qu'ils eussent grand sujet de s'applaudir de ma rencontre, puisque je n'avois pour tout argent qu'une trentaine de sols en monnoye pour faire mes quatorze lieuës. Autre embaras : Je n'avois jamais été à cheval ; je n'avois pas peu de peine à m'y bien tenir, & je craignois en tombant d'exciter les ris de mes conducteurs à mes dépens.

L'Habitation où l'on me menoit n'étoit pas éloignée, nous y arrivâmes bientôt : Hola ho, Mesdames, s'écria M. de Rémouf-  
fin, en appelant sa femme & plusieurs parentes qui étoient avec elle : Voici un Sauvage curieux que je vous amene. Sans aller en Canada, vous allez voir un Iroquois, mais un Iroquois qui ne vous fera pas peur. A ce mot d'Iroquois, les Dames se formant une idée de monstre, fait à peu

près comme leurs Nègres , s'avancerent pour me considérer , & ce ne fut pas sans étonnement qu'elles virent un gros garçon d'assez bonne mine, blanc & blond comme le sont communément les Canadiens.

Quoiqu'à la vûë de ces aimables personnes je me fusse un peu rassuré , & que je jugeasse bien que j'étois avec d'honnêtes gens , je ne laissai pas de les aborder d'un air qui sentoit tant soit peu l'Iroquois. Mais il falloit me le pardonner , je n'étois guère propre à m'entretenir avec le beau sexe. Néanmoins n'étant alors obligé que de répondre aux questions que les Dames me faisoient sur le Canada , sur les Sauvages , & sur leur façon de vivre , il ne me fut pas difficile de les satisfaire. Je m'apperçûs même que je les divertissois infiniment , malgré ce qu'on appelle les gros mots , dont

j'affaifonnois ma narration. Elles me trouvoient une naïveté qui les réjouïffoit.

On servit un souper splendide. Il ne me manqua rien pour être charmé de ce repas, que la permission de boire de l'eau pure ; mais tous les Convives me forçoient à boire du vin à leur exemple ; ce qu'ils faisoient avec des manieres si engageantes, que je ne pouvois m'en deffendre, quelque peu de goût que j'eusse pour cette boisson. Elle me donna tant de vivacité, que la compagnie, ayant témoigné qu'elle étoit curieuse de sçavoir pourquoi j'avois abandonné les Iroquois, & ensuite le Canada ; elle eut sujet d'être contente des discours que je tins là-dessus. Je fis surtout avec enthousiasme le détail du Siège de Port-Royal, de l'attaque du Vaisseau Anglois, & de sa prise, sans oublier la moindre circon-

tance. Ce qu'il y a de plaifant, c'est qu'à chaque phrase je difois toujours : *Oh je vais me remettre en Mer* : Et ce refrain faifoit pouffer aux Convives de grands éclats de rire.

Madame de Rémouffin étonnée de me voir dans un âge fi peu avancé ne respirer que les combats, m'en fit des reproches, en me demandant malicieufement combien j'avois mangé d'Anglois depuis que je courois les Mers. Ne doutant point que je ne fuffe affez inhumain pour fuivre la coutume des Sauvages, qui difent qu'un ennemi vaincu augmente personnellement leurs provisions de bouche. Je sentis bien que je méritois ce trait railleur, & que j'avois tort en effet de faire des portraits fi cruels devant des Dames. Mais c'est une regle générale que chacun aime à parler de fon état. Je fus pourtant dans

104 *Avantures du Chevalier*  
la suite un peu plus retenu.

Lorsque nous fûmes levés de table, M. de Rémouffin me conduisit lui-même dans une salle où il me dit : Voilà votre chambre & votre lit ; vous avez besoin de repos, & vous pouvez le goûter ici comme si vous étiez dans votre famille. On va vous apporter tout ce qui vous est nécessaire pour la nuit. S'il vous faut autre chose, vous n'avez qu'à le demander librement. Il sortit en disant ces paroles, & deux Nègresses vinrent étendre sur le lit deux draps des plus fins ; elles me présentèrent ensuite une chemise, un bonnet, & des serviettes, tandis que deux Nègres qui avoient apporté un grand bassin d'eau claire, me répétoient sans cesse : *Laver, Maître, laver*. Comme je n'étois point fait à de pareilles cérémonies, je regardois tranquillement ces Nègres sans leur répon-

dire. Ils prirent mon silence pour un consentement, & se mirent en devoir de me deshabiller ; mais peu satisfait de l'empressement de mes valets de chambre, je me préparois à leur donner leur congé, & à les mettre à la porte, lorsque M. de Rémouffin, qui de son appartement entendoit notre contestation, revint me trouver pour me demander pourquoi je faisois de telles façons. Je lui répondis que n'étant pas en état de reconnoître ses bontez, il me suffisoit de passer la nuit dans la cabane d'un de ses Nègres, pour moins incommoder, & pour partir dès la pointe du jour.

Vous comptez sans votre hôte, repliqua-t-il, si vous vous proposez de nous quitter dès demain. C'est ce que nous ne vous permettrons nullement. Nous connoissons trop le danger qu'il y auroit pour vous à poursuivre votre che-

min. Si vous voulez absolument aller au Cap au lieu d'attendre ici vos Compagnons, je vous promets de vous y mener moi-même incessamment dans ma Pirogue.\* En attendant, ajouta-t-il, en mettant huit ou dix Louïs d'or dans ma poche, voilà dequoi vous amuser & jouïer avec nous, si cela vous fait quelque plaisir. Enfin, regardez-moi, de grace, comme votre frere, & soyez tranquille.

Ce procedé si noble & si généreux du Maître, me fit recevoir sans façon les services de ses Esclaves, & laissant faire les Nègres, je fus bientôt deshabillé, lavé, frotté, & couché. Je puis dire que le lendemain, & les jours suivans, on me traita en enfant gâté. Les Dames ainsi que les

\* Espece de Chaloupe souvent faite d'un seul tronc d'arbre, surtout dans l'Amerique méridionale. Ces Pirogues sont légères, & il y en a qui peuvent porter jusqu'à cinquante personnes.

hommes, me faisoient des caresses à l'envi. C'étoit à qui prendroit plus de soin de moi ; cela me fit bien sentir la différence qu'il y a des secours qu'on peut attendre des Sauvages, à ceux qu'un malheureux éprouve chez une nation civilisée, humaine, & obligeante. Telle est entre autres la Françoisé, particulièrement dans ces Isles.

N'étant pas accoutumé aux chaleurs excessives du climat, je restois ordinairement avec les Dames, pendant que leurs époux montoient à cheval, & faisoient leurs tournées vers les Côtes. L'Habitation étoit un vrai serail pour ces femmes infortunées ; elles ne voyoient que leurs maris, & encote avoient-elles des rivales dans leurs Négresses. Quelques parentes de Madame de Ré-moussin, qui ne s'en apperçoient que trop, s'en plaignoient

108 *Avantures du Chevalier*  
assez hautement , mais elles  
avoient affaire à des maris qui ne  
s'en soucioient guère.

Une de ces épouses négligées  
qui souffroit apparemment avec  
plus d'impatience que les autres ,  
cette aliénation de ses revenus ,  
jeta les yeux sur moi pour en  
être dédommagée. Elle me fit  
toutes les avances que peut faire  
une honnête femme qui médite  
un dessein qu'elle se reproche sans  
pouvoir y renoncer. Mais j'étois  
alors si peu au fait sur cet article ;  
qu'a moins de me dire bois , je  
n'aurois jamais osé toucher au  
verre. Souvent elle me tirailloit  
en particulier , me prenoit les  
mains qu'elle serroit entre les  
siennes , & me regardant d'un air  
passionné , elle me plaignoit de  
l'incommodité que me causoient  
les chaleurs du climat : Elle gé-  
missoit sur les blessures que j'avois  
reçûes dans l'attaque du Vaisseau

Anglois , & m'exhortoit tendrement à n'en plus chercher de nouvelles. N'est-ce pas grand dommage , me disoit-elle , que jeune & aussi aimable que vous l'êtes , vous ayez embrassé la plus pénible & la plus dangereuse de toutes les professions. Est-ce que vous n'aimeriez pas mieux demeurer avec nous dans cette charmante solitude , que de vous exposer à tant de périls ? Je suis persuadée , ajoûtoit-elle , que vous êtes de meilleur goût que nos maris , & que vous nous préféreriez aux Nègresses ? Parlez , M. de Beauchêne , n'est-il pas vrai que nous valons mieux qu'elles ? Je confesse qu'à des questions qui me donnoient si beau jeu , je ne sçavois répondre que *oûi , Madame , non , Madame ; vous avez bien de la bonté , Madame.*

La plupart de mes Lecteurs diront sans doute , que je faisois-là

un vrai rôle de sot ; j'en conviens ; mais quelques-uns pourront s'écrier : O précieuse ignorance ! O trop heureuse simplicité ! Ce qu'il y a de certain , c'est que si j'eusse violé les loix de l'hospitalité en profitant de la foiblesse qu'on me témoignoit , M. de Rémoussin & tous ses parens auroient fort bien pû m'en punir. Quoiqu'il en soit , je ne me reproche aujourd'hui en me rappelant cette aventure , que de m'être quelque fois repenté d'avoir été trop honnête homme.

La Dame qui m'avoit inutilement agacée , ne manqua pas de dire aux autres, qu'elle me croyoit insensible à l'amour. Elles pensèrent toutes la même chose de moi. Les unes en rioient , mais il y en avoit qui disoient fort sérieusement : c'est dommage. Cela leur paroissoit un grand défaut dans un adolescent de ma figure. Elles

en parlerent à leurs maris ; enfin le bruit s'en répandit parmi les Nègres , & je devins bientôt , sans m'en appercevoir , la fable de l'Habitation.

Pour mes péchez , une maudite Nègresse des plus malignes , & qui servoit de femme de chambre à Madame de Rémouffin , s'offrit à venger les Dames de mon insensibilité. Elle se vanta qu'elle trouveroit bien le secret de me donner du goût pour les femmes. Tout le monde aplaudit à cette entreprise , qui paru digne de récompense. Quatre Messieurs promirent chacun un Louis d'or à l'entrepreneuse , si elle réussissoit. O gens du monde , qu'il est difficile que l'innocence se conserve long-tems parmi vous !

La Nègresse ne perdit pas de tems ; dès le soir même ce ministre de Satan , agissant avec moi comme avec un Sauvage & un

Flibustier , vint me trouver dans ma chambre une nuit. M. de Ré-moussin & ses Amis étoient aux écoutes à ma porte. Elle s'approcha de mon lit effrontément , & m'adressant la parole : Monsieur le Canadien , me dit-elle , je me suis bien apperçûë que vous m'aimez , & je ne veux pas vous faire languir davantage. Ce début étonnant , si j'eusse été bien éveillé , auroit été plus propre à soutenir ma vertu qu'à la corrompre. J'aurois indubitablement repoussé les caresses d'une impudente dont je connoissois la laideur ; mais j'étois encore tout endormi , & par conséquent je n'ai qu'une idée très-confuse de la réception que je lui fis.

Cependant nos Messieurs qui ne croyoient pas avoir donné pour rien leur argent , ne pouvoient se lasser de rire entre eux de la piece qu'ils m'avoient faite :

Le jour suivant pendant le dîné, ils se mirent à faire la guerre aux Dames sur ce qu'elles n'avoient pas l'art d'amuser leur hôte. Effectivement, Mesdames, dit M. de Rémoussin, vous devriez, ce me semble, nous épargner le soin d'inventer des passe-tems pour le retenir dans notre Habitation : Il est bien honteux pour vous que vos charmes seuls n'ayent pas le pouvoir de la lui rendre agréable. Ce qui nous en console, répondit en riant Madame de Rémoussin, c'est que le cœur de M. le Chevalier n'est accessible qu'à la gloire. C'est une conquête interdite à l'amour. S'il est insensible à ce que nous valons, ajouta une autre Dame, du moins ne nous fait-il pas l'injustice de nous préférer des monstres tels que vos maîtresses.

Vous avez trop mauvaise opinion de M. le Chevalier, dit alors

un autre homme, je juge de lui plus favorablement. Je parie que ces monstres ne lui déplaisent pas, & qu'il donne comme nous la pomme à l'amour Affriquain. Oh, pour cela non, m'écriai je d'un ton brusque ! Il faudroit que j'eusse perdu le bon sens & la vûë, pour être capable de faire un pareil choix ; & je ne sçauois croire qu'il y ait un homme au monde qui puisse trouver aimables de si vilaines créatures. Vous l'entendez, Mesdames, reprit M. de Rémouffin. Vous devez tenir compte à M. le Chevalier de ce qu'il dit là ; car il ne parle ainsi que par politesse, & par considération pour vous. Non, Monsieur, lui répartis-je ; il me semble que je dois me connoître. Encore une fois, je n'aime point ces beautez infernales, & ne les aimerai jamais.

A cette répartie, M. de Ré-

mouffin appellant la Nègresse qui m'avoit séduit : Approchez , Angolette , lui dit-il , venez confondre M. le Chevalier. Dites-nous la verité , ma fille ; on ne vous fera pas le moindre mal ; mais si vous vous en écarterez , je vous ferai attacher à un poteau , & donner cinquante coups de fouët bien appliquez. Que s'est-il passé cette nuit entre ce Monsieur & vous ? Là-dessus Angolette fit en tremblant le récit de l'aventure nocturne , & en dit même beaucoup plus qu'il n'y en avoit. Les Dames qui connoissoient la pélerine pour une drolesse accoutumée à jouer de semblables tours , ne me firent pas l'honneur de me croire , quelque chose que je pusse leur dire , pour leur persuader que la Nègresse débitoit une imposture. Mon embarras , la surprise des femmes , & les risées des hommes , formoient un tableau assez

plaisant. Pour moi, je n'avois aucune envie de rire ; j'aurois volontiers étranglé l'effrontée qui étoit la cause de ma confusion. Quand j'aurois eu une faute inexcusable à me reprocher, elle eut été bien expiée par ma honte. Je fus deux ou trois jours sans oser regarder nos Dames en face. Le chagrin même que j'en eus fut si vif, qu'il me causa une maladie dont je serois mort infailliblement, sans les soins extraordinaires qu'on eut de moi.

Ne pouvant plus me résoudre à tenir compagnie aux Dames, lorsque leurs maris étoient absens, je me promenois tout seul dans l'Habitation. En me promenant, je cueillois & mangeois des oranges, & j'en mangeai tant un jour, que j'en eus la fièvre la nuit avec un cours de ventre affreux. L'estomac commença aussi à m'enfler, comme il arrive à la plupart

des personnes qui viennent de France dans ces Isles. Quand on vit que c'étoit le mal qu'on appelle dans le Pays mal d'estomac, on me donna deux Nègres des plus forts, qui me prenant sous les bras me promenoient par force, & me faisoient monter & descendre par des chemins très-rudes, & pleins de hauts & de bas. Sans ce pénible exercice, qui est l'unique remede à ce mal, le malade tombe malgré lui dans un assoupissement, pendant lequel ses jambes deviennent enflées après l'estomac, & il en revient rarement.

Outre les Nègres qui me promenoient le jour, il m'en falloit d'autres pour me veiller la nuit, & ceux-ci n'avoient pas moins d'occupation que les premiers. On étoit obligé de me tenir de force, & quelque fois de me lier; autrement je me serois blessé ou

tué peut-être dans mes accès de fièvre , qui d'ordinaire étoient très-violens. Dans mes délires, j'allois tantôt à l'abordage , & tantôt à la chasse avec des Iroquois. A la fin d'une de ces crises, la connoissance m'étant revenue, j'apperçus la Nègresse Angolette auprès de mon lit. Dans le premier mouvement , je fus tenté de feindre que l'accès n'étoit pas encore passé , de la saisir , & de me venger à coups de poings du tour qu'elle m'avoit joiué. J'avois même déjà commencé à crier en Iroquois : *Thetiatbeghein kahoonrai, kahoonrai, acistah.* \* Mais remarquant que la pauvre fille s'empressoit fort à me secourir , je ne pus me résoudre à payer si mal ses services.

Les Nègres qui toutes les nuits étoient occupez autour de moi ,

\* C'est-à-dire, mes freres , aux armes , aux armes , feu.

n'étoient plus en état de travailler pendant le jour. Ce qui ne laissoit pas de faire tort à M. de Rémouffin. Heureusement ma maladie ne fut pas de longue durée, & je me rétablis enfin peu à peu. Pénétré des attentions de mon hôte & de mon hôtesse, ainsi que des bontez de toute leur famille, j'aurois, je crois, renoncé à la Mer pour demeurer toujours avec eux, quand Morpain vint mouïller au Port de Paix. Il envoya plusieurs Flibustiers s'informer de moi dans le Pays; j'étois trop près de la Ville pour que ses perquisitions fussent inutiles. D'ailleurs, on ne parloit aux environs que de l'Iroquois de M. de Rémouffin. Deux de mes Camarades arriverent donc bientôt chez lui, & parurent transportez de joye en me revoyant.

Quoique leur arrivée fit peu de plaisir dans cette Maison, puis-

qu'ils y venoient pour m'en arracher, ils y furent fort bien reçûs. Telle étoit l'amitié qu'on avoit conçu pour moi, que mon départ affligea tout le monde. Je ne puis y penser encore sans m'attendrir. Personne ne voulut me dire adieu. Il n'y eut que M. de Rémouffin qui eût la force de me voir partir. Je lui protestai que je n'oublierois jamais ce qu'il avoit fait pour moi : Je lui dis que je ne pouvois lui offrir que mon bras ; mais que s'il arrivoit qu'il en eut besoin, de même que de tout l'équipage, je le priois de compter sur moi : que je me ferois toute ma vie un devoir de répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Ce que j'exige de vous, mon cher Chevalier, me répondit-il, les yeux couverts de larmes, c'est de ne nous point oublier, & de nous donner de vos nouvelles le plus souvent

souvent qu'il vous sera possible. Je souhaite que vous n'ayez pas besoin de nous, ajouta-t-il ; mais quel que soit votre destinée , regardez toujours ma maison comme si elle étoit à vous. En prononçant ces paroles , il m'embrassa tendrement , & nous nous séparâmes. Pour comble de générosité , il me fit conduire au Port de Paix , avec quatre chevaux chargez , l'un d'habits & de linge pour mon usage , & les autres d'oranges , d'eau de vie , & d'autres rafraîchissemens pour notre Vaisseau.

Morpain fut ravi de me retrouver tel qu'il m'avoit laissé , je veux dire fort disposé à partager avec lui de nouveaux périls. Il me parut qu'il y avoit bien du changement sur son bord. Je ne vis que des visages inconnus. C'est le sort des Flibustiers. Ils vieillissent rarement dans leur

profession. Morpain m'apprit que mes premiers Compagnons avoient péri presque tous dans trois combats où il avoit fait trois prises différentes, & qu'il cherchoit par tout de braves gens pour les remplacer.

Comme ce n'étoit pas ma faute, si je n'avois point combattu avec eux, j'eus ma part ainsi que les autres dans les captures qui avoient été faites. Elles étoient assez considérables, & je ne fus pas peu surpris de me trouver riche si promptement. Je crus que le Ciel m'envoyoit tous ces biens pour témoigner ma reconnaissance à M. de Rémouffin. Je fis un troc de quelques meubles qui m'étoient échus contre une montre d'or qui tomboit à un de mes Camarades, je la mis dans une petite corbeille sous un rouleau de deux cens Louïs, & je fis porter mon présent à M. de Ré-

mouffin , par un Bourgeois que je connoissois pour un homme qui faisoit ses affaires au Port , & qui avoit soin de l'avertir de tout ce qui s'y passoit.

J'avois chargé mon Commis-  
sionnaire de dire que nous étions  
partis , & qu'il nous avoit vûs  
déjà loin du Port ; mais il n'o-  
béit pas , puisqu'il me rapporta  
ma corbeille dès le soir même ,  
avec une longue Lettre par la-  
quelle M. de Rémouffin me re-  
prochoit mon procedé , qui lui  
faisoit craindre , disoit il , que je  
n'eusse pas reçu les marques de  
son amitié d'aussi bon cœur qu'il  
me les avoit données. Il me man-  
doit pourtant que pour ne pas  
tout refuser , il avoit retenu la  
montre. Cela étoit vrai ; mais il  
avoit remis à la place vingt-cinq  
Louis , & c'étoit plus qu'elle ne  
valoit. Enfin , il étoit écrit que  
j'aurois à ce galant homme tou-

tes les obligations du monde ; sans pouvoir dans la suite lui témoigner que j'en étois reconnoissant ; car tant que j'ai couru les Mers depuis ce tems-là , je n'ai pas eu occasion de relâcher au Port de Paix , quelque envie que j'en eusse ; & je n'ai rencontré sur Mer personne qui vint de ce Port , à qui il n'ait demandé de mes nouvelles. \*

Quatre ou cinq jours après que j'eus rejoint Morpain , il se trouva en état de partir. Nous allâmes croiser sur les Côtes de la Jamaïque , & nous y fîmes plusieurs prises pendant cinq mois que nous y demeurâmes. Nous vendîmes la dernière au petit Goave , dont M. le Comte de Choiseuil étoit Gouverneur. C'é-

\* En arrivant à Nantes en 1712. j'appris de quelques personnes de Saint Domingue qui se disoient de ses parens , qu'il étoit mort depuis peu. Je l'ai regretté plus que mon pere.

toit un Bâtiment chargé de vins de Madere ; ce qui fit un plaisir extrême à ce Seigneur , de même qu'à tout le Pays. Il nous fallut plusieurs mois pour radouber notre Vaisseau qui étoit en mauvais état. Pendant ce tems-là , M. de Choiseuil pour nous occuper , résolut de nous faire faire quelques cōurses sous un vieux & celebre Flibustier , qui s'étoit retiré de la Mer pour vivre tranquillement dans une riche Habitation qu'il avoit aux environs du petit Goave. C'étoit le fameux Montauban , qui dans la guerre précédente avoit conduit à Bourdeaux cinq prises Angloises , qui jetterent tant d'argent dans cette Ville.

M. de Choiseuil eut bien de la peine à tirer Montauban de sa retraite , soit que ce Flibustier n'aimât plus que le repos , soit qu'il eût un pressentiment de ce qui

devoit lui arriver. Cependant il se laissa vaincre ; il accepta la commission avec une belle Frégate de quatorze pieces de canon ; M. de Choiseuil qui l'avoit dans son Port lui en fit présent. Elle se nommoit le Néron ; nous ne scûmes pas plutôt que Montauban alloit se remettre en Mer , que nous nous engageâmes presque tous avec ce héros de Flibuste. Nous mîmes à la voile au bruit des fanfares & du canon de la Place. On eut dit que nous étions affurez de la victoire.

Sur la route que nous faisons vers la Jamaïque , en passant à la vûë d'un petit Port , appelé la Quaye Saint Louis , nous y découvriâmes un Vaisseau Espagnol , qui y avoit relâché pour échapper à un Garde-Côte Anglois , qui lui avoit donné la chasse pendant deux ou trois heures. Ce Navire Espagnol étoit de qua-

rante pieces de canon , & foible d'équipage , quoiqu'il fût chargé de piaftres. Il est vrai qu'il n'avoit pas cru faire route tout feul , ayant été écarté de plusieurs autres par la tempête. Le Capitaine nous fit demander fi nous voulions l'escorter jufqu'à la Havane, nous offrant pour cela telle somme qu'il nous plairoit. Nous lui répondîmes , après avoir tenu un petit confeil là - dessus , qu'un voyage jufqu'à la Havane nous écarteroit trop , & dérangeroit le deffein que nous avions , & pour l'exécution duquel un tems nous étoit prefcrit ; que nous allions croifer fur les Côtes de la Jamaïque , & que tout ce qu'il nous étoit permis de faire pour fon service , c'étoit de le mettre fur celles de la Cuba au Port de Santjago , ou peut-être à celui du Saint-Efprit.

Le Capitaine Efpagnol accepta

nos offres , & Montauban qui étoit connu de la plupart des hommes de son équipage , leur jura sur notre vie que jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté, nous ne les quitterions que pour courir sur les Anglois que le hazard nous pourroit faire rencontrer ; qu'en ce cas nous n'exigions d'eux que la complaisance de nous attendre , leur promettant de les rejoindre après nos expéditions. Les Espagnols charmez de nous avoir pour deffenseurs de leurs piastres , vogoient joyeusement en notre compagnie , en faisant mille démonstrations de reconnaissance ; & pour nous engager encore mieux à leur être fideles , il ne se passoit point de jour qu'ils ne nous régalaissent sur leur bord par détachemens.

Une nuit le gros tems nous écarta d'eux considérablement , & le lendemain sur les dix heures du

matin , quand nous les revîmes , nous remarquâmes qu'ils étoient à deux portées de canon d'une Frégate Angloïse de trente - six pieces de canon. Lorsque nous eûmes rejoint les Espagnols , ils nous dirent qu'ils avoient fait semblant de vouloir aller aux Anglois ; mais que dans le fond ils n'en avoient eu aucune envie.

Pour nous , nous ne fîmes pas tant de façons. Nous poursuivîmes le Vaisseau Anglois , & le joignîmes en peu de tems , bien qu'il fût assez bon voilier. Il faut que je rende justice au Capitaine Espagnol : Il fit tout son possible pour nous suivre , & courir avec nous la fortune du combat. Nous avions sur notre bord quatre Espagnols , avec qui nous avions passé la nuit à jouer. Ils ne furent pas d'abord spectateurs oisifs ; mais ils le devinrent bientôt en nous voyant tout à coup un ving-

raine de Flibustiers sur le pont de la Frégate , expédier des Anglois avec tant de vigueur , que sans être soutenus par nos Confreres & par le Vaisseau Espagnol qui s'approchoit , nous les aurions contraints d'amener. Aussi les quatre *Senores Cavalleros* qui étoient sur notre bord dirent-ils à leur Capitaine après l'action , que nous étions des diables & non des hommes. Le meilleur de notre prise consistoit en 130. Nègres , que nous envoyâmes vendre à Saint-Louis , & encore n'en retirâmes nous aucun profit, puisque nous n'entendîmes plus parler ni d'eux , ni du Vaisseau qui les portoit.

Si nous montrâmes aux Espagnols notre maniere de combattre , nous leur fîmes connoître après cela que la parole d'honneur n'est pas moins sacrée parmi les Flibustiers que chez les Guer-

riers les plus polis. Un jour un des nôtres , j'en ai oublié le nom , s'étant échauffé le cerveau à force de boire avec les Espagnols sur leur bord , nous dit quand il fut revenu sur le nôtre , que si nous voulions suivre son conseil , nous ferions d'un seul coup notre fortune , sans nous exposer au moindre péril. Nous lui demandâmes là-dessus comment : En enlevant , reprit-il , le Vaisseau Espagnol que nous escortons. Nous nous retirerons avec lui à Boucator , après nous être défaits de tout l'équipage.

Montauban , à ce discours , nous regarda tous fixement , comme pour lire dans nos regards ce que nous pouvions penser d'une pareille proposition ; & quoiqu'il n'y eût parmi nous personne qui n'en parût indigné : Messieurs , nous dit-il , je vous remets la place que vous m'avez donnée ,

s'il faut que je sois témoin de l'impunité d'une trahison proposée ; mettez-moi plutôt à terre sur la première côte , je vous demande cette grace. Pourquoi nous quitter , Monsieur , lui répondîmes-nous ? Y a-t-il ici quelqu'un qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? C'est au lâche qui l'a pu concevoir à se séparer de nous ; qu'il aille chercher des complices ailleurs. Nous délibérâmes aussitôt sur le traitement que nous ferions à ce misérable , & il fut décidé que nous le mettrions à terre sans différer ; nous jurâmes même qu'aucun de nous dans la suite ne le laisseroit recevoir sur un Vaisseau de Flibustiers. Nous cinglâmes sur le champ vers la Cuba , & quatre hommes l'ayant descendu dans la Chaloupe , le menerent sur la côte , précisément au Cap de la Croix , où il demeurera armé seulement de son sabre ;

& fans autres provisions de bouche que celles qu'il avoit encore dans l'estomac.

Les Espagnols bien loin de soupçonner pourquoi nous en usions ainsi avec un de nos Camarades, intercederent fortement pour lui. Ils eurent beau nous presser de leur apprendre ce qu'il avoit fait. Ils n'en furent instruits qu'à la vûë de leur Port par Montauban lui-même qui en fit confidence au Capitaine en le quittant, n'ayant pas jugé à propos de le lui dire auparavant de peur de lui causer de l'inquiétude. Les Espagnols à qui leur Capitaine revela ce secret, nous firent des présens beaucoup plus considérables que ce que nous aurions pû exiger d'eux, & furent si contens de notre procedé à l'égard du traître Flibustier, qu'ils répandirent le bruit de cette action dans toutes les Isles avec des éloges infinis,

134 *Avantures du Chevalier*  
comme si l'honnête homme en  
faisant son devoir méritoit des  
louanges.

Nous continuâmes deux mois  
encore à croiser sur cette Mer.  
Nous eûmes pendant tout ce  
tems-là bien des momens de loi-  
sir, que nous avions coutume  
d'employer à nous réjouir, tan-  
tôt à jouer ou à boire de l'eau de  
vie, & tantôt à entendre racon-  
ter à Montauban ce qu'il sçavoit  
de l'histoire de la Flibuste, pen-  
dant la dernière guerre. Les ré-  
cits qu'il nous en faisoit nous en-  
chantoyent. Nous prenions, en-  
tre autres choses, un grand plai-  
sir aux détails des combats où il  
s'étoit trouvé, & dans lesquels il  
avoit fait des prodiges de valeur.  
Messieurs, nous disoit-il un jour,  
tandis que je me suis vû à la tête  
de braves Flibustiers tels que  
vous, je puis vous assurer qu'il ne  
s'est point passé d'année, que je

n'aye vû renouveler presque tout mon monde. Ce qui ne doit pas vous surprendre , puisqu'il y a deux à parier contre un , qu'un Flibustier ne fait jamais trois campagnes complètes.

Ainsi , mes amis , poursuivit-il , je vous conseille de vous borner , à mon exemple , & de vous retirer dès que vous aurez gagné quelque chose. Quand il me rappelle tous les périls auxquels je me suis exposé , je me regarde comme un homme unique en mon espece , d'avoir eu le bonheur de conserver jusqu'ici ma vie. Vous me blâmerez peut-être après ce que je viens de dire , d'avoir fait cette nouvelle entreprise avec vous ; mais M. de Choiseuil a sur moi un pouvoir absolu. Il a souhaité que je lui donnasse cette marque de ma considération pour lui ; je n'ai pû la lui refuser. Ce n'est certainement

pas l'avarice qui m'a fait quitter les plaisirs & les douceurs dont je jouïssois dans ma paisible retraite. C'est encore moins pour rendre mon nom plus fameux, que je viens affronter de nouveau les hazards attachez à nos campagnes ; elles sont comme les mariages ; il suffit d'en courir une fois les risques. Si l'on est assez heureux pour enterrer une femme, deux femmes, on fait toujours une veuve de la troisième. Je rapporte ce discours de Montauban, pour faire observer au Lecteur, que nous pressentons quelquefois les malheurs qui doivent nous arriver.

Nous rencontrâmes peu de tems après deux Vaisseaux Anglois, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-six pieces de canon. Il y avoit de la témérité, ou pour mieux dire de la folie à l'attaquer. Néanmoins l'attaque

fut unanimement réfoluë , rien ne nous paroiffant devoir tenir contre l'expérience & l'habileté de notre chef , qui de fon côté oubliant les chofes fenfées qu'il nous avoit dites pour nous dégôûter des combats , fut celui qui témoigna le plus d'impaticence d'en venir aux mains. Les Anglois nous virent prendre ce parti fans s'émouvoir , & nous firent éprouver qu'ils fçavoient bien ce que c'étoit que d'avoir affaire à des Flibuftiers. Nous nous en aperçûmes à leur manœuvre , & au foïn qu'ils prenoient de rendre l'abordage très - difficile en mettant les boute-dehors , \* dont ils étoient pourvûs. Ajoûtez à cela que leurs deux Vailfeaux s'entendoient auffi-bien que fi le mê-

\* Ce font de longues pieces de bois , des bouts de masts , par exemple , posées de travers fur les ponts d'un Navire , & qui s'avançant en faillies des deux côtéz , empêchent qu'un autre Bâtiment n'en approche.

me Capitaine les eut commandez : Quand nous faisons nos efforts pour en aborder un , l'autre nous lâchoit sa bordée. Leur mousqueterie nous incommodoit aussi ; & elle étoit si supérieure à la nôtre , qu'ils tiroient trois cens coups de fusil contre nous cinquante.

Notre chef voyant bien alors que nous avions fait une sottise en nous engageant dans ce combat , redoubloit de courage pour surmonter tous les obstacles qui nous empêchoient d'en sortir victorieux. Il écumoit de rage , & sentant bien qu'il en étoit à sa troisième femme , il nous auroit tous laissé périr , si par bonheur pour nous il n'eut été tué d'un boulet de canon , après une grosse demie-heure de combat. Je fus aussi-tôt élu Capitaine , non pour continuer à batailler si désagréablement pour nous ; mais pour

*de Beauchène. Liv. I. 139*  
sauver le reste de notre monde ,  
qui étoit réduit à une cinquantaine  
d'hommes , la plûpart blesez  
& hors d'état de se défendre.

Voilà de quelle manière la dignité de Capitaine me fut déferée pour la première fois , avec condition expresse que mon premier ordre seroit de faire retraite , & que mon autorité se borneroit à reconduire au petit Goave notre Vaisseau tout délabré , vingt-cinq estropiez , & même nombre de gens qui n'avoient reçu que de légères blessures , ou qui n'étoient nullement blesez.

Quand le Capitaine d'un Vaisseau Flibustier a été tué , l'équipage en porte le deuil de la façon suivante : On amene la flamme à mi-mast , ainsi que le pavillon , qui par ce moyen traîne tristement dans la Mer. On dépouille le Bâtiment de ses parois & banderolles , la manœuvre s'y fait

dans un grand silence & très-lentement, & l'on tire un coup de canon de demie-heure en demie-heure. C'est ce qui aprit à M. de Choiseuil la mort du malheureux Montauban, avant que nous arrivassions dans le Port. Ce Gouverneur, je dois rendre ce témoignage à la vérité, pleura ce brave homme à chaudes larmes. Il ne pouvoit se consoler de l'avoir tiré de sa solitude pour lui faire faire cette campagne funeste. Il fut aussi fort touché de notre malheur.

Il me semble que je ne dois pas oublier ici de parler d'un usage qui est parmi les Flibustiers. Quand ils ont perdu leur Capitaine dans un combat, on vend le Vaisseau, & tout ce qu'il y a dedans, avec les armes même, pour faire prendre soin des blessés, & payer ce qui est assigné à chacun pour ses blessures. Voici le règlement qu'il

*de Beauchène. Liv. I. 141*  
y a là-dessus : On donne deux mil-  
le livres à un Flibustier pour la  
perte d'un bras , d'une jambe ,  
d'un œil , d'une oreille , du nez ,  
d'un pouce , ou d'un petit doigt ;  
& si quelqu'un demeure estropié  
de ses blessures , de droit il est re-  
çû sur le premier Vaisseau de Fli-  
buste , où quoiqu'il soit inutile ,  
il partage avec les autres égale-  
ment.

*Fin du premier Livre.*





LES  
AVANTURES  
DU CHEVALIER  
DE BEAUCHÈNE.<sup>A</sup>

---

LIVRE SECOND.

*Le Chevalier de Beauchène refuse de remplir l'emploi de Capitaine. Il se remet en Mer avec soixante-quinze Flibustiers. Ils rencontrent quatre Vaisseaux Anglois qui les maltraitent. Le Chevalier va joindre à Saint-Domingue*

*de Beauchène. Liv. II. 143*  
*quelques Flibustiers François.*  
*Avanture Galante d'un Rochelois*  
*de ses Camarades. Ils vont croi-*  
*ser sur les côtes de Carak, &*  
*prennent avec un Bâtiment de*  
*huit piéces de canon deux Vais-*  
*seaux Anglois, l'un de vingt-*  
*quatre, & l'autre de trente-six*  
*piéces. Ils retournent à Saint-*  
*Domingue où ils partagent leurs*  
*prises, & font toutes sortes de*  
*débauches. Ils se remettent en*  
*Mer. Histoire d'un Flibustier*  
*Philosophe. Ils attaquent un Vais-*  
*seau de quarante-six piéces, &*  
*de trois cens hommes d'équipage,*  
*& le prennent après un rude com-*  
*bat; mais ils n'ont pas fait cette*  
*prise qu'elle leur est enlevée par*  
*un Navire Anglois Garde-côte,*  
*de cinquante-quatre, & une Fré-*  
*gate de trente-six piéces, qui les*  
*font prisonniers. On les envoie*  
*d'abord à la Jamaïque, & de-là*  
*dans les Prisons de Kinselt en Ir-*

*lande. Détail des maux qu'on leur fait souffrir. Ils meurent tous excepté le Chevalier, qui trouve moyen de se sauver. Il va à Corke où il a le bonheur de trouver une veuve qui par générosité lui rend service, & qui engage un Capitaine Anglois à le mettre à terre à l'Espagnola, d'où il va au petit Goave. Là M. de Choiseuil lui donne un Vaisseau, & 90. hommes, avec lesquels il a l'audace d'aller croiser à la vûe des Ports de la Jamaïque, pour se venger sur les premiers Anglois des cruautex exercées en Irlande sur ses Camarades & sur lui. Il prend un Vaisseau Anglois dont il traite cruellement l'équipage. Il a un démèlé avec le Gouverneur & les Bourgeois de la Ville de Canarie. Il attaque un autre Vaisseau Anglois, où il trouve deux prisonniers François, dont l'un est de sa connoissance.*

MONSIEUR



MONSIEUR de Choiseuil après avoir fort regreté Montauban, nous offrit un autre Vaisseau, nommé la Sainte Rose, qui avoit été pris sur les Espagnols par les Hollandois, & depuis peu repris sur ceux-ci par les François. Nous acceptâmes l'offre; mais il en falloit former l'équipage, ce qui demandoit deux ou trois mois. Au bout de ce tems-là, nous nous trouvâmes soixante-quinze hommes de bonne volonté, & nous mêmes aussi-tôt à la voile.

Toute le monde m'exhortoit à garder la place de Capitaine, qui m'avoit été donnée après la mort de Montauban. Je la refusai, ne me sentant pas encore assez d'expérience pour me bien acquitter d'un pareil emploi, & l'on choisit sur mon refus un Canadien de Quebec, appelé Minet, bon

146 *Avantures du Chevalier*  
homme de Mer, & aussi prudent  
que courageux.

A la hauteur de la partie orientale de la Cuba, dont nous commençons à découvrir les côtes, nous aperçûmes un Brigantin de quatorze piéces de canon. Nous le chassâmes long-tems, quoique la Mer fut grosse. S'il y avoit pour lui du danger à ne pas amener ses voiles, il n'y en avoit pas moins à nous attendre. Aussi les mit-il toutes dehors. Cependant nous nous en aprochions, & nous n'en étions plus guère qu'à la portée du canon, lorsqu'un coup de vent des plus furieux lui fit faire capot à nos yeux. Tout son équipage périt à la réserve de trois personnes qui aimèrent mieux encore tomber entre nos mains qu'entre celles de la mort.

Nous fûmes si piquez de nous voir enlever cette proye, que nous apostrophâmes le fort dans les

termes de la Flibuste les plus éner-  
giques. Nous aurions, je crois,  
dans notre mauvaise humeur laiss-  
sé noyer ces trois misérables sans  
daigner les secourir, si nous n'eus-  
sions pas eu la curiosité d'appren-  
dre toute la perte que nous ve-  
nions de faire. Nous les sauvâmes  
donc dans cette intention, & l'on  
peut juger quel fut notre déses-  
poir, quand ils nous dirent que  
leur Capitaine étoit le fameux  
Charles Gandi, mulâtre de la  
Jamaïque, qui venoit de faire la  
traite sur les côtes de Carak avec  
cent mille Piastrés sur le compte  
d'un Traitant. La perte de ce bra-  
ve Capitaine en étoit une plus  
grande pour les Anglois, que celle  
de tout cet argent.

Nous passâmes après cela trois  
ou quatre mois sans rien rencon-  
trer qu'une grosse Barque de Pé-  
cheurs que nous prîmes. Nous  
demandâmes au Patron des nou-

velles de Paneston, Ville de la Jamaïque. Il nous dit qu'il n'en sçavoit point, quoiqu'il y fît dans l'année plusieurs voyages. C'étoit un homme de quarante-cinq à cinquante ans, lequel avec trois de ses enfans & deux valets, y portoit quelquefois du poisson sec. Nous étions las d'attendre vainement l'occasion de faire quelque bonne prise. Il vint en pensée à notre Capitaine de se servir de ces gens-ci pour sçavoir s'il y auroit quelque chose à faire. Il retint les trois fils du Pêcheur, & donnant au pere six de nos plus forts Boüais, appelez Mouffes, sur les Vaisseaux de Guerre; il l'obligea d'aller à Paneston, en l'assurant que la vie de ses enfans dépendoit de sa conduite, qu'il n'avoit qu'à se charger de poisson sec, entrer dans le Port à son ordinaire, & s'informer adroitement s'il ne partoît point quel-

que Bâtiment , ou si l'on n'en attendoit pas dans peu. Vous n'avez , ajoûta Minet , qu'à exécuter de point en point ce que je vous dis , & quand vous viendrez me rendre compte de votre commission , je vous remettrai vos fils entre les mains. Mais prenez-y garde ; si vous vous avisez de nous faire la moindre trahison , nous les pendrons en votre présence à notre beaupré.

Le Pêcheur étoit bon pere , il fit à merveille ce qu'on exigeoit de lui. Il est vrai qu'outre la menace qui lui avoit été faite , deux de nos Boïais , armez de poignards & de pistolets , avoient un ordre secret de le bien observer & de le tuer , s'il faisoit quelque démarche suspecte. Ils nous rapportèrent que cinq Vaisseaux Anglois , le plus gros de vingt-quatre piéces , & les autres de la moitié moins , se préparoient à met-

tre à la voile pour la nouvelle Angleterre , & qu'ils fortiroient du Port incessamment. Nous ne les attendîmes en effet que huit jours ; le neuvième , nous les aperçûmes , & nous remarquâmes qu'il y en avoit un qui étoit au vent , & fort éloigné des autres.

Notre Capitaine nous proposa d'abord d'attaquer celui-là , disant que nous en étant rendus maîtres , nous nous en servirions contre les quatre qui l'accompagnoient ; c'étoit le parti le plus prudent. Mais nous ne voulûmes pas le prendre. Nous craignons que les quatre Bâtimens qui étoient ensemble ne nous échappassent , tandis que nous poursuivrions celui qui alloit tout seul. D'ailleurs , les premiers étoient plus à notre portée , & les mains , comme on dit , nous démangeoient. Le Capitaine eut beau nous remontrer que l'ardeur de

combattre, qui le plus souvent est indiscrete dans les Flibustiers, les empêche de peser toutes les circonstances, & leur attire ordinairement les malheurs qui leur arrivent. En un mot, il eut beau nous parler raison, personne ne fut de son avis. Enfin, quand il vit que nous demandions tous qu'il nous conduisit aux quatre Vaisseaux : Messieurs, nous dit-il, je vais vous y mener, quoique ce soit plus donner à votre courage qu'à la prudence. Vous brulez d'impatience d'aller au feu, vous en verrez un dont je ne vous promets pas de vous tirer.

Quoique les Anglois jugeassent bien que nous nous disposions à les attaquer, ils continuoient leur route aussi tranquillement que s'ils ne nous eussent point apperçus. Il ne sembloit pas qu'ils songeassent à nous, & toutefois ils

prenoient des mesures pour nous faire repentir de notre audace. Ils sçavoient que suivant notre coutume, nous ne manquerions pas de tenter l'abordage. Ils s'y préparèrent, & quand nous fûmes à la portée du canon, leur plus grosse Frégate s'y présenta comme d'elle-même. Nous l'accrochâmes aussi-tôt, & fautâmes bien vite sur son pont. C'étoit justement ce qu'ils demandoient. Nous trouvâmes leur équipage si bien retranché entre les deux ponts, qu'il nous fut impossible de l'y forcer.

Ils avoient outre cela pris la précaution de scier la barre de leur gouvernail, de sorte que ne pouvant manœuvrer, nous demeurâmes-là une demie-heure exposés à toute leur mousqueterie, occupez, les uns à briser à coups de haches le retranchement qu'ils avoient fait, & les autres à ré-

pondre par un feu très-inférieur à celui que faisoient sur nous les trois autres Vaisseaux, qui passant de tems en tems à nos côtes , nous tiroient des bordées chargées à mitrailles, qui nous tuoient autant de monde que s'ils nous avoient choisis à leur gré. Nous fûmes contraints de repasser sur notre bord , de couper nos grappins , & de nous retirer en hissant notre voile de fortune. \* Nous étions dans un si mauvais état , qu'à peine nous trouvâmes-nous quinze capables de manoeuvrer. Les Flibustiers sont des gens si terribles pour des Vaisseaux Marchands , que tout maltraitez que nous étions , nous ne laissâmes pas de tenir nos ennemis en respect. Ils sembloient craindre encore qu'il ne nous prit envie de retourner à la charge , & rendoient

\* Voile de réserve dont on se sert quand les autres ne peuvent plus servir.

150 *Avantures du Chevalier*  
graces au Ciel de se voir débaras-  
sez de nous ; au lieu que s'ils nous  
avoient suivis, & qu'un seul de  
leurs Navires nous eut harcelez  
un quart-d'heure, nous aurions  
été obligez de nous rendre à dis-  
crétion.

Ce second échec nous mit si  
bas, que M. de Choiseuil perdit  
toute esperance de nous relever.  
Le Vaisseau fut encore vendu  
pour les blesséz, du nombre des-  
quels j'avois le bonheur de n'être  
pas. Nos malheurs consécutifs ne  
donnoient envie à personne de  
s'associer avec nous, & nous étions  
forcez de nous reposer en atten-  
dant qu'il vint quelque Vaisseau  
Flibustier relâcher au petit Goa-  
ve. C'étoit une necessité bien triste  
pour un homme aussi peu patient  
que moi. J'y étois néanmoins ré-  
solu de même que mes confreres,  
lorsque plusieurs Flibustiers Fran-  
çois qui étoient à Saint Domin-

*de Beauchêne. Liv. II. 155*  
gue , m'écrivirent que si j'étois  
d'humeur à les aller trouver , ils  
me feroient donner un Vaisseau  
de huit pieces de canon , dont le  
Gouverneur de la Place , Espa-  
gnol affable & généreux , avoit  
promis de leur faire présent ,  
quand il les-verroit en nombre  
suffisant pour se mettre en Mer.  
Je ne pouvois recevoir de nou-  
velle plus agréable. J'en fis part  
à mes camarades ; mais il n'y en  
eut que quatre qui voulurent me  
suivre , quoiqu'il s'en trouvât dix-  
huit ou vingt en état de servir.

Ceux-ci nous dirent pour leurs  
raisons que tous les François qui  
s'étoient ainsi fiez aux Espagnols,  
s'en étoient repentis tôt ou tard.  
Nous nous mocquâmes de leur  
défiance, & eux de notre sécurité.  
Nous nous entrepréchâmes de  
part & d'autre , & nos discours  
ne furent pas moins infructueux  
que les Sermons qui se font à la

Cour contre la flatterie & la dissimulation. Je fis donc bande à part avec les quatre Flibustiers qui étoient dans la même disposition que moi , & nous nous préparâmes à partir tous cinq au travers des terres.

La veille de notre départ nous en avertîmes notre hôte , afin qu'il nous enseignât la route que nous devions tenir , & qu'il prit en même tems de nous des billets de ce que nous lui pouvions devoir ; car dans ces lieux-là , tout Flibustier trouvoit alors crédit. On lui prêtoit volontiers tout ce qu'il vouloit , & ces sortes de dettes étoient payées préférablement à toute autre sur la première prise qui se faisoit , le débiteur même ayant été tué. Un jeune pensionnaire de notre Auberge nous demanda le soir si nous aurions pour agréable qu'il se joignit à nous avec un de ses amis

qui venoit d'arriver d'une riche Habitation qu'avoient ses parens à quelques lieuës de là. Nous avons deffein tous deux , ajouta-t-il , de nous rendre à la Ville Espagnole , & pour faire ce voyage fans aucun rifque , nous nous adreffons à de braves gens comme vous , pour vous prier de nous fouffrir en votre compagnie.

Outre qu'il capta notre bienveillance par fon compliment , il s'offrit à nous défrayer fur la route , & même à prendre des guides à fes frais & dépens. C'étoit le moyen d'obtenir notre confentement. Nous ne pûmes le lui refufer. Comme il nous marqua qu'il fouhaitoit lui & fon ami de partir fecretement , & que nous avions nous autres la même intention pour éluder les instances que M. de Choifeuil nous auroit pû faire pour nous retenir , nous convînmes avec le jeune homme que

nous partirions après le souper la nuit suivante.

Notre hôte nous dit en particulier qu'il ne connoissoit pas son pensionnaire ; mais que son ami étoit Creole , un enfant de famille qui avoit été élevé à Paris, d'où il n'étoit de retour que depuis deux mois ; qu'il étoit sur le point d'épouser une Demoiselle très-riche , & que cependant ce jeune homme paroissoit avoir pour elle moins d'amour que d'aversion. Nous vîmes arriver le Creole le lendemain. Il étoit monté sur un bon cheval , & il avoit en croupe une grosse valise pleine de tout ce qu'il avoit pû emporter d'argent , & de bijoux à ses parens. Il eut assez de peine à trouver un second cheval pour son ami , ce qui retarda notre départ jusqu'à minuit.

A peine étions-nous hors de l'Auberge , que nous nous vîmes

dans un nouvel embarras. Le pensionnaire ami du Créole , étoit très-mauvais Ecuyer. Il chanceloit à chaque pas sur sa selle ; si bien qu'il fallut que l'un de nous montât sur son cheval pour l'y prendre en croupe. Ce qui joint à son air fluet & délicat, nous fit soupçonner dès lors ce que nous découvriâmes peu de jours après. Pour ne pas crever son cheval qui n'étoit pas des plus forts , on choisit le garçon le plus léger d'entre nous , pour lui rendre ce gracieux service qui portoit avec lui sa récompense. C'étoit un Rochelois alerte & mince , que nous appellions *Tout-en-muscles* , à cause qu'il étoit très-fort , quoiqu'il n'eût pas cinq pieds de haut. Il avoit l'esprit fin & rusé. Il perça le mystère dès le premier jour , & sans nous faire part de sa découverte , il voulut en profiter. Les chasseurs nous obligeoient à marcher

plutôt la nuit que le jour. Ce qui favorisoit l'entreprise de notre Camarade. Le maraud dispa-roissoit de tems en tems comme un homme qui s'égare, & revenoit nous joindre un quart-d'heure après. Ces petites absences furent remarquées, & l'ami du Créole nous parut une fille déguisée. Il ne nous fut plus permis d'en douter, lorsqu'un matin nous nous aperçûmes qu'elle étoit partie la nuit avec le Rochelois, les deux chevaux & la valise. Ce qu'elle voulut bien nous apprendre par un billet qu'elle nous laissa pour son amant, & dont voici les paroles :

*J'ai fait réflexion, Monsieur, qu'étant mineur vous ne pouviez en conscience m'épouser malgré vos parens. Je crois aussi que vous devez être las de voyager avec moi. Je vais donc pour vous faire plaisir prendre un autre guide. Je le dois,*

*quand ce ne seroit que pour vous rendre à une famille qui vous pleure présentement , & à la Demoiselle qui vous est destinée pour épouse. Adieu , Monsieur , ne songez point à me chercher , je suis égarée tout de bon.*

Ce billet nous fit bien rire. Les uns disoient que cette nouvelle fiancée du Roi de Garbe avoit apparemment trouvé que Monsieur *Tout-en-muscles* lui convenoit mieux que son petit Créole. C'est le Rochelois, disoient les autres, qui sans doute a exigé d'elle cette lettre, afin qu'elle eut tout l'honneur de cette action, se faisant un scrupule de mettre sur son propre compte le soin généreux d'avoir obligé une famille qu'il ne connoissoit point. Enfin chacun donnoit son lardon à la pélerine. Cependant nos ris firent bientôt place à des mouvemens de pitié, dont il ne nous fut pas possible de nous défendre.

Le jeune homme à qui ce billet étoit adressé, n'en eut pas sitôt fait la lecture, qu'il demeura immobile d'étonnement ; puis tout à coup passant de cet état à la fureur, il fit éclater un désespoir qui nous toucha. Il se seroit tué de sa propre main, si nous ne l'en eussions pas empêché. Il nous disoit ensuite qu'il nous suivroit à pied pour rejoindre son infidèle, & l'accabler de reproches. Après cela cedant au foible qu'il avoit pour cette créature, il fonda en larmes, & sanglotoit avec tant de violence, qu'il nous attendrissoit tout Flibustiers que nous étions.

Cette scène comique & sérieuse en même-tems, se passa dans une Habitation où nous séjournâmes. Nous y employâmes un jour entier à le consoler, & à l'exhorter à retourner chez ses parens. Nous affoiblîmes peu à peu sa douleur

en la combattant , & il se rendit insensiblement à la force de nos raisons. Nous lui demandâmes dans quel endroit du monde il avoit fait connoissance avec une ingrante qui ne méritoit pas ses larmes. Pour satisfaire notre curiosité , il nous conta , non sans pousser de tems en tems des soupirs , que c'étoit une fille de Paris : Qu'il avoit aimé la perfide dès le premier instant qu'il l'avoit vûë à Paris, où elle étoit soudoyée par un Maltotier : Qu'il s'étoit attaché à elle , & qu'après avoir dépensé des sommes immenses pour la souffler à l'homme d'affaires , il en étoit venu à bout. Il ne m'en a pas moins couté , ajoûta-t-il , pour la déterminer à me suivre en ce pays-ci ; & pour achever mon histoire , je n'allois avec cette volage à la Ville Espagnolle que pour l'y épouser , en dépit de mes parens qui me des-

tinent une autre personne.

Quand nous vîmes le Créole disposé à s'en retourner chez lui, nous joignîmes ce que nous avions d'argent tous quatre à ce qui lui en restoit dans ses poches, pour engager deux guides, l'un à le conduire à petites journées, & l'autre à prendre les devans pour avertir sa famille de lui envoyer un cheval. En faisant une action si généreuse, nous ne songions pas que c'étoit nous couper le nez pour sauver celui d'autrui; comme en effet, faute d'argent, nous fûmes obligez de faire des repas de S. Antoine durant tout le reste de notre route.

En arrivant à Saint Domingue, nous vîmes venir au-devant de nous plusieurs Flibustiers François, qui nous parurent bien-aisés de notre arrivée. Le Rochelois étoit parmi eux. Dès qu'il put nous parler en particulier, il

nous avoïa ce que nous sçavions, sans nous apprendre ce que la Parisienne étoit devenuë , nous priant au surplus de lui garder le secret. Ce que nous fîmes, quoiqu'il ne le méritât point. Il avoit effectivement raison de craindre qu'on ne sçût son aventure. On auroit bien pû lui pardonner le ravissement de cette Helene; mais la valise emportée avoit un air de vol qui eut fait tort à sa réputation.

Le Gouverneur de Saint Domingue qui nous avoit attendu avec impatience , nous honora d'une réception gracieuse , & moi particulièrement. Il me donna vingt braves Espagnols à commander , avec soixante François qu'il avoit assembles. Pour répondre à l'estime qu'il me témoignoit, j'usai de tant de diligence que nous appareillâmes & mîmes à la voile en moins de quinze jours.

Je reviens à notre Rochelois : Je fus fort étonné de voir avec lui sur notre bord sa Parisienne qu'il faisoit passer pour son jeune frere à qui , disoit-il , il vouloit apprendre le métier de bonne heure. Le pauvre Flibustier y fut pris comme le Créole , il devint éperduëment amoureux de cette fille , à qui toute la journée il monroit à faire des armes , quoique nous lui conseillassions en particulicr de la laisser à la demie-part en qualité de Boüais ou de garçon Chirurgien. Ce conseil n'étoit pas de son goût. Car il en étoit si jaloux , qu'il falloit qu'elle fut toujours à ses côtez. Il souffroit cruellement , lorsqu'il la voyoit parler à quelqu'un , & surtout à ceux qui comme moi étoient de sa confiance malgré lui. Sa jalousie lui faisoit passer bien de mauvais momens. Un jour pendant qu'il jouoit , s'étant apperçû

que son jeune frere n'étoit pas devant ses yeux, il parut extraordinairement troublé. Depuis ce tems-là il ne joïta plus. Il est vrai qu'il nous arriva huit jours après une aventure qui le guérit radicalement de la passion qu'il avoit pour le jeu, ainsi que de sa jalousie.

En croisant sur les côtes de Carak, nous rencontrâmes un Vaifseau de vingt-quatre pieces que nous regardâmes d'abord comme un bien à nous appartenant, attendu qu'il ne pouvoit nous échapper par le calme qui regnoit alors sur la Mer. Nous le joignîmes bientôt à force de rames, & l'ayant accroché, nous l'obligeâmes d'amener en moins d'un quart-d'heure, sans avoir perdu que six des nôtres, du nombre desquels fut l'amoureux *Tout-en-muscles* par sa faute. A l'abordage, il fut avec nous sur le pont du Navire An-

glois ; sa maîtresse emportée par la presse , se trouva comme forcée d'en faire autant , & n'étant pas accoutumée à cette sorte d'escalade , elle tomba dans la Mer. L'amant la voyant qui se noyait s'empressa d'aller à son secours ; mais un des nôtres l'arrêtant , le menaça de lui casser la tête , s'il se retiroit. \* Le Rochelois entraîné par l'excès de son amour , méprisa la menace , & reçut à l'instant un coup de fusil dans la tête. Ainsi périt ce malheureux pour s'être abandonné à une passion qui convient encore moins à un Flibustier qu'à un autre homme.

Nous fûmes très-contens de notre entreprise. Je mis sur le Navire Anglois une vingtaine des miens , & dans mon fond de cale la plupart des prisonniers. Nous conduisions notre capture com-

\* Dans l'action , le moindre Boüais a droit de tuer tout Flibustier qui recule d'un pas.

me en triomphe , quand nous découvriâmes un autre Vaisseau , qui profitant d'un petit vent qui venoit de se lever , faisoit force de voiles pour venir à nous. Nos prisonniers nous avoient dit qu'ils faisoient route avec un autre Navire de trente-six pieces de canon dont ils n'avoient été séparés que depuis deux jours par le gros tems. Je ne doutai point que ce Bâtiment ne fut celui dont ils nous avoient parlé. Et ce qui s'accordoit fort avec ma conjecture , c'est qu'il me sembloit que ce Vaisseau cherchoit à rejoindre l'autre. Je fis donc amener toutes mes voiles , parce que notre figure qui étoit particuliere nous auroit trop tôt fait reconnoître. J'arborai aussi pavillon Anglois , & de peur que nos prisonniers ne se revoltassent pendant le combat , nous les mîmes tous aux fers. Outre cela , je faisois route vers la Ja-

dérable, qu'indépendamment de ce qui avoit été de nature à être partagé manuellement entre nous, comme cela se pratique ; je me souviens que l'Amirauté pour ses droits sur le reste, tira près de cinquante mille écus.

On va croire sans doute qu'après avoir fait deux si beaux coups de filet, cinquante Flibustiers vont devenir cinquante bons Bourgeois qui vivront heureux & tranquilles. Pardonnez - moi : Ce ne sont pas là leurs maximes. Nous passâmes six ou sept mois à faire dans Saint Domingue ce que feroient cinquante Mousquetaires parmi la Bourgeoisie d'une Ville rendue à discrétion. Jeux, bals, cadeaux, querelles, tapages, nous n'avions pas d'autres occupations. Quand un Espagnol trouvoit mauvais que nous donnâssions une sérénade à sa femme, & qu'il n'avoit pas l'honnêteté de nous ou-

vrir la porte , nous montions chez lui par les fenêtres. Il y avoit tous les jours quelque pere ou quelque mari qui portoit ses plaintes au Gouverneur. D'un autre côté , ceux qui n'avoient ni femmes ni filles jolies , & qui trouvoient leur compte dans nos dissipations , s'interessoit & parloient pour nous. Ils se soucioient peu que nous fissions des ravages pendant la nuit , pourvû que le jour ils nous vendissent une piastre ce qui ne valoit pas un escalin.

La licence pourtant fut poussée si loin , que le Gouverneur , après nous avoir inutilement priez d'être plus raisonnables , se vit obligé de nous défendre de porter des armes dans la Ville. Encore eût-il besoin pour en venir-là , qu'un Flibustier fit une insulte à un Officier de sa Maison , lequel avoit le nez d'une longueur excessive. Ton nez me choque ,

lui dit le Flibustier en le rencontrant , je veux à coups de sabre en ôter ce qu'il y a de trop : Al-lons , mon ami , l'épée à la main. L'Officier qui étoit Espagnol , défendit son nez en brave homme ; mais ne voulant pas être réduit à le conserver de cette façon , il s'en plaignit à son Maître , qui fit publier une Ordonnance par laquelle il étoit enjoint aux Flibustiers de ne porter aucunes armes dans Saint Domingue.

Nous obéîmes , & nous partîmes plusieurs fois en vrais courtauts de boutiques devant le Gouverneur , qui nous remercia d'abord du respect que nous avions pour ses ordres ; mais quand il apprit que nous faisions porter nos épées par nos valets , comme avoient fait en pareil cas à la Rochelle , les Canadiens de l'équipage de M. d'Iberville ; il fut irrité contre nous. Il ordonna de

nouveau qu'aucun Flibustier ne porteroit des armes dans la Ville ; & il ajoûta que si quelqu'un en faisoit porter , il en seroit puni par six mois entiers de prison ; de sorte qu'il nous mit hors d'état de nous battre dans la Ville autrement qu'à coups de poing.

Cette juste sévérité du Gouverneur produisit differens effets : Les Bourgeois commencerent à ne plus tant nous craindre , & les femmes à nous aimer davantage : Notre Vaisseau devint le théâtre des fêtes galantes , & telle femme que nous n'avions pû voir qu'en prenant son appartement par assaut , sautoit à son tour par ses fenêtres , plutôt que de manquer au cérémonial de la politesse en ne nous rendant pas nos visites. Pour les Espagnols , irritez de ce que sans en être requis , nous introduisions avec tant de succès la politesse Françoisse par-

mi leurs femmes, ils se défaisoient à l'Espagnole de ceux de nous autres qui se trouvoient la nuit sous leurs mains. Nous perdîmes de cette gentille maniere quatre ou cinq de nos plus galans Flibustiers, de ceux qui pouvoient passer pour les petits-mâtres de notre Troupe.

Comme nous connoissions les intrigues qui leur avoient été si funestes, nous résolûmes de venger leur mort. Nous ne le pouvions dans la Ville sans une révolte ouverte, & nous étions en trop petit nombre pour oser nous révolter. Nous jugeâmes qu'il falloit attirer sur notre bord les jaloux que nous soupçonnions d'avoir assassiné nos Camarades. Pour mieux tromper ces assassins, nous cessâmes de nous plaindre du malheur de nos Confreres; nous affectâmes de paroître tranquilles. Nous disions même hau-

tement que ceux d'entre nous qui faisoient du bruit dans la Ville contre les ordres de M. le Gouverneur, se rendoient bien dignes des accidens qui leur arrivoient. Sur de semblables discours, les Bourgeois nous crurent plus timides & moins terribles que nous n'étions. Ils s'imaginèrent même que nous voyant réduits au nombre de trente-cinq François, nous jugions plus à propos de filer doux, que de faire les méchans. Ils étoient encore dans une autre erreur. Ils pensoient que les Flibustiers Espagnols ne s'entendoient point avec nous; & toutefois ce furent ceux-ci qui nous livrerent quatre des maris que nous regardions comme des Flibusticides; & voici de quel stratagême ils se servirent pour nous les amener sur un des Vaisseaux Anglois que nous avions pris: Ils leur proposerent

de les y conduire vers la nuit en leur disant que nous leur vendrions à bon compte une partie des bijoux dont nous avions dessein de nous défaire secrètement pour frauder l'Amirauté.

Ces Bourgeois qui ne demandoient pas mieux que de gagner avec nous, donnerent facilement dans le piège, & quand nous les eûmes en notre pouvoir, nous prîmes un air rebarbatif. Nous les interrogeâmes juridiquement sur les meurtres commis dans leurs Quartiers, & qu'on leur imputoit. Ce fut envain qu'ils protestèrent de leur innocence, ils avoient affaire à des Juges qui les avoient condamnez avant que de les entendre. Il ne s'agissoit plus entre nous que de convenir du supplice que nous leur ferions souffrir, lorsque reconnoissant parmi eux un petit homme mutin qui avoit une très-belle fem-

me qu'il avoit toujours eu l'adresse de nous rendre innaccessible : Par ma foi, Messieurs, dis-je à mes Camarades, si ces trois patrons-là ont des épouses aussi jolies que celle de celui-ci, je suis d'avis que nous leur fassions grâce de la vie, pourvû qu'ils nous les envoient chercher tout à l'heure ; & je prétends qu'ils fassent la lecture au fond de cale, tandis que nous souperons avec elles.

Une si plaisante idée de vengeance fit rire tout le monde, & sauva les Bourgeois Espagnols, qui sans cela auroient infailliblement passé le pas. On ne songea donc plus à répandre du sang. On raisonna seulement sur l'arrêt que j'avois prononcé, & chacun ayant opiné, il fut résolu, que pour éviter les inconvéniens, nous irions nous-mêmes, munis de bonnes procurations de la main

des maris , souper chez eux avec leurs femmes à huis clos pour éviter le scandale. Nous primes un plaisir infini à voir les différentes grimaces que ces quatre époux faisoient en écrivant leurs procurations. Les plus jaloux surtout nous réjouirent par les frayeurs mortelles qui étoient peintes sur leurs visages. Tout cela pourtant ne fut qu'un jeu : Nous allâmes souper à nos Auberges , bornant notre vengeance à retenir les maris pendant la nuit dans le Vaisseau, & à leur faire croire que nous ne laisserions pas leurs procurations inutiles. Nous avions fait connoissance avec tant d'autres Dames , qu'on ne doit point s'étonner si nous n'eûmes pas la curiosité d'aller voir celles-là ; qui, lorsqu'elles revirent leurs époux , que nous eûmes soin de leur renvoyer le jour suivant , n'eurent pas , je croi , peu de peine à leur

persuader qu'ils en étoient quittes pour la peur.

Tandis que nous menions à S. Domingue une vie délicieuse , dépensant notre argent aussi vîte que nous l'avions gagné , il nous arriva du petit Goave un renfort de douze Flibustiers François , qui nous arracherent à la mollesse. Nous abandonnâmes brusquement les plaisirs pour appareiller , & nous mîmes à la voile avec tant d'ardeur , qu'on eut dit que nous partions pour remporter une nouvelle victoire. On s'endort dans l'iniquité. Nous ne songions pas qu'ayant passé tant de tems dans la débauche , nous courions peut-être au-devant des châtimens que la Justice divine nous préparoit.

Parmi les Flibustiers qui nous étoient venus du petit Goave , il y en avoit un d'un caractère bien nouveau dans cette profession.

C'étoit un parfait Philosophe , un méditatif Malbranchiste , qui n'avoit jamais vû d'épées nuës , & ne connoissoit la poudre à canon que par les expériences qu'il avoit faites sur le ressort de l'air qu'elle contient. Ce qui paroîtra fort singulier , c'est que nous nous accommodions de lui à merveilles , quoiqu'il ne sçût ni se battre , ni jouer , ni jurer , ni boire. Nous l'écouions tous avec plaisir , surtout lorsqu'il parloit physique , & nous expliquoit la cause des éclipses , des vents , du flux & reflux de la Mer ; enfin des effets les plus surprenans de la nature. Ce qu'il faisoit en s'affujétissant le plus qu'il lui étoit possible aux expressions simples & convenables à la portée de ses Auditeurs.

Sa conversation nous réjouissoit. Je n'oublierai jamais le discours qu'il nous tint la première fois qu'il nous raconta par quel

hazard il se trouvoit avec nous. Il n'y pouvoit penser sans faire des exclamations qui nous divertiffoient. Il semble, nous dit il, que je fois né pour faire connoître au monde toute la bizarrerie du sort. Après avoir été depuis mon enfance jusqu'à présent comme enseveli dans l'étude des Belles-Lettres, me voilà réduit aujourd'hui à courir les Mers, non en curieux Naturaliste, mais en qualité de Flibustier : Quelle étrange métamorphose ! Encore n'est-elle qu'une suite d'un autre caprice de mon étoile dont je ne comprends pas moi-même comme j'ai pu être le jouët. Il s'arrêta dans cet endroit, & parut n'en vouloir pas dire davantage. Nous le priâmes de s'expliquer plus clairement, & nos instances furent d'autant plus fortes, que les Flibustiers qui l'avoient amené du petit Goave, & qui sçavoient son histoire, rioient

184 *Avantures du Chevalier*

à gorge déployée de sa réticence. Ce qui nous faisoit penser que ce qu'il nous celoit méritoit bien d'être entendu. Nos prieres ne furent pas superfluës. Il reprit la parole en ces termes.

Vous voyez , Messieurs , que je ne me répands pas volontiers en discours vains , & que je suis assez silencieux. Mais vous ne me connoissez pas encore. C'est dommage qu'on ne puisse ici pratiquer un cabinet éloigné du bruit & du mouvement continuel qui se fait sur votre Vaisseau , vous m'y verriez enfermé des cinq ou six jours de suite , sans sortir & sans dire un seul mot à ceux même qui m'apporteroient à manger. Tel est mon goût. C'est ainsi que j'ai toujours vécu. Aussi ai-je toujours passé pour un mortel farouche , ennemi des hommes , & encore plus des femmes. Cependant , Messieurs , le pouvez-vous croire ,

je ne me suis exilé moi-même dans ce nouveau Monde, que pour en éviter une que j'ai épousée dans un de ces momens malheureux où le Philosophe cedant lâchement au concupiscible, malgré sa philosophie, se laisse attacher au joug de l'Hyménée.

Dans une Ville de France assez loin de Paris, je pris pour femme une jeune personne des plus aimables, mais en même-tems des plus vives. Je ne fus pas quatre jours sans m'apercevoir que j'avois fait une sottise, & que je venois d'embrasser un état qui ne me convenoit nullement. Mon épouse à force de soins & de complaisances devint mon bourreau. Elle me suivoit sans cesse, m'accabloit de caresses, & ne m'abandonnoit pas un instant à moi-même. Etois-je à lire dans mon cabinet, elle m'y venoit chercher en dansant & en chantant ;

elle m'arrachoit le livre que je tenois dans mes mains, & me disoit d'un air folâtre qu'elle valoit mieux que tous les volumes de ma Bibliotheque ; de sorte que pour lire en liberté, j'étois obligé de sortir de la Ville, ou de me retirer chez un ami. Enfin, elle aimoit autant la société, que j'avois de goût pour l'étude & pour la retraite. Depuis qu'il étoit jour chez Madame, c'étoit jusqu'au soir une compagnie nombreuse. Passe encore si ne trouvant pas mauvais que ma femme vécût de cette sorte, j'eusse eu de mon côté la liberté de vivre à ma fantaisie ; mais non, elle prétendoit que je suivisse la sienne ; elle vouloit, disoit-elle, me convertir, me façonner, & surtout empêcher que la lecture ne m'incommodât. Comme vous êtes changé, s'écrioit-elle quelquefois ; c'est la lecture qui vous échauffe ;

il faut que je brûle tous ces vilains livres qui vous tuënt à vûë d'œil.

J'avois beau enrager en moi-même & maudire mon mariage, ma folle épouse m'obligeoit à faire par complaisance tout ce qui lui plaisoit. Cependant après quelques mois elle cessa de me tourmenter, & désespérant de changer un Philosophe endurci, elle me laissa lire tout à mon aise, sans s'obstiner davantage à vouloir me faire tenir une autre conduite, & sans songer à réformer la sienne. Au contraire, elle redoubla sa dépense, & fit une si prodigieuse dissipation de mon bien en repas, habits, meubles, jeux & spectacles, qu'en moins de deux ans elle me ruina. Je ne me voyois pour toute ressource qu'une Habitation que mon pere m'avoit laissée en mourant, & qui étoit habitée par un homme

qui y avoit quelque part , & qui differant toujours à compter avec moi , ne m'avoit encore envoyé en Europe aucun argent.

Quand je vis donc , il y a cinq ou six mois , qu'il ne me restoit pas dequoi payer le quart de ce que ma femme devoit au Boulanger , au Boucher , au Rotisseur , à la Lingere , &c. je partis sans lui dire adieu , pour m'épargner la peine d'entendre la musique qu'elle m'auroit chantée là-dessus ; je m'embarquai pour Saint Domingue , dans l'esperance d'y vivre heureux & tranquile , puisque j'y vivrois loin de ma femme. Mais en y arrivant , je trouvai que l'Habitation sur laquelle j'avois compté avoit été vendüe , & que le fripon de vendeur n'étoit plus dans le Pays. Cette nouvelle me frappa si vivement , que je pensai me repentir d'avoir quitté mon épouse. C'est tout dire.

On ne parloit alors au petit Goave que des richesses immenses que les François gagnoient à la Ville Espagnole. Je logeois avec plusieurs de ces Messieurs qui m'écoutent. Je leur avois conté mon infortune. Ils me plaignoient, & voyant que je ne sçavois de quel bois faire flèches, ils me proposerent de les suivre. J'acceptai la proposition ; & je m'en applaudirois, si je ne craignois de paroître un confrere indigne de vous. Car, enfin, je n'ai pas le cœur guerrier ; je le sens bien. Je ne sçaurois entendre un coup de fusil sans trembler.

Ce nouveau Flibustier, s'il faut lui donner ce nom, parce qu'il étoit parmi nous, finit là son histoire. Je pris ensuite la parole, & je lui dis qu'il seroit bien plutôt aguerrri avec des Flibustiers qu'avec sa femme : qu'il n'auroit pas été deux fois au cul d'un gros

Vaifseau, expofé à des courfiers de vingt-quatre livres de bale, qu'il ne feroit plus épouvanté du bruit d'un coup de fusil : J'ajoutai néanmoins qu'il feroit maître de fe tenir d'abord à la manœuvre, & de nous voir combattre, fans fe mettre de la partie, jufqu'à ce qu'il fut fait aux moulquetades, & aux coups de canon.

Nous étions plus impatiens que lui de rencontrer quelque Vaifseau qui nous donnât occafion de lui montrer de quelle maniere nous prétendions l'accoutumer au feu. Ce qui pourtant n'arriva que deux mois après. Un matin en doublant la petite Ile des Tortuës, il fe présenta devant nous un Bâtiment Anglois, auquel nous allâmes fans balancer. Le Capitaine qui le commandoit auroit crû fe deshonorer en nous évitant. En effet il ne voyoit qu'un petit Vaifseau de huit pie-

ces de canon , qu'il ne croyoit pas assez téméraire pour oser en attaquer un de quarante-six pieces , & de trois cens hommes d'équipage. Il ne connoissoit pas encore les Flibustiers. Son Maître & son Contre-maître qui sçavoient quelle sorte de gens nous étions , eurent à ce sujet une prise très-vive avec lui , à ce qu'ils nous dirent eux-mêmes après l'action. Le Maître remarquant que nous nous approchions toujourns d'eux à bon compte , lui conseilla de se préparer au combat. Ne vous inquietez point , lui dit le Capitaine ; devez-vous craindre une Chaloupe que je pourrois faire hisser toute entiere sur mon pont. C'est une Chaloupe , si vous le voulez , lui répondit le Maître un peu piqué ; mais cette Chaloupe contient une centaine d'hommes que vous allez voir sauter sur votre bord , pour vous épargner la pei-

ne de les y hisser , & si vous n'y prenez garde , ils vous culbuteront vous & votre équipage , tout nombreux qu'il est.

Après une assez longue altercation , la prudente sagesse du Maître l'emporta sur la trop grande confiance du Capitaine rodомont. Ils se préparèrent un bon retranchement ; après quoi , ils nous firent la galanterie de nous attendre , bien résolus d'empêcher l'abordage , ou du moins de faire pour cela tous les efforts dont ils étoient capables. La Mer étoit fort agitée , & leurs premières bordées de canon nous firent moins de mal , que de peur à notre Philosophe. Mais dans la suite nous fûmes presque entièrement desarmez de nos voiles & de nos manœuvres ; de sorte que si nous n'eussions pas saisi l'occasion qu'un coup de vent nous offrit de jeter nos grapins d'abordage à  
leur





leur poupe , nous allions être totalement rafez. Leur canon leur devint alors inutile , à l'exception de leurs deux courfiers , dont ils ne firent pas même grand ufage , parce que je faisois faire feu fans relâche dans leurs sabords. Nous montâmes à la fin fur leur pont , non fans beaucoup de peine à caufe des vagues , & en effuyant un feu fi terrible de leur mousqueterie , que j'y perdis du moins le tiers de mon monde. Nous ne commençâmes à respirer que quand nous combattîmes avec les armes blanches.

Dans le tems que nous nous battions , nous avec nos fabres , & eux avec leurs épées & des espontons , le hazard voulut que le Capitaine & moi fans nous connoître , nous en vinffions aux mains feul à feul. Nous nous attachâmes l'un à l'autre , & j'avoüerai sincerement que je n'ai jamais

eu affaire à un si rude joïeur. Rebuté de lui voir parer tous mes coups, je commençois à ne lui en plus porter de fort rudes, & je sentoïis que j'allois tomber sous les siens, lorsque tout à coup il eut la cuisse cassée d'un coup de pistolet. Ne pouvant plus se soutenir, il mesura la terre de son corps, ou plutôt le pont, & sa chute un instant après fut suivie de la mienne, tant j'étois affoibli par les coups de feu que j'avois reçus, & par le sang que j'avois perdu. Cependant mes Camarades presserent si bien les Anglois, qu'ils les obligerent à se retirer entre leurs deux ponts, où les accablant de grenades & de flacons de poudre qui brûloient jusqu'à leurs habits, ils les contraignirent d'amener.

J'étois entre les mains du Chirurgien, qui me voyant sans connoissance, employoit toute son ha-

bileté à me faire reprendre mes esprits , & quand il en fut venu à bout , je lui demandai si nous étions vainqueurs ou vaincus. Il m'apprit , avec une joye , que l'idée d'une grande fortune lui inspiroit , que le Vaisseau Anglois étoit à nous : qu'il revenoit d'Angole : que son lesté étoit de morphil ou d'ivoire , & sa charge de cinq cens cinquante Nègres, avec beaucoup de poudre d'or. Véritablement on ne pouvoit faire une plus riche prise. Aussi mes Confreres s'en applaudisoient-ils , en faisant éclater leur ravissement par des transports inexprimables. Mais , hélas , que leur joye fut de peu de durée : Ils n'eurent pas le tems de compter leurs richesses. La fortune les leur enleva bien promptement. Elles ne furent à eux que depuis huit jusqu'à onze heures du matin , & ils payerent cherement une si courte possession .

En voulant gagner la Quaye S. Louis, qui étoit le Port François le plus proche de l'endroit où nous nous trouvions, nous allions justement à la rencontre du *Farsey*, Navire Anglois, Gardecôte, de cinquante-quatre piéces de canon. Ce Vaisseau croisoit sur les côtes de l'Espagnola, avec une Frégate de trente-six piéces. Notre Bâtiment étoit si délabré, que nous n'eûmes pas même la pensée de chercher à leur échapper. Néanmoins dans notre désespoir, nous nous préparâmes à nous défendre. Je me fis porter sur le pont, où ne pouvant me soutenir, même assis, on m'accommoda de façon qu'étant couché sur le dos, les bras libres, & la tête un peu élevée, je pouvois encore tirer quelques coups de fusil. Quinze hommes qui conduisoient notre prise, furent d'abord tentez de mettre le feu aux pou-

*de Beauchène. Liv. II. 197*  
dres, & de faire sauter le Vaisseau, mais remarquant que nous nous apprêtions au combat, ils firent la même chose. Je n'avois avec moi que vingt-cinq hommes, en comptant le Philosophe & les blesez.

Le *Farséy* vint à nous le premier, & nous voyant si peu de monde, nous attaqua sans attendre la Frégate, Les quinze hommes qui montoient le Navire pris, suffisant à peine pour manœuvrer, ne lui parurent pas fort à craindre. Il ne s'attacha qu'à notre Vaisseau, & comme il s'aperçut que, trop foibles pour songer à l'abordage, nous prenions par nécessité le parti de nous tenir sur notre bord, il ne manqua pas de se régler là-dessus. Pour nous expédier plus promptement, il chargea son canon à mitrailles, & indigné contre nous de ce que malgré de tels préparatifs, nous

ne nous disposions point à amener, il se mit à nous passer sur le corps à chaque instant avec son gros Vaisseau qui brisa le nôtre ; il alloit indubitablement nous couler à fonds, si nous ne nous fussions pas prudemment déterminés à nous rendre.

Le Capitaine trouva notre prise bien maltraitée ; & piqué de la résistance que nous avons osé lui faire avec des forces si inégales, il nous traita très-rudement de paroles & d'effet. Il nous fit charger de fers tout blesez que nous étions, & nous laissa le reste du jour sans nous faire panser. Aussi périrent plusieurs de nos Compagnons, de qui les blessures sans cela n'auroient pas été mortelles. Considérant toutefois le lendemain que nous étions réduits à une vingtaine tout au plus, il permit à notre Chirurgien de prendre soin de nous, & nous fit

ôter nos fers trois jours après.

Ce n'étoit qu'en chemin faisant que le *Farsay* nous avoit pris, il s'imaginait que la fortune lui gardoit encore d'autres faveurs. Il continua de croiser au nord de l'Espagnola, nous traînant après lui comme en triomphe. Nous désirions ardemment qu'il rencontrât quelque gros Bâtiment Espagnol ou François, afin que nous pussions nous révolter pendant le combat. Nos vœux ne furent point exaucez, & le *Farsay* ne fit point d'autre capture. Il demeura pourtant en Mer si long-tems, que l'eau lui manqua. Il étoit obligé d'envoyer la nuit ses Chaloupes à terre pour en faire.

La vûë de nos côtes nous donna une si furieuse envie d'essayer de sortir d'esclavage, qu'il n'y eut pas moyen d'y résister. Un soir entre autres ayant reconnu au clair de la lune le Lac Tiburon,

j'entrepris avec trois autres Flibustiers aussi téméraires que moi de nous y sauver à la nage, quoiqu'il fût éloigné de nous pour le moins de deux mille. Nous aurions peut-être réüssi dans cette périlleuse entreprise, sans un accident qui nous arriva. Un de mes trois Camarades, qui étoit le meilleur de mes amis, & très-mauvais nageur, ayant voulu être de la partie, s'épuisa bientôt. Nous n'étions pas au quart du chemin qu'il m'appella. J'allai à son secours. Il s'appuya quelques instans sur moi pour se reposer; après cela il se remit à nager; mais sentant bien qu'il n'auroit pas la force de gagner le Lac, il jugea plus à propos de reprendre ses fers, que de les briser sottement en se noyant. Il cria donc, & découvrit notre fuite. On tira aussitôt quelques coups de canon pour avertir les Chaloupes qui

étoient à terre de venir nous reprendre. Ce qu'elles firent, non sans nous régaler de quelques coups de rames, pour servir de prélude aux souffrances qu'ils nous préparoient. On nous remit aux fers dès que nous fûmes à bord du *Farsay*, & l'on nous conduisit dans cet état à la Jamaïque.

Là, nous fûmes livrez à toutes la mauvaise volonté qu'avoit pour les François un vieux Gouverneur à tête chauve, qui néanmoins étoit lui-même François de nation. Il nous fit enfermer à trois lieuës de Keneston, dans une prison où l'on mettoit ordinairement les Nègres déserteurs. Huit jours après il nous manda pour nous exhorter à servir contre la France, m'offrant en particulier un plus grand Vaisseau que celui que je venois de perdre. Nous lui répondîmes tous sans hésiter que

nous étions nez sous le pavillon blanc , & que nous y voulions mourir. Irrité de notre réponse , qui lui parut un reproche que nous lui faisons d'avoir tourné casaque à son Prince , il donna ordre fort charitablement qu'on diminuât nos vivres , & qu'on nous reconduisit en prison , par des chemins remplis de brossailles , & d'une espece d'épines , appelée raquette , dont les pointes déchiroient nos jambes nuës , & nous entroient dans la plante du pied. Si-tôt que nous étions arrivés à notre prison , nous étions obligés de nous arracher soigneusement les uns aux autres toutes ces épines , parce qu'autant qu'il en restoit de pointes dans notre chair , autant il s'y formoit d'abcès douloureux.

Le dessein qu'avoit le vieux Renegat de nous contraindre à trahir comme lui notre Patrie , nous

procuroit si souvent l'honneur de lui aller de cette maniere faire notre cour à Keneston, que nos playes n'étoient pas plutôt guerries, que nous nous en faisions de nouvelles. Outre cela, les Soldats qui nous conduisoient, ravis de se voir autorisez à nous maltraiter, nous tourmentoient de mille autres façons, étant persuadez qu'ils faisoient par ce moyen grand plaisir au Gouverneur. Pendant l'espace de six mois que nous demeurâmes dans cet endroit affreux, cinq de nos Camarades, du nombre desquels fut notre Philosophe, succomberent aux maux qu'on nous fit souffrir. Ces prisonniers infortunez contribuerent eux-mêmes après leur mort à augmenter nos peines, puisqu'on laissoit pourrir leurs cadavres à nos yeux, sans qu'il nous fût permis de les couvrir de terre, & de leur donner ainsi du

204 *Avantures du Chevalier*  
du moins la sépulture.

Le premier dont la mort finit la misère, se nommoit simplement le Baron. L'on affuroit qu'il étoit fils d'un Gentilhomme de France qui portoit véritablement , & à bon droit le titre de Baron. Je ne me souviens pas de quelle famille il étoit , car je n'ai entendu prononcer son nom qu'une fois. Ce malheureux compagnon de nos disgraces n'eut pas rendu les derniers sours , qu'il fut étendu sur quatre perches , & exposé à la porte de notre prison. Nous n'eûmes pas la peine d'écarter de son corps les oiseaux , & les autres bêtes carnacieres ; le pauvre garçon n'avoit que la peau sur les os , & les chaleurs du climat en eurent bientôt fait un squelette.

La cruauté du Gouverneur ne remplit pas son attente. Il ne put jamais nous forcer à imiter sa lâcheté. Ce qui l'obligea de nous

envoyer en Angleterre avec un convoi de quarante Vaisseaux Marchands qui y passoient sous l'escorte de quatre Vaisseaux de guerre. On nous débarqua en Irlande dans les prisons de Kinselt, où nous trouvâmes une nombreuse compagnie. Il y avoit plus de quinze cens François, & entr'autres tout l'équipage du *Covvankrik*.

En changeant de prison, nous ne fîmes que changer de bourreaux, avec cette seule différence que ceux de la Jamaïque nous avoient maltraitez pour nous faire prendre parti contre la France; au lieu que ceux de Kinselt ne le faisoient que pour s'amuser & satisfaire leur cruauté naturelle. Les Soldats & le Geolier nommé Mestre Paipre, qu'on auroit avec justice pû appeller Maître Fripon, sembloit n'avoir en vûë que de se défaire de nous peu à

peu & fans éclat. Outre qu'ils appréhendoient les représailles, ils ne vouloient pas que la Reine en fût instruite ; car ils sçavoient bien que cette Princesse les feroit punir, si elle apprenoît jusqu'à quel point ils étoient barbares.

Il est certain que leur plus grande recreation étoit de nous voir souffrir. Ces Démons se divertissoient à nous faire battre pour un morceau de pain ou de viande, comme on fait en Angleterre les Cocqs, & en France les Chiens. Ceux d'entre nous qui dévoroient en secret leurs soupirs, sans pouvoir se résoudre à donner à ces inhumains des passe-tems si dignes d'eux, n'étoient pas moins à plaindre, puisqu'on les laissoit mourir de faim, comme des lâches, disoit-on, qui ne méritoient pas qu'on les fit subsister. On les affommoit de coups de cannes tous les matins, quand on nous

faisoit passer en revûe pour nous compter , & dans les froids les plus rigoureux , on ne leur donnoit ni paille ni couvertures ; au lieu que ceux qui se battoient bien pour avoir l'honneur de contribuer aux divertissemens de Nosseigneurs Mestre Paipre & les Soldats , étoient un peu mieux traitez.

Je vis ainsi périr misérablement plusieurs de mes Camarades , qui nous conjuroient en mourant moi & nos autres Flibustiers de venger leur mort , si nous avions le bonheur de sortir jamais de cette horrible prison. Nos boureaux avoient établis une loi qui faisoit bien connoître qu'ils prenoient grand plaisir à cette sorte de spectacle. Le dispositif de cette loi étoit que celui de nous qui se battroit contre tous venans , & demeureroit vainqueur , seroit appelé le Cocq des prisonniers , & pour rendre

ce titre honorable encore plus digne d'envie, ils y avoient ajoûté le droit de faire les portions des autres, & de prélever pour sa bouche, & pour celle de ses meilleurs amis ce qu'il y auroit de moins mauvais, & cela jusqu'à ce qu'il eut trouvé son vainqueur.

Cette loi me fit prendre la résolution d'employer tout ce qui me restoit de force pour devenir le Cocq, & nous procurer à mes amis & à moi dequoi traîner notre vie encore quelque tems. Mais il n'étoit pas facile d'exécuter heureusement ce dessein Il s'agissoit de chasser de cette place un gros Breton qui avoit déjà tué quatre ou cinq prisonniers qui avoient eu la témérité de la lui disputer. Ce combat étoit d'autant plus propre à prolonger le plaisir des Anglois, qu'il falloit se battre sans armes, & que la victoire n'étoit complète que par

la mort du vaincu. Rien ne pouvoit être mieux imaginé que ce règlement , parce que tel qui osoit entrer en lice contre le Cocq, étant à peu près de sa force, défendoit souvent sa vie pendant plusieurs heures. Quelle volupté pour Messieurs les spectateurs.

Je balançai long-tems à prêter le colet au redoutable Tenant qu'il étoit question de terrasser. Quand je l'examinois attentivement, je désespérois de le vaincre. C'étoit un gros noiraut qui me paroissoit plus fort que moi. De plus, j'avois ouï dire que les Bretons étoient les plus adroits de tous les hommes à l'exercice de la lutte. Le tems me pressoit pourtant de me déterminer ; ma force diminuoit tous les jours faute de nourriture, & je voyois mes Camarades sur les dents. Enfin le hazard s'en mêla, & me fit prendre mon parti.

Un fentinelle m'ayant entendu murmurer au fujet des parts que le Cocq nous avoit faites, l'appella & lui dit que je le menaçois. Le Breton vint à moi, & me demanda en ricanant, si je n'aurois pas envie de me charger du foïn de les faire à mon tour ; qu'il feroit bien curieux de voir si j'aurois affez de cœur pour cela. Cette bravade m'échauffa le fang ; je ne regardai plus le Cocq que comme un poulet, & je lui dis avec fureur que je le prenois au mot. Les Soldats & quelques Prifonniers firent à l'inftant un cercle autour de nous. Je leur fis connoître que les Canadiens ne le cédoient aux Bretons ni en force ni en adrefle. Je l'étendis par terre tout de fon long, & fi rudement, qu'il y demeura comme mort. J'eus moi-même horreur de ma victoire, que je ne pus pouffer plus loin, quoique pour

la rendre parfaite la loi voulut la mort du vaincu. Les spectateurs se contenterent aussi de le voir sans sentiment, & Mestre Paipre l'ayant fait emporter, me proclama Cocq des prisonniers.

Je n'exerçai pas long-tems mon emploi. Ce n'est pas que quelqu'un me le fit perdre de la même façon que je l'avois gagné. La victoire que j'avois remportée remplissoit de terreur tous les prisonniers, qui s'étant imaginez qu'il n'y avoit point d'homme plus fort que mon Breton, n'étoient nullement tentez de se joüir à son vainqueur. Je conservai donc ma place glorieusement pendant quinze jours, au bout desquels je tombai malade. Ne pouvant donc plus m'acquitter de mes fonctions, je perdis tous mes privileges.

Nous voilà donc, mes Confre-res & moi réduits encore à souffrir

la faim , & de plus le froid excelsif qu'il faisoit alors. \* Cè qui ne feroit pas peu au dessein des Anglois. Il n'y avoit pas de jour qu'il ne mourût dix à douze prisonniers. Je me souviens que dans ces tristes momens nous bornions nos souhaits les plus ardens à ne point manquer de paille fraîche & de pain. Je crois même que nous nous serions mieux trouvez de coucher sur la dure que sur la paille qu'on nous donnoit , parce qu'on la changeoit si rarement , qu'elle se réduisoit en poussiere , & devenoit très - désagréable à sentir. Avec cela nous n'avions à quatre qu'une méchante couverture de poil de chien, si usée qu'elle ne tiroit pas d'elle-même son plus grand poids. Dans ce pitoyable état , nous nous disions adieu les uns aux autres , & nous comp-

\* En Janvier 1710.

tions combien à peu près de jours chacun de nous avoit encore à vivre ; moins touchez de la mort même que de l'impossibilité où nous étions de nous venger. Notre Religion, je l'avouë, auroit dû nous obliger à faire un meilleur usage de nos peines ; mais nous n'avions pas assez de vertu pour être capables d'un si grand effort.

Parmi les autres prisonniers, il y avoit de ces gueux de profession, qui n'ayant point oublié leur premier métier en prenant le mousquet, fatiguoient tellement par leurs lamentations les personnes qui venoient dans les prisons, qu'ils attrapotent toujours quelques Fardins, petite monnoye de la valeur à peu près des Liards de France. Ils trouvoient moyen par là de prolonger leur misère. Un de ces misérables me voyant à l'extrémité, par conséquent hors

d'état de me défendre, vint à moi, me reprocha la mort du Cocq Breton son parent, qui s'étoit effectivement avisé de mourir depuis notre combat, & se mit à me frapper à coups de pieds sur l'estomac & sur le visage. Il falloit que je fusse bien mal, puisque je n'eus pas même la force de jurer.

J'étois cependant plein de connoissance, & j'entendois mes Camarades, qui se sentant trop foibles pour pouvoir me secourir, s'entredemandoient s'il n'y avoit personne parmi eux qui fut assez fort pour se lever, & assommer ce malheureux. J'ignorois ce que c'étoit que la patience, & j'en fis un pénible essai pendant le reste de la journée. Je n'ai de ma vie prié Dieu de si bon cœur qu'alors. Je ne lui demandois seulement que de me renvoyer la fanté pour un quart d'heure. Le mo-

rif de ma priere ne la rendoit pas digne d'être exaucée. Aussi ne le fut-elle point.

Je voulus prendre le soir quelque nourriture , si l'on peut appeller de cette sorte la valeur d'une demie once de mie de pain trempée dans de l'eau. Cela ne laissa pas de me procurer trois ou quatre heures de sommeil la nuit suivante , de façon que le lendemain matin je crus que j'allois reprendre des forces. Sur les dix heures mon ennemi qui venoit apparemment de déjeûner de quelque aumône qui lui avoit été faite , se coucha sur la paille assez près de moi , & s'endormit presque aussi-tôt. J'en ressentis une secrete joye , & me disposant sans balancer à écraser un homme qui s'offroit à ma vengeance , je commençai à me traîner vers lui en roulant avec moi mon chevet qui étoit l'unique instrument dont je

il ne pouvoit se défendre de s'intéresser pour un homme qui lui paroissoit sympathiser avec lui. Deux heures après il m'en donna de bonnes marques ; on m'apporta de sa part dans une écuelle de la soupe de son propre pot , avec un petit morceau de bœuf par-dessus. Je bus un peu de bouillon & succai une partie de la viande , après en avoir fait part à mes Confreres , dont il y en eut deux qui refuserent de manger , pour être , disoient-ils , plutôt délivrez de tous leurs maux. Véritablement , l'un expira la nuit suivante , & l'autre se trouva deux jours après étouffé de quantité de terre & d'ordures qu'il avoit avalées.

Pour moi , livré aux maximes des Sauvages dont j'avois été imbu dès mon enfance , je me roidissois contre mon sort. Je ne respirois que la vengeance , & je ne

mangeois que pour devenir en état de satisfaire cette passion. Je faisois serment à mes malheureux Flibustiers de ne pas laisser leurs peines impunies , leur protestant que si je me prêtois au soin que le Geolier prenoit de me conserver la vie , ce n'étoit uniquement que pour les venger. Serment que je n'ai que trop bien gardé dans la suite pour les péchez des premiers Anglois qui me tomberent entre les mains au sortir de ma prison. J'en demande pardon à Dieu présentement ; mais j'ose dire que je ne devins cruel qu'à leur exemple. On sçait qu'auparavant je traitois avec beaucoup d'humanité les prisonniers que je faisois.

Quoique je me fusse attiré la compassion de Mestre Paipre , les égards qu'il avoit pour moi n'alloient pas jusqu'à me fournir des consommés , & autres ali-

222 *Avantures du Chevalier.*

quel je voyois pesse-messe de la porée, des oignons, des choux, & des croutes de pain. Tout cela me faisoit venir l'eau à la bouche, & m'inspiroit de l'ardeur pour la besogne. Enfin le moment de manger, ce moment délicieux arriva, & pour comble de bonheur, au lieu de me donner une simple portion, comme je m'y attendois, on me fit l'honneur de me permettre de porter la main au chaudron, sans en prévoir les conséquences; car peut-être m'auroit-on taillé mes morceaux, si l'on eut deviné le ravage que j'y allois faire. Cependant l'Armurier, sa femme, & sa fille bien loin de témoigner qu'ils se repentissent de m'avoir laissé la liberté de manger à discrétion, paroissent se divertir à me voir dévorer ce qu'il y avoit dans le chaudron. La fille de l'Armurier sur tout étonnée de mon appetit

dit à son pere : Assurément cet homme-là n'est pas fait comme nous ; il faut qu'il soit creux jusqu'aux talons. Il a lui seul beaucoup plus mangé que nous tous. Cela est vrai , répondit le Patron , & il va sans doute travailler à proportion ; autrement nous ne ferons pas amis.

C'étoit bien mon dessein. J'étois trop content de mon dîné , pour ne pas m'attacher au travail. Je voulois conserver une si bonne pratique , & pour mieux faire ma cour au Maître , je me serois volontiers mis en chemise , si j'en eusse eu une ; mais je n'avois plus depuis long-tems qu'une méchante veste de toile que la modestie me défendoit de quitter. Je me mis donc joyeusement à l'ouvrage , & pendant un quart d'heure cela n'alla point mal. Je me sentoient seulement les bras un peu plus pesans qu'avant le dîné.

ché que Mestres Paipre faisoit plaisir à qui bon lui sembloit : & que ce Monsieur le Geolier envoyoit des cinq & six Ouvriers à certains Bourgeois , pendant qu'il n'en accordoit qu'un à d'autres , & même de très-mauvaise grace. Je fis là-dessus le plan du plus hardi mensonge qu'on ait jamais inventé. J'eus l'effronterie de dire à Mestres Paipre que c'étoit à son sujet que j'avois eu dispute avec l'Armurier , & que ce misérable Manceuvre m'avoit dit de lui mille sottises que je n'avois pû souffrir.

Notre orgueilleux Concierge prit feu sur ce faux rapport , & défendit qu'on me chargeât de fers , en disant tout haut que l'Armurier avoit été traité comme il le méritoit. Lorsque je vis que le Geolier ajoutoit foi bonnement à ce que je lui disois , je me mis à lui détailler les discours insolens

que le Bourgeois avoit tenu de lui, & les réponses que j'y avois faites; mais ne se sentant pas la patience que la longueur de mon récit exigeoit de lui, ou bien craignant d'en trop entendre, il m'imposa silence: Cela suffit, mon ami, me dit-il, je suis content de toi. Je reconnoîtrai le zèle que tu as fait paroître pour moi, en punissant un perfide voisin dont je sçaurai bien en tems & lieu tirer raison.

Les effets de sa reconnoissance suivirent de près sa promesse, & pour me récompenser d'avoir si courageusement pris ses intérêts, ou si vous voulez d'avoir menti, il me donna un bon habit neuf, me fit manger à part, & doubler ma portion. Outre cela, il me permit de me promener à toute heure dans les cours de la prison. Une si honnête liberté ne tarda pas à m'inspirer un desir violent

de m'en procurer une plus grande, & je n'en cherchai pas long-tems les môyens. Il y avoit sous un toit une longue perche, sur laquelle les Soldats étendoient quelquefois leur linge pour le faire sécher. Je n'eus pas besoin d'une autre échelle pour grimper sur les murs, & elle me servit pour en descendre dans la rue encore plus commodément. Après quoi je m'éloignai de la Ville à toutes jambes.

C'est ainsi qu'une belle nuit je sortis des prisons de Kinselt. Je marchai jusqu'au jour au travers des terres, tirant toujours vers le nord, comme un homme qui avoit dessein de se rendre à Corke, d'où je n'ignorois pas qu'il partoit souvent des Vaisseaux pour l'Amérique. Au lever du soleil, je gagnai un bois où je me reposai jusqu'à midi. J'y laissai l'habit de Soldat dont Mestre Paipre m'avoit fait

présent avec tant de générosité. J'étois pourtant un peu mortifié de le perdre, mais après avoir considéré qu'il pouvoit me faire reconnoître, j'en fis un sacrifice à ma sûreté. Je me remis en chemin, & le reste de la journée, je ne m'arrêtai dans aucun endroit.

La crainte de tomber entre les griffes des Connêtables, m'empêchoit de suivre les routes ordinaires; ce qui étoit cause que je faisois six fois plus de chemin que je n'en aurois fait, si je n'eusse eu rien à redouter. Le soir, je soupai de quelques choux que j'attrapai en passant par un jardin. J'en mangeai les cœurs, & je me fis la nuit une couverture & un matelas des plus grandes feuilles. Une si mauvaise nourriture, & la fatigue d'une longue traite me rendirent si foible, que le troisième jour ne pouvant plus marcher, je fus obligé de me coucher

dans une prairie qui me servit à deux usages, à me délasser, & à me faire subsister. Il est vrai que mon estomac ne pouvant s'accommoder long-tems d'un pareil mets, ne manqua pas de s'en défaire, si bien que je demeurai dans une inanition qui auroit été infailliblement suivie de ma mort, si un homme charitable averti par des enfans qui m'avoient vû manger de l'herbe, ne fut venu me secourir avec deux autres personnes, qui me transporterent dans un Village voisin.

On me mit d'abord sur de la paille dans une Grange, où un homme d'une taille fort au-dessus de la médiocre, & qui ne sembloit être qu'un domestique, s'approcha de moi. Il me questionna sur ma Religion, & ne pouvant douter par mes réponses que je ne fusse Catholique, il me fit porter sur le champ dans une petite

chambre, où s'étant rendu aussitôt qu'on m'eut couché dans un assez bon lit, il parut s'intéresser à ma conservation. La première chose qu'on me fit fut de me débarrasser par un bon vomitif de toutes les herbes que j'avois mangées. Ce remède, quoique salutaire, acheva de m'ôter toutes mes forces, & je restai un quart d'heure sans mouvement. Le grand homme croyant que j'allois expirer, ordonna à tous ceux qui étoient dans la chambre de sortir, puis s'étant approché de mon oreille, il me dit à haute voix de demander pardon à Dieu. Ce que je fis mentalement, ne pouvant prononcer une parole. J'entendis qu'il me donna l'Absolution. Ensuite il se retira.

Après sa retraite, d'autres personnes entrèrent avec du lait, dont ils me firent avaler quelques gouttes à force de me tour-

menter. Cela étant fait, on jugea qu'on devoit me laisser prendre du repos, & certainement on me tira par-là d'affaire. Je dormis d'un profond sommeil qui dura cinq ou six heures sans interruption, & le lendemain je me trouvai hors de danger. Je m'attendois alors à revoir le grand homme dont je viens de parler, mais il ne parut plus devant moi. Je jugeai que c'étoit quelque Prêtre caché dans cette famille, ou dans le voisinage : Je ne sçai pas même si ce n'étoit pas un Evêque, qui comme ceux de la primitive Eglise n'avoit pour cortège & pour tout équipage que ses bonnes œuvres & sa vertu. Ce qui me feroit croire que c'étoit un Prélat, c'est qu'après qu'il m'eut absous & exhorté à offrir mes souffrances au Seigneur, il donna, si je ne me trompe, sa bénédiction à l'hôte qui étoit seul dans la chambre

avec nous , & qui s'étoit mis à genoux pour la recevoir. Je dis , si je ne me trompe , car dans l'état où j'avois l'esprit , je ne pouvois guere compter sur le rapport de mes yeux.

Au bout de quelques jours , je me sentis bien rétabli. Alors les bonnes gens à qui j'en avois toute l'obligation , pour achever de remplir généreusement tous les devoirs de l'hospitalité , me mirent dans le chemin de Corke avec six Schelins , un bon habit , deux chemises neuves , & un petit sac , où il y avoit plus de pain & de bœuf salé que je n'en pouvois manger jusques-là , puisqu'il ne me restoit plus que quatre mille à faire.

J'étois trop malheureux pour pouvoir conserver tout cela long-tems. Je n'eus pas marché trois quarts-d'heure que je rencontraï deux Connêtables. Ils m'auroient

peut-être laissé passer fans me rien dire, si la crainte de retourner en prison, ne m'eût fait quitter le grand chemin pour aller vers un bois qui n'en étoit pas éloigné. Je me rendis par-là suspect. Ils jugerent que je les fuyois, & que fans doute ce n'étoit pas fans raison. Ils m'eurent bientôt devancé, & ils me sommerent de me rendre à eux fans résistance. Si j'avois eu des armes pareilles aux leurs, je les aurois facilement mis en fuite, ou contraint à me demander quartier. Je ne laissai pourtant pas de me défendre tout désarmé que j'étois; mais je n'y gagnai que des coups. Ils furent les plus forts, & me menerent dans la maison d'un Payfan, où ils me lierent les pieds & les mains, & me donnerent en garde au Maître jusqu'au retour d'une expédition pour laquelle ils étoient aux champs. Ils

lui recommanderent de veiller soigneusement sur moi sous peine de prison , l'assurant au contraire qu'il seroit bien payé de ses peines , s'il ne me laissoit point échapper. Ils lui promirent même toute ma dépouille , pour mieux l'engager à me bien garder.

Le Villageois fut enchanté de cette promesse , & regardant déjà mon habit comme un bien qui lui appartenoit , il s'avisa , pour m'empêcher de le gâter la nuit , de vouloir me l'ôter par provision , pour m'en faire prendre un des siens qui étoit tout déchiré. Pour cet effet , commençant à me servir de valet de chambre avec quatre ou cinq personnes , il me délia les deux mains , & fit ce troc d'habits jusqu'à ma chemise inclusivement. Je souffris tout avec une patience admirable ; aussi mon Geolier fut-il si content de ma docilité , qu'il eut égard à la

236 *Avantures du Chevalier*

prière que je lui fis de ne pas serrer fort étroitement mes liens, afin que je pusse me coucher & dormir. Lorsque j'eus soupé des provisions que j'avois dans mon bissac, je me jettai sur de la paille, où fouillant par curiosité dans les poches du mauvais habit dont j'étois revêtu ; quelle fut ma joye d'y trouver un couteau qu'on n'avoit pas eu soin d'en ôter. J'imaginai bientôt l'usage que j'en pouvois faire ; je m'en servis utilement pour couper les cordes qui me lioient, & dès que j'eus lieu de penser que le Payfan & sa famille étoient endormis, je sortis doucement de la Maison, très-satisfait d'en être quitte pour mon habit.

Je repris la route de Corke, où j'arrivai d'assez bonne heure ce jour-là. Mais n'osant entrer dans la Ville dans l'équipage où les Payfans n'avoient mis, je passai

la nuit sur le Port , que j'examinai avec beaucoup d'attention. J'y remarquai bien des Chaloupes qu'il m'auroit été facile d'enlever , si j'avois eu des Camarades , & ce que je n'eus garde d'entreprendre tout seul. Quand je vis approcher le jour , je me retirai à l'extrémité d'un Faubourg dans une espece de Métairie. J'y cherchai un endroit où je pusse dormir à couvert & m'y cacher , parce que j'avois besoin de repos. J'apperçus une petite étable ouverte , éloignée des autres maisons , & j'y entrai sans faire de bruit.

A peine y eus-je mis le pied ; que j'entendis deux animaux grognier , comme pour m'avertir que la place étoit prise. Si j'eusse eu affaire à des gens raisonnables , j'aurois employé les prieres & les politesses , pour obtenir une petite portion de leur logement ;

mais me voyant dans la nécessité de me placer auprès d'eux sans leur permission, je m'avançai de leur côté, en prenant garde autant qu'il m'étoit possible, de les incommoder. Cependant avec toute ma bonne volonté, j'eus le malheur de marcher sur le pied de l'un des deux, & le mal qu'il en ressentit fut tel, qu'il se leva tout en colère & sortit. Je me saisis aussitôt de sa place, & ne la lui rendis pas quand il revint après avoir boudé un quart-d'heure à la porte. Il est vrai qu'il s'étendit à mes côtés, après quoi nous fûmes tranquilles & bons amis le reste de la nuit.

Je passai la suivante au même gîte, mais comme je n'avois rien mangé depuis ma sortie de chez le Paysan, la faim commença de nouveau à me dévorer les entrailles; j'avois beau pour les rafraîchir boire abondamment d'une

belle eau claire que je puisois dans un ruisseau qui couloit à deux pas de la Métairie, cela ne faisoit qu'appaiser pour un moment mon estomac. Enfin n'y pouvant plus résister, je sortis de ma retraite le troisième jour pour voir si quelqu'un ne m'offriroit pas un morceau de pain. Je me promenai long-tems sur le Port, où malgré la faim canine qui me tourmentoit, je prenois plaisir à considérer les Vaisseaux qui se présentoient à ma vûë; & je n'en voyois pas un à la voile que je ne me représentasse qu'il étoit à moi. J'avois un air qui faisoit pitié, & je m'appercevois bien à la maniere dont quelques personnes m'envifageoient, qu'elles m'auroient volontiers donné l'aumône, si j'eusse pû me résoudre à la leur demander; mais c'est à quoi ma fierté ne pouvoit absolument consentir. Je ne fus pourtant plus

maître de moi ; lorsqu'une Servante vint renverser presque à mes pieds , un panier plein de balayeuses de cuisine , parmi lesquelles je remarquai quelques restes de légumes qui me tenterent à un point que je me jettai dessus avec une extrême avidité.

Deux Quoakres \* qui par hazard passerent auprès de moi dans cet instant , furent témoins de cette action. Pénétrez de la misere où ils jugerent bien que je me trouvois réduit , & pour s'accommoder à la honte qui m'empêchoit de tendre la main aux passans , me jetterent chacun un Scheling , sans s'arrêter à me parler , de peur de me faire de la peine. Je leur fis la réverence , & ramassai leur argent ; avec quoi j'al-

\* Ou Kakers , espece de Sectaires en Angleterre , qui se piquent de pratiquer l'Evangile plus à la lettre que les autres. Ces Kakers sont très-fideles au Roi , qu'ils tutoient par respect en lui parlant.

lai dans une mauvaise Auberge, où je me bourrai l'estomac de viande & de pain. Ensuite tirant vers la Métairie je regagnai mon étable.

Je n'y passai pas cette nuit aussi tranquillement que les précédentes. La bonne chère que je venois de faire, en bannit la paix & la concorde : un moment après que je fus couché, une ardente fièvre s'alluma dans mon sang, & me causa un transport furieux. Je commençai contre le droit des gens à battre & à frapper mes deux hôtes, en criant comme si j'eusse combattu avec mes Sauvages contre les Anglois. La raison me revenoit quelquefois, & tandis qu'elle m'éclairoit, je gardois le silence ; mais si-tôt qu'elle me faussoit compagnie, je recommençois à crier & à me débattre. Je fis apparemment ce train-là toute la nuit, & pendant mes dé-

lires, il arriva bien des choses dont je n'eus aucune connoissance : Tout ce que je puis dire, c'est que le matin ayant repris l'usage de mes sens, je ne fus pas peu étonné de me voir au milieu d'une douzaine de femmes qui se disoient les unes aux autres : *Thatman dies, thatman dies.* \*

De l'étable j'avois été transporté dans une chambre assez bien meublée, & mis dans un fort bon lit. J'appris que je devois ce secours plein de charité à une Dame Angloise, veuve de M. Ecar, Officier de Corke, qui venoit d'être tué dans la dernière Campagne. Cette Dame avoit été élevée à Londres par une Françoisé, qui lui avoit inspiré pour les François une bonne volonté dont elle me donnoit alors des preuves. Elle m'assura que j'étois chez elle dans une sûreté

\* Le pauvre homme se meurt.

parfaite, & promet de me faire repasser en France, aussi-tôt que ma santé seroit bien rétablie. Elle me fournit en même tems du linge & des habits. Cette Dame charitable pouvoit impunément avoir toutes ces bontez pour moi. Ma figure mettoit sa réputation à l'abri de la médifance. J'étois si crasseux, si pâle, si maigre, si hideux, que j'avois moins l'air d'un homme que d'un spectre.

Je demurai plus de deux mois chez Madame Ecar, qui pour éviter les reproches de sa nation si ennemie de la nôtre, me fit passer pour un parent de la femme Françoisé qui l'avoit élevée. Pendant ce tems-là, je recouvrai entierement ma santé. Alors ma généreuse Hôteffe qui sçavoit bien que malgré l'interêt qu'elle prenoit à mon fort, je ne jouïrois pas en Irlande d'une parfaite tranquillité d'esprit, fut la pre-

244 *Avantures du Chevalier*  
miere à chercher l'occasion de  
m'en éloigner. Elle m'embarqua  
dans un Navire qui partoit pour  
la Jamaïque, & dont le Capitaine  
s'engagea par serment à me  
mettre à terre à l'Espagnola, où  
j'avois, à ce que je disois, un  
agréable Etablissement.

Je me gardai bien sur la route  
de dire aux Anglois qui j'étois, &  
pour quel dessein j'allois aux An-  
tilles. Si le Capitaine m'eut con-  
nu, malgré la parole qu'il avoit  
donnée à Madame Ecar, il au-  
roit pû me faire trouver au fond  
de la Mer, la fin d'une vie que  
je ne conservois que pour faire à  
sa nation la guerre la plus cruel-  
le. En reconnoissant à Saint Do-  
mingue le Cap Tiburon, comme  
on fait ordinairement en allant  
d'Europe à la Jamaïque; il me fit  
descendre dans sa Chaloupe, &  
porter à terre. De-là, je me ren-  
dis d'Habitation en Habitation

*de Beauchêne. Liv. II. 245*  
au petit Goave , où M. de Choifeuil fut extrêmement surpris de me revoir.

Il ne put fans frémir d'indignation entendre le récit que je lui fis des rigoureux traitemens que j'avois reçus à la Jamaïque & en Irlande. Je les lui peignis si vivement , qu'il applaudit à l'impatience que je lui témoignai de m'en venger , moi & tous les misérables qui avoient péri dans ce long & cruel esclavage. Tandis que j'étois dans une si belle disposition , il me donna un Vaisseau nommé *le Brave* , & pour associez quatre-vingt-dix hommes qu'il sçut assembler en moins d'un mois , & qui tous étoient fort propres à seconder mes intentions.

J'eus bientôt mis à la voile avec de pareils Camarades. Il y avoit plus de deux ans que je ne m'étois vû de coutelas au côté.

Je brûlois d'impatience d'essayer sur des Anglois si je sçavois encore m'en servir. Au lieu d'en attendre l'occasion, qui pouvoit me faire languir long-tems, je l'allai chercher sur les côtes de la Jamaïque, en croisant témérairement jusqu'à la vûe de ses Ports.

Le premier Vaisseau que nous rencontrâmes, & qui étoit destiné à porter tout le poids de notre vengeance & de notre fureur, n'avoit que dix-huit pieces de canon, & cent trente hommes d'équipage. Le Capitaine qui le commandoit, étoit un malin borgne qui avoit déjà eu affaire à des Flibustiers. Dès qu'il vit que nous en étions, & que nous nous disposions à l'attaquer, bien éloigné de prendre chasse, il parut vouloir nous tenir tête, ou du moins parlementer avec nous. Effectivement il nous envoya sa Chaloupe pour nous proposer de

passer chacun son chemin. Il nous fit dire qu'il croyoit que nous ne pouvions prendre un meilleur parti les uns & les autres : Qu'il sçavoit bien qu'il n'y avoit rien à gagner avec nous : Et que si nous voulions détacher deux hommes pour aller sur son bord , il leur feroit voir qu'il ne portoit rien qui valût seulement la poudre que nous tirerions , attendu qu'il avoit malheureusement pour lui manqué sa cargaison : En un mot , qu'il n'y avoit précisément que des coups à attraper de part & d'autre.

Le Borgne disoit la verité ; nous n'en doutions nullement , & il étoit de la prudence de n'en pas venir aux mains avec lui ; mais nous cherchions les Anglois , & nous avions plus d'envie de les maltraiter que de leur enlever leurs richesses Ce Capitaine ayant appris par notre réponse que nous

rejettons sa proposition, toute raisonnable qu'elle étoit, nous fit bien connoître que la crainte n'y avoit eu aucune part. Il vint à nous courageusement, & ne refusa point l'abordage. Néanmoins il s'en trouva mal, & il fut obligé d'amener après un quart, d'heure de combat.

Notre prise en effet justifia ce que le Capitaine nous en avoit dit : Elle nous parut si pauvre que nous la fîmes sauter, après avoir mis à terre ce qui restoit de l'équipage, & avoir fait à ces malheureux des traitemens que le souvenir de ceux que tant de François avoient reçus à Kinselt, rendoit à peine excusables. Je ne vous laisse la vie, leur dis-je, qu'afin que vous mandiez à vos Correspondans d'Irlande, que je traiterai de cette façon tous les Anglois qui tomberont entre mes mains, jusqu'à ce que j'aye vengé

du moins tête pour tête près de quinze cens prisonniers François, qu'on a fait périr misérablement dans les prisons de Kinfelt : Qu'ils se souviennent du Chevalier de Beauchêne, ajoutai-je, ils connoissent bien ce nom. Ce n'est ici qu'un prélude de ce qu'ils doivent attendre de moi.

Nous nous écartâmes promptement des côtes de la Jamaïque, ne doutant point que les Vaisseaux Garde-côtes ne vinssent bientôt nous chercher dans cette Mer. Nous tînmes conseil, & il fut résolu que nous irions croiser vers les Canaries, où nous pourrions rencontrer outre des Anglois, quelques Vaisseaux Portugais, qui revenoient rarement par-là, disoit-on, sans avoir pris beaucoup de poudre d'or sur les côtes d'Affrique.

Le trajet fut très-fatigant pour nous, & les vents contraires nous

y firent employer tant de tems, qu'il nous fallut presque en arrivant aller chercher des rafraîchissemens aux Canaries. Nous comptions nous reposer dans ces Isles, jusqu'à ce qu'une douzaine des nôtres qui étoient malades fussent rétablis ; mais il y avoit dans la Ville de Canarie comme dans celle de Saint Domingue, des femmes qui ne haïssant pas les François, nous eurent bientôt attiré l'aversion des Espagnols. Nous jugeâmes bien d'abord que nous devions être là plus réservés qu'en Amerique, & user d'une grande circonspection, parce que la police étoit très-rigoureusement observée dans la Place, & qu'on n'y respectoit pas comme aux Antilles le nom de Flibustier. Le Gouverneur lui-même sembloit affecter de n'avoir pas pour nous tous les égards que nous nous imaginions que l'on nous devoit.

Il nous ménageoit si peu , qu'il fit sa querelle particuliere d'une petite discussion que nous eûmes avec des Bourgeois , & qui fut cause que nous fortîmes de la Ville plutôt que nous n'avions résolu. Je vais détailler cette affaire : Plusieurs Bourgeois s'avisèrent un jour de vouloir visiter notre Vaisseau , pour y chercher deux Demoiselles qui n'y étoient assurément pas , & qui voyant que l'on mettoit sur notre compte tout ce qu'on faisoit de mal dans la Ville , avoient apparemment profité de l'occasion pour se faire enlever par leurs Amans. Nous déclarâmes aux Bourgeois qu'il n'y avoit ni femme ni fille sur notre bord , & qu'ils devoient s'en tenir à notre déclaration. Les Bourgeois allerent se plaindre de nous au Gouverneur , qui leur délivra un ordre de les laisser entrer dans notre Vaisseau , & d'y fouil-

ler partout. Ils vinrent au nombre de plus de cent nous présenter cet ordre, que nous méprîmes au lieu de le respecter. Là-dessus les Bourgeois croyant nous intimider, nous parlerent de prison, de cachot, de fers. Ce que nous n'eûmes pas si-tôt entendu, que nous nous jettâmes sur ces fanfarons, qui firent mine d'abord de se mettre en défense. Nous en couchâmes une douzaine sur le carreau en moins de deux minutes, & le reste s'enfuit. Alors sans perdre de tems, nous prîmes le large, fort satisfait d'avoir étrillé ces Bourgeois.

Nous ne fûmes pas en Mer que nous nous apperçûmes avec douleur qu'il nous manquoit trois de nos Camarades. Nous étions sûrs qu'ils n'avoient point été tuez dans l'expédition que nous venions de faire, puisqu'aucun des nôtres n'y avoit pas même

*de Beauchêne. Liv. II. 253*  
été blessé ; nous étions persuadés  
qu'ils étoient dans la Ville. Pour  
les ravoir de haute lutte , nous  
croisâmes sur les côtes de l'Isle ,  
& rencontrant à une lieuë de la  
Place une grosse Barque Espagno-  
le , qui ne pensant pas avoir sujet  
de se défier de nous, se laissa sans  
peine aborder , nous nous en ren-  
dîmes maîtres. Nous la menâmes  
à la remorque jusqu'à la vûe de  
Canarie , & nous envoyâmes dans  
une Chaloupe deux Espagnols di-  
re au Gouverneur que s'il ne nous  
renvoyoit pas sur le champ nos  
trois Flibustiers , nous allions  
mettre devant lui le feu à notre  
prise , & faire sauter avec elle soixante  
hommes qui en compo-  
soient l'équipage. La représaille  
ne convenant ni au Gouverneur ,  
ni aux Espagnols. Ils nous rendi-  
rent nos trois Confreres , qui  
nous ramenerent eux-mêmes no-  
tre Chaloupe.

254 *Avantures du Chevalier*

Nous cotoyâmes quelque tems la Côte d'Afrique , d'où nous passâmes au Senegal , de-là au Fort de Gorée. Nous croisâmes ensuite le long des côtes de la Grande - Terre , où tandis que nous faisions du bois & de l'eau , quelques Nègres nous firent entendre qu'il y avoit un gros Navire Anglois dans la Riviere de Gambie. Les Peuples de la Grande-Terre haïssoient les Anglois. M. de Gennes l'éprouva bien dès l'année 1695. quand il prit sur eux dans cette même Riviere , l'Isle & le Fort Saint Jacques qu'il fit sauter , après en avoir enlevé plus de quatre-vingt pieces de canon , & une assez grande quantité de Marchandises. Nous remontâmes la Riviere jusqu'à la petite Isle aux Chiens , où nous trouvâmes le Vaisseau que nous cherchions. Il fit une longue & belle résistance , quoiqu'il ne fût

que de seize pieces, & de soixante hommes d'équipage.

Il y avoit à bord de ce Bâtiment deux prisonniers François, qui nous dirent qu'il y avoit plusieurs années qu'on les traînoit de Mers en Mers, pour les forcer à se racheter par une rançon exorbitante qu'on leur demandoit, & qu'ils étoient hors d'état de payer. Ils avoient été pris en voulant repasser en France du Canada, où l'un s'étoit retiré pour éviter les suites d'un duel, & l'autre pour y chercher & en ramener en France par ordre du Ministre, une personne dont la mort avoit rendu sa peine inutile.

Je questionnai beaucoup ce dernier, & plus je le considérai, plus il me sembla qu'il ne m'étoit pas inconnu. Montreal, Chambly, Sorel, Frontenac, il connoissoit tous ces lieux-là. Je le priai de

m'apprendre son nom , & il me dit qu'il s'appelloit le Comte de Monneville. Ce nom mit toutes mes idées en défaut ; mais je les débrouillai le lendemain en m'entretenant avec lui ; ce qui donna lieu à une reconnoissance qui nous fit un extrême plaisir à l'un & à l'autre. Comme nous parlions de l'expédition de M. de Frontenac contre les Iroquois , je lui dis que j'étois moi-même dans ce tems-là parmi ces Sauvages , à telles enseignes que je fus fait prisonnier , & ramené à mes parens par un Officier nommé le Gendre.

A ce mot de le Gendre , il m'interrompît , & me regardant avec encore plus d'attention qu'il n'avoit fait : C'est donc moi , s'écria-t-il , qui vous ai rendu ce service , car c'étoit-là le nom que je portois alors. Seroit-il possible , ajoûta-t-il , que vous fussiez un de ces enfans que j'enlevai aux

Iroquois ? Non assurément , lui répondis-je ; mais vous voyez en moi ce jeune homme qui faisant sottement l'Iroquois , quoique Canadien , pensa payer de sa vie le ridicule desir de passer tout de bon pour Sauvage. Ainsi je fais plus aujourd'hui pour vous , continuai-je en souriant , que vous ne fites alors pour moi , puisque je vous délivre des mains d'une nation que vous détestez , & qu'au contraire vous m'enleviez d'un Pays que j'aimois , & pour lequel je voulois mourir. J'avouë que je suis en reste avec vous , reprit-il , & je compte que vous me mettrez dans la nécessité de vous devoir encore d'avantage. Je le priai de me parler plus clairement , & il m'assura qu'à la réserve du plaisir de me revoir la liberté que je lui rendois , n'auroit point de charmes pour lui , tant qu'il en jouïroit hors de la France.

Je lui protestai que je ne prétendois pas l'obliger à demi : Que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour trouver une occasion de le renvoyer dans sa chere patrie, & que c'étoit la moindre preuve qu'il devoit attendre de la reconnoissance que j'avois de tous les bons traitemens qu'il m'avoit faits dans un tems où il pouvoit me traiter en Esclave. L'amitié que nous prîmes dès ce moment-là l'un pour l'autre, devint en peu de jours si forte, que nous commençames à vivre ensemble comme deux freres qui s'aiment tendrement. Nous le reçûmes Flibustier, de même que le Gentilhomme qui étoit avec lui, & sans avoir égard à la datte de leur réception, nous partageâmes avec eux le butin, quoiqu'ils en fussent une partie.

Monneville avoit l'esprit vif, plein de faillies. Ce qui le rendoit

*de Beauchêne. Liv. II. 259*  
fort brillant dans la conversation. La joye de se revoir libre, & l'esperance de retourner peut-être bientôt dans son Pays, où il disoit avoir un beau Château d'un revenu assez considérable, lui firent reprendre tout l'enjouement que je lui avois connu en Canada. Il nous amusoit si agréablement tous les jours par les histoires qu'il nous racontoit, que nous étions continuellement autour de lui, aussi attentifs à l'écouter, qu'une populace qui prête l'oreille aux discours d'un Charlatan.

Un jour qu'il étoit triste & rêveur contre son ordinaire, je lui dis : Monsieur le Comte, vous n'êtes plus avec nous; vous songez sans cesse à votre retour en France; vous comptez tous les momens qui le retardent. Ne m'en faites pas un crime, me répondit-il en soupirant. J'ai fait

260 *Avantures du Chevalier*

dans ma patrie un établissement dont j'avois à peine goûté la douceur, lorsqu'un ordre absolu m'a fait repasser en Canada, & de là je suis tombé dans les fers que vous avez brisez. Vous devez me pardonner l'impatience que j'ai d'aller essuyer les larmes d'une mere & d'une épouse qui me sont infiniment cheres.

Il s'attendrit en prononçant ces dernieres paroles, & comme il n'y avoit pas un Flibustier qui n'eût conçu de l'affection pour lui, nous fûmes tous sensibles à ses peines. De peur de les irriter, nous le laissâmes s'occuper à loisir du souvenir de sa famille. Cependant nous étions tous curieux d'entendre le récit de ses Avantures, & moi particulièrement. Ainsi voyant le lendemain qu'il avoit repris sa belle humeur, nous le conjurâmes de nous raconter l'histoire de sa vie. Messieurs,

Vous dit-il, vous me demandez un détail qui ne peut être que fort long. Vous vous repentiriez sans doute de votre curiosité, si j'avois l'indiscrétion de la satisfaire.

Plus Monneville se défendoit de contenter notre envie, plus nous le pressions de ne nous pas refuser ce plaisir. Tous mes Camarades & moi nous lui fîmes voir tant d'opiniâtreté là-dessus, qu'il se rendit à la fin à nos vives instances. Les Flibustiers firent autour de lui un cercle sur notre Vaifseau :

*Conticuere omnes intentique ora tenebant.*

Et il commença son histoire, ainsi qu'elle est écrite dans le Livre suivant.

*Fin du second Livre.*



LES  
AVANTURES  
DU CHEVALIER  
DE BEAUCHÈNE.

---

LIVRE TROISIÈME.

*Monneville raconte la mystérieuse histoire de sa naissance. Il est élevé jusqu'à l'âge de douze ans sous un habit de fille au Château du Baron du Mesnil, avec Lucile l'unique héritière de ce Seigneur. Un financier trompé par l'habillement de Monneville l'emmena à*

*de Beauchêne. Liv. II. 263*  
*Paris, sous prétexte de le placer*  
*auprès d'une Dame en qualité de*  
*femme de Chambre; mais ayant*  
*une autre vüë sur cette fausse Vil-*  
*lageoise, il la met en pension dans*  
*un Convent, n'épargne rien pour*  
*son éducation, & lui propose enfin*  
*de l'épouser. Monneville pour se*  
*dérober à ses importunitéz, cher-*  
*che & trouve le moyen de sortir*  
*du Convent. Il prend un habit de*  
*Cavalier, fait la conquête d'une*  
*femme de Théâtre, & devient*  
*Commis d'un gros homme d'affai-*  
*re, qui veut lui faire épouser sa*  
*filie par force. Monneville refuse*  
*d'y consentir. Sur son refus il est*  
*arrêté, conduit en prison, & dès*  
*le lendemain envoyé en Canada.*

 N 1667. après la mort  
de Philippe IV. Roy  
d'Espagne, Louis XIV.  
voulant se faire justice & soutenir  
les droits qu'il avoit par la Reine

264 *Avantures du Chevalier*

Marie Therese d'Autriche son Epouse , sur plusieurs Domaines des Pays-bas , se mit à la tête de ses Troupes. Il se rendit en Flandres avec une armée des plus brillantes.

Le Comte de Monneville qui s'étoit distingué dans les guerres précédentes, ne manqua pas de suivre ce Monarque & de se faire accompagner par ses deux fils, qui achevoient à Paris leurs exercices, l'un âgé de seize ans & l'autre de dix-sept. Il souhaitta que combattant à ses côtez dans une Compagnie de Cavalerie qu'il commandoit, ils vissent que si la noblesse Françoisé fait par tout des prodiges de valeur, elle est sur tout invincible quand elle combat sous les yeux de son Roy. Le siege de Charleroy fut le premier de la campagne, & nos deux jeunes volontaires eurent le bonheur de s'y signaler par quelques  
faits

faits d'armes que M<sup>r</sup>. de Turenne lui-même ne dédaigna pas d'honorer de ses louanges. Il fit plus, il dit obligeamment au Comte qu'il devoit moderer leur ardeur jufqu'à ce que l'expérience leur eût appris qu'il faut dans des Officiers plus que du feu & de l'impetuofité.

Doüay, Tournay, Lifle & Oudenarde, ces Villes emportées dans cette même campagne rendirent public le Traité de la Triple alliance conclu avec la Hollande, l'Angleterre & la Suede. Le Comte qui obfervoit fes deux fils dans la plûpart de ces Sieges, s'appercevoit avec plaifir qu'ils étoient nés pour la guerre, & oubliant le confeil de M<sup>r</sup>. de Turenne, il leur procuroit toutes les occasions qu'il pouvoit de l'apprendre. Il mettoit tous les jours leur courage à l'épreuve, fans fonger qu'ils étoient trop jeunes

& trop délicats pour supporter impunément toutes les fatigues auxquelles il les exposoit. Aussi leurs forces s'épuisèrent à un point qu'ils tomberent malades & ne purent plus monter à cheval.

Leur pere voyant qu'ils avoient besoin de repos , leur fit quitter l'armée & les renvoya à sa Terre , où il comptoit de les aller rejoindre bientôt & de passer avec eux une partie du quartier d'hiver. Il se flattoit d'une fausse esperance : Il ne pensoit pas qu'il seroit sous un Roy qui ne distinguoit pas les saisons quand il s'agissoit d'acquérir de la gloire. Louis marche vers la Franche-Comté au fort de l'hyver & fait en peu de temps la conquête de cette Province ; mais le siege de Dole devint funeste à plusieurs Officiers de marque , & entre autres au Comte de Monneville , qui reçut un coup de mousquet dont il mourut.

Tandis que le pere expiroit devant Dol, son fils aîné dans sa Terre tiroit à sa fin : une maladie de langueur accompagnée de continuelles douleurs qu'une blessure mal pansée lui caufoit, l'emporta, quelques remedes que le Chevalier son frere pût employer pour le guerir. Le Chevalier qui avoit une véritable amitié pour lui, pleuroit encore sa perte, lors qu'il apprit le triste sort de son pere. Cette nouvelle mit le comble à sa douleur. Quoi qu'en perdant ces deux objets si chers il fut devenu maître de son bien, qui véritablement n'étoit pas fort considerable, il ne pouvoit se consoler de ces deux événemens. Enfermé dans sa maison il y menoit une vie si triste, qu'il se seroit laissé mourir de chagrin, si le Marquis de Ganderon son voisin l'eût abandonné à sa mélancolie ; mais ce bon Seigneur pour la diffi-

per l'attiroit chez lui tous les jours & l'y retenoit le plus long-tems qu'il lui étoit possible par des amusemens qui modérèrent insensiblement son affliction.

Le Marquis avoit une fille de douze à treize ans , fille unique , fort jolie , & qui devoit être un jour une des plus riches heritières de la Province. Il l'aimoit tendrement & l'élevoit avec un soin qui tenoit autant du gouverneur que du pere : histoire sainte & profane , géographie , fable , blazon , tout ce qui pouvoit contribuer à en faire une personne accomplie , il le lui enseignoit lui-même , car il en étoit capable. En un mot , il s'occupoit entièrement de son éducation. Ma fille , lui disoit-il souvent , ornez votre esprit tandis que vous êtes jeune , ménagez vous des talens qui vous fassent honorer & chérir de tout le monde ; les riches-

ses toutes seules ne sçauroient vous rendre heureuses, & quand elles le pourroient, songez que leur possession n'est pas plus solide que celle de la beauté. Ces deux avantages ne sont que des biens fragiles. Ce n'est point avoir un vrai mérite que de n'en posséder qu'un dont la fortune peut vous priver. Un cœur vertueux, un esprit cultivé, voilà les seuls biens qui soient à l'épreuve du temps & des revers.

Pour Madame de Ganderon, elle ne s'occupoit que du détail des affaires domestiques, se reposant sur son mary du soin de former les mœurs de sa fille. Cette jeune Demoiselle les entendoit si souvent l'un & l'autre plaindre le sort du Chevalier devenu Comte par la mort de son frere, qu'elle prit aussi beaucoup de part à son malheur. Elle le voyoit tous les jours, & plus elle s'aperce-

voit que ses parens avoient d'égards pour lui, plus elle se croyoit obligée de contribuer de sa part à sa consolation. Elle aimoit à suivre les bons exemples qu'on lui donnoit.

Elle crut pendant deux ans n'avoir pour le jeune Comte que la même compassion qu'avoient pour lui son pere & sa mere, qui le traitant comme s'il eut été leur propre fils, la dispofoient fans y prendre garde, à le choisir pour son amant. D'un autre côté l'extrême retenue que le Comte avoit auprès d'elle, lui procurant la liberté de la voir familièrement, fit que fans songer à s'en deffendre, il se laissa fortement enflammer; mais quelque ardent amour qu'il se sentît pour Mademoiselle de Ganderon, il eut long-tems la force de le condamner au silence, de peur de se brouiller, en le déclarant, avec le

Marquis & la Marquise. Cependant une conjoncture imprévue lui arracha son secret.

Madame de Ganderon prit un jour sa fille en particulier, & lui dit qu'un Président qui avoit quelques terres aux environs l'avoit demandée en mariage pour son fils aîné, & l'avoit obtenuë de son pere; mais qu'ils étoient convenus qu'à cause de la jeunesse de la future, ce mariage ne seroit célébré que dans deux ans, temps où le futur devoit entrer en charge. Mademoiselle de Ganderon plus étourdie que charmée de cette nouvelle, ne sachant que répondre, remercia sa mere de la clause de deux ans, qu'elle disoit être son ouvrage, & se retira dans le jardin fort rêveuse & fort inquiète. Elle ne connoissoit pas le fils du Président, & elle desiroit qu'il ressemblât au jeune Comte. Là-dessus elle com-

mençoit à se plonger dans des réflexions qui la chagrinoient, fans qu'elle en fçût bien encore démêler la cause, quand Monneville l'aborda.

Elle sentit un mouvement de joye en remarquant que sa mère qui le suivoit s'étoit arrêtée pour donner quelques ordres, & profitant de l'occasion elle lui apprit en deux mots l'hymen projeté, puis fans lui laisser le temps de proferer une seule parole, elle lui demanda d'un air de vivacité si quand elle ne seroit plus dans la Château de ses parens, il y viendroit encore tous les jours, & s'il ne souhaiteroit pas quelquefois de l'y voir. Le Comte transporté de plaisir, lui dit en lui serrant la main, qu'il l'aimoit trop pour survivre un moment à sa perte.

Je ne sçais si la Marquise qui vint alors interrompre leur entretien ne leur rendit pas en cela un

bon office, car après s'être si brusquement fait une déclaration mutuelle de leurs secrets sentimens, ils demeurèrent tout interdits. Ils se remirent pourtant bientôt l'un & l'autre, & si on les empêcha de continuer leur conversation, en récompense ils se lancerent tant de regards tendres & passionnez, qu'ils eurent sujet tous deux d'être contents de leur journée. Ils en eurent encore de plus agréables dans la suite. Les amans, quand une fois ils ont osé se dire je vous aime, font insensiblement bien du chemin. Ils ressemblent aux personnes qui voyagent sur mer, & qui se trouvent au bout du voyage sans même s'être apperçûes qu'elles ont changé de place. Le Comte & sa Maîtresse vivoient dans une parfaite intelligence. Ils passoient ensemble si tranquillement leurs jours, que celui de leur séparation arriva sans qu'ils y eussent seulement pensé.

Un matin que ce Gentilhomme venoit selon sa coutume dîner chez le Marquis, il y trouva une si nombreuse compagnie, qu'il jugea plus à propos de se retirer chez lui que de se mettre à table avec tant de gens qu'il ne connoissoit pas pour la plûpart. Il ne sçavoit pas quelle compagnie il évitoit ; c'étoit la famille de son rival. Elle venoit pour conclure le mariage proposé. Mademoiselle de Ganderon qui n'avoit point encore vû l'époux qu'on lui destinoit, ne fut pas enchantée de sa figure. Il n'étoit pas besoin, à la vérité, qu'elle fut prévenuë en faveur d'un autre, pour remarquer d'abord que le fils du Président n'étoit pas un sujet fort agréable. Imaginez - vous un grand innocent d'Ecolier éflaqué & monté sur deux jambes aussi longues que menuës & sans molet. Son esprit répondoit par

faitement à sa personne : s'entretenoit-on devant lui des choses ordinaires , il gardoit un stupide silence ; si l'on vouloit qu'il parlât , il falloit le mettre sur l'histoire ou sur la fable , & il ne disoit pas dix mots françois sans y mêler quelque terme latin.

Un Amant de cette espece n'étoit guere propre à faire une tendre impression sur une fille aussi spirituelle que Mademoiselle de Ganderon. Neanmoins quoiqu'il lui déplût infiniment , bien loin de le lui témoigner par un air de froideur , elle eut la malice de feindre qu'elle prenoit beaucoup de goût aux expressions recherchées dont il se servoit. Elle poussa même la complaisance jusqu'à passer presque toute l'après-dinée à s'entretenir & à s'ennuyer en particulier avec lui. Il est vrai que le soir elle ne put s'empêcher de s'égayer à ses dépens devant toute

276 *Avantures du Chevalier*

la compagnie. Le Marquis de Ganderon pendant le souper lui demanda si elle étoit contente de la conversation du fils de Monsieur le Président. On ne sçauroit l'être davantage, lui répondit-elle. Ce jeune Cavalier possède l'antiquité. Il m'a conté l'histoire de Cyrus au berceau, & quoiqu'il ait parlé plus de deux heures, il a laissé le Prince à la liziere.

Cette plaisanterie & plusieurs autres pareilles divertirent toutes les personnes qui étoient à table, excepté le futur, qui trouvant mauvais que Mademoiselle de Ganderon le voulût tourner en ridicule, se sentit naître pour elle quelques mouvemens d'aversion. Malgré cela le lendemain le Marquis & le Président convinrent de tout. Quand les parens sont satisfaits du côté du bien & de la naissance, ils ne se soucient guere du reste.

Tandis que chez le Président Monsieur & Madame de Ganderon dressoient avec lui les articles du Contract, le Comte usant de la liberté qu'il avoit d'entrer chez le Marquis quand il lui plaisoit, y vint, & trouvant sa maîtresse toute seule, il apprit d'elle tout ce qui se passoit. Ils s'attendrirent tous deux : Mon cher Comte, lui dit Mademoiselle de Ganderon, c'en est fait, dès demain peut-être vous me perdrez. C'est donc demain que je dois perdre le jour, répondit l'amant : vous apprendrez ma mort avant que d'être dans les bras d'un autre. Que faut-il faire pour prévenir ce malheur, reprit la Demoiselle ? parlez, je suis capable de tout entreprendre pour me conserver à vous.

Ces discours ne manquèrent pas d'être suivis d'une infinité d'autres semblables, & vous jugez bien que ces amans se voyant sans

témoins dans l'endroit où ils étoient ne consulterent que leur amour sur le parti qu'ils avoient à prendre. Monneville n'en trouvoit qu'un, que son amante eut la foiblesse d'approuver & dont bientôt après elle eut sujet de pleurer à loisir l'extravagance. Car dès le jour suivant le Marquis, pendant qu'il dînoit, reçut une Lettre de la part du Président; elle contenoit ces paroles : *Mon fils s'est dérobé de chez moy ce matin pour retourner à Paris. Il m'a écrit de la premiere poste un billet par lequel il me déclare qu'il renonce à Mademoiselle de Ganderon dont l'esprit railleur ne lui convient point du tout, & que si je prétends le contraindre à l'épouser malgré lui, il ira s'enfermer pour jamais dans une retraite où il sera à couvert de la tyrannie du pouvoir paternel. Je suis bien mortifié, Monsieur, d'un pareil contre-temps & je vous prie*

*de Beauchêne. Liv. III. 279*  
*de recevoir les très-humbles excuses*  
*que je vous fais du procédé de mon*  
*fil, en attendant que nous puissions*  
*prendre ensemble des mesures convoc-*  
*nables.*

Si cette nouvelle causa d'abord beaucoup de joye à nos amans, l'inquietude ne tarda guere à mêler de l'amertume à leurs plaisirs. Mademoiselle de Ganderon s'aperçut peu à peu qu'elle avoit eu trop de complaisance pour le Comte, & se representant alors que l'état où elle étoit pourroit plutôt exciter la colere que la pitié du Marquis, elle se repentoit de son imprudence. Cette réflexion qu'elle auroit dû faire auparavant la mit dans la nécessité de chercher quelque expedient pour dérober à ses parens la connoissance d'une faute qu'elle auroit voulu se cacher à elle-même.

Elle tint sur cela conseil avec

son amant qui partageoit ses allarmes, jugeant comme elle qu'il étoit très important pour l'un & pour l'autre que la famille ignorât leur indiscretion. Pour cet effet il fut décidé que la Demoiselle paroîtroit triste & abbatuë, ce qu'elle auroit peu de peine à faire dans la conjoncture présente: Qu'elle fuïroit les compagnies, & que sous prétexte de l'affront que le fils du Président venoit de lui faire, elle demanderoit à se retirer dans un Convent pour quelques mois.

Elle joüa fort bien son personnage. Elle affecta d'être piquée au vif de la conduite du fils du Président, témoigna un extrême desir d'entrer dans un Monastere, & sa demande qui passa pour un dépit noble & généreux lui fut allément accordée. Monsieur de Ganderon écrivit à une cousine qu'ii avoit à Paris, pour la prier

de choisir dans cette grande Ville une maison religieuse où sa fille pût acquérir les petits talens qui manquoient à son éducation & qu'on ne pouvoit avoir en Province. La Dame de Paris lui fit réponse qu'elle se chargeroit volontiers de ce soin là ; mais qu'étant sur le point d'aller passer deux ou trois mois à la campagne , elle le conjuroit de remettre la chose à son retour, en l'assurant qu'elle lui en donneroit avis dès le lendemain de son arrivée à Paris.

La bonne Dame tint aussi exactement sa parole , que si elle eut deviné qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Le Marquis & sa femme qui voyant leur fille languir d'impatience & d'ennui, craignoient qu'elle ne tombât malade , la firent partir sur le champ sous la conduite d'une vieille Gouvernante qui l'avoit élevée dès son enfance. Ils la menerent dans

leur équipage jufqu'à la Ville voisine où l'on avoit retenu deux places dans le caroffe public , & lui ayant dit adieu en mêlant leurs larmes à celles qui baignoient son vifage , ils s'en retournerent fort triftes à leur Château.

Deux jours avant cette féparation le Comte & fa maîtrefle avoient concerté ce qu'ils devoient faire pendant leur abfence , & l'amante avoit confeillé à l'amant d'être plus affidu que jamais chez fes parens , pour deux raifons ; la premiere pour écarter tout foupçon , & la feconde pour être plus fouvent dans un lieu qui le feroit reffouvenir d'elle.

Dans un moment , Messieurs , je vais paroître fur la fcene. Vous vous y attendez bien , & je lis dans vos yeux que vous ne ferez nullement furpris d'entendre ce que je vais vous dire. Mademoifelle de Ganderon ne faisoit ce voyage

de Paris que pour mes beaux yeux ; elle vouloit que je reçusse la vie dans ce centre des douceurs qu'on peut goûter dans ce bas monde, dans ce cahos d'affaires mystérieuses, si favorable aux mariages clandestins.

Monneville fut interrompu dans cet endroit de son histoire par tous les Flibustiers, qui s'empresserent à lui faire compliment sur la tendresse furtive dont il étoit le digne fruit. Nous l'embrassâmes tour à tour, lui protestant que nous regardions comme une des plus grandes faveurs de la fortune le bonheur de posséder sur notre Vaisseau un fils de l'Amour. Il encherit lui-même sur nos plaisanteries ; après quoi, il reprit ainsi son discours.

Pour revenir à Mademoiselle de Ganderon que je pourrois dès à présent appeller ma mere, elle se trouva seule dans la voiture avec

sa Gouvernante, & elle n'en fut pas fâchée, pouvant rêver plus facilement à ses affaires. Elle se flattoit qu'elle feroit bientôt des connoissances à Paris, & qu'elle y pourroit trouver quelque personne discrete dont l'assistance lui seroit d'une grande utilité. Mais soit qu'elle se trompât dans son calcul, ou que le mauvais carrosse dans lequel elle étoit l'incommodât, soit enfin que me sentant mal à mon aise dans les flancs pressés par un corps trop juste, je jugeasse à propos de précipiter ma sortie d'une si étroite prison, la Dame sur la fin de la seconde journée fut atteinte de quelques douleurs qui lui présage-  
rent l'approche de ma naissance.

Un petit Village situé comme exprès au milieu de la campagne pour la commodité des Voyageurs étoit destiné à l'honneur de me voir naître. L'hôtesse du Ca-

baret étoit une jeune femme mariée depuis un an & accouchée d'une fille depuis deux jours. Mademoiselle de Ganderon l'alla trouver d'abord & lui glissant quelques écus dans la main lui découvrit son secret. L'hôtesse gagnée par cette petite libéralité s'offrit volontiers à servir ma mere & s'en acquitta le plus adroitement du monde. Elle lui donna une petite chambre auprès de la sienne, & fit coucher la Gouvernante dans une autre assez éloignée. Après avoir pris cette précaution elle envoya chercher sa Sage-femme que ma mere mit dans ses intérêts de la même façon que l'Hôtesse.

Il étoit temps qu'il vint du secours : Les douleurs augmentoient de maniere que la personne qui les souffroit n'y pouvoit plus tenir. Je ne cessai de faire le petit diable à quatre que je n'eusse mes

286 *Avantures du Chevalier*

coudées franches ; & j'aurois alors tout gâté par mes cris , s'ils n'eussent pas été pris pour ceux de la fille de l'Hôteffe. J'eus le bonheur de crier tout seul , l'autre enfant n'ayant pas été tenté d'effayer un petit duo avec moi.

Cet accouchement fut des plus heureux , quoiq'ou n'eût point invoqué la triple divinité des Parques : & la Sage-femme qui ne quitta pas de toute la nuit la nouvelle accouchée , épuisa son art pour la mettre en état de soutenir les secouffes du caroffe. Pour gagner quelques heures de repos , on dit le matin au Cocher que Madame de Ganderon étoit indisposée & le prioit de differer un peu son départ. Il auroit été insensible à cette priere , si elle n'eut pas été accompagnée d'une pistole & d'un ordre de le faire bien déjeuner. Cela lui fit prendre patience & donna le loisir à ma mere

de se préparer à partir avec moins de précipitation. Cependant les efforts qu'il lui fallut faire pour se lever & s'habiller auroient dû causer la mort à une personne aussi délicate qu'elle, mais on voit tous les jours en pareil cas des traits de courage étonnants.

Avant que de se remettre en chemin elle entra dans la chambre de l'Hôteffe, & lui ayant de nouveau demandé le secret, elle tira de sa poche une bourse où il y avoit une trentaine de Louis d'or qu'elle lui fit facilement accepter. Recevez cet argent, ma bonne, lui dit-elle, en attendant d'autres marques de ma reconnaissance & de celles d'un jeune Cavalier que vous verrez bientôt ici. Cherchez, je vous prie, une Nourrice pour mon fils & ne le perdez pas de vûë. Ensuite s'étant fait apporter du papier & de

290 *Avantures du Chevalier*

ron en avoit donné. Ma mere avant que de s'enfermer n'oublia pas d'écrire au Comte de Monneville à l'adresse dont ils étoient convenus. Elle lui mandoit de se rendre incessamment à l'Hôtellerie où elle m'avoit laissé, & l'instruisoit de tout ce qu'il devoit faire pour parvenir à voir son ouvrage.

Mon pere impatient d'apprendre des nouvelles de sa maîtresse, n'eut pas reçu sa Lettre, qu'il partit & vola vers le lieu qui y étoit indiqué. Il demanda à parler à l'Hôteffe, & s'étant fait connoître à elle pour le Cavalier qui prenoit plus d'interêt à ce qui s'étoit passé chez elle la nuit qui fut la premiere de ma vie, il la pria de lui conter toutes les circonstances de cette aventure; ce qu'elle n'eut pas achevé de faire, qu'il s'informa si je vivois encore & où j'étois, témoignant

une extrême envie de me voir. Alors l'Hôteſſe reprenant la parole, lui dit : Monsieur, je vais vous confier un ſécet de la dernière conſéquence, & je vous ſupplie très-humblement de le garder. Mon pere le lui promit, & elle continua ſon diſcours de cette forte.

Madame votre épouse en partant de chez moi me recommanda d'avoir grand ſoin de ſon fils, & de ne le pas perdre de vûe. Tandis que je lui faiſois chercher une bonne Nourrice par la Sage-femme, je le tins dans mon lit le jour entier & la nuit ſuivante. Je ne ſçai ſi je m'agitai trop en dormant, mais il eſt certain qu'à mon réveil je ſentis un des deux enfans mort à mes côtez. Ah Ciel, s'écria le Comte en frémiſſant, mon fils n'eſt plus ! Il vit encore, répondit l'Hôteſſe, écoutez-moi ſ'il vous plaît ſans m'interrompre.

Je me levai promptement ;  
poursuivit-elle, je fermai ma porte  
au verouil, & revenant à mon lit,  
je reconnus que c'étoit ma fille  
que j'avois étouffée. Je m'étois  
aperçue que mon époux, qui par  
hasard alors étoit absent, avoit  
eu plus d'affection pour moi de-  
puis ma grossesse. Ma fille étoit  
notre premier enfant ; par sa  
mort je craignis de perdre les  
bonnes grâces de son pere. Je pris  
mon parti sans hésiter. J'enterrai  
ma fille dans un caveau abandon-  
né, & je pris à sa place votre fils.  
Je trompai ma Confidente elle-  
même, quand elle me vint aver-  
tir qu'elle avoit trouvé une nour-  
rice. Je lui fis une fausse confi-  
dence, en lui disant qu'une per-  
sonne inconnue étoit venu secre-  
tement chercher le petit garçon  
de la part de sa mere. Ainsi,  
Monsieur, ajouta-t-elle, cet en-  
fant que vous voyez & que j'ap-

pelle ma fille , est votre fils , ou du moins celui de la Dame qui m'en a chargée. A ces mots , le Comte me prit entre ses bras , & me donna cent baisers en répandant sur mon visage des larmes qui rendoient témoignage de la joye dont son cœur étoit pénétré.

Il demeura dans l'Hôtellerie plusieurs jours , pendant lesquels il fit souvent répéter à l'Hôtesse la pitoyable histoire de ma naissance , & m'accabla de caresses. Enfin lorsqu'il partit pour s'en retourner chez lui , il fit présent à cette femme de tout ce qu'il avoit dans ses poches d'argent & de bijoux , me recommanda fortement à ses soins , & s'éloigna de moi plus lentement qu'il ne s'en étoit approché.

Quand il fut de retour dans sa Terre , il ne manqua pas de vouloir mander à sa chere Maîtresse

en termes couverts , ce qui s'étoit passé entre l'Hôtesse & lui , mais une seconde lettre qu'il reçut de ma mere l'en empêcha. Elle lui défendoit absolument de lui écrire , ayant été avertie en entrant au Convent , que les lettres adressées aux Pensionnaires étoient arrêtées & envoyées à leurs parens. Pour profiter de cet avis qui n'étoit pas en effet à négliger , il renonça au commerce de lettres , dans la douce esperance que Mademoiselle de Ganderon & lui ne seroient pas long-tems séparés.

Il vint plus d'une fois me voir pendant la premiere année , sous prétexte d'une affaire qu'il disoit avoir avec un Gentilhomme voisin. Il demouroit à l'Hôtellerie quelquefois plusieurs jours , & pendant qu'il y étoit , il me tenoit sans cesse entre ses bras. Je fus sevré de bonne heure , parce que ma jeune nourrice ne crut pas

devoir par amitié pour moi se dispenser de donner à son mari une nouvelle preuve de sa fécondité. Je ne m'en portois pas plus mal pour cela. J'avois un tein vermeil, un embonpoint merveilleux, tout le monde lui faisoit compliment sur ma beauté.

Cette femme eut un second enfant qui ne vécut pas plus long-tems que le premier, & trois semaines après elle fut retenue pour être nourrice de celui dont la Baronne du Mesnil étoit sur le point d'accoucher. Le Baron étoit un Seigneur qui avoit une Terre auprès du Village, & qui depuis neuf ou dix mois avoit épousé une jeune & riche orpheline, dont il étoit devenu amoureux. J'allai avec l'Hôteffe demeurer au Château du Mesnil, & nous laissâmes l'Hôte son mari dans l'Hôtellerie. A peine fûmes-nous chez le Baron, que la Baronne mit au

296 *Avantures du Chevalier*  
monde une fille avec laquelle on  
n'éleva.

Il arriva dans ce tems-là du  
changement au Château de Gan-  
deron. La Marquise mourut, &  
cet événement fut cause que le  
Marquis prit la résolution de  
laisser sa fille au Convent, jus-  
qu'à ce qu'il trouvât l'occasion de  
la marier selon ses vûës, c'est-à-  
dire, à un Gentilhomme qui eût  
des biens considérables, car il  
n'étoit pas homme à vouloir ac-  
cepter pour gendre le Comte de  
Monneville, quelque estime &  
quelque amitié qu'il eût pour lui.  
Mon pere & ma mere qui sça-  
voient bien les sentimens de M.  
de Ganderon là-dessus, n'atten-  
doient leur bonheur que du Ciel.

Les choses étoient dans cet  
état, lorsque l'on apprit dans la  
Province \* que l'Espagne venoit

\* 1684.

de se joindre à l'Empereur & aux Hollandois contre la France. Toute la Noblesse prompte à courir au secours de sa patrie, se mit en mouvement. Mon pere fils d'un homme qui avoit acquis de la réputation à la guerre, ne put se dispenser de s'y préparer. Son peu de bien ne lui permettant pas d'avoir un grand équipage, il partit avec un valet de chambre & un laquais. Il prit auparavant congé du Marquis, & vint faire un tour au Village pour me voir. Il fit si bien qu'il eut un secret entretien avec ma nourrice. Elle lui dit sur quel pied j'étois au Château du Mesnil, & elle lui parut si attachée à moi, qu'il se sentit consolé de la nécessité de s'éloigner de son fils peut-être pour long-tems. Après avoir donné quelque argent à cette femme, pour l'engager à redoubler ses soins pour ma petite personne, il

se rendit à l'armée, ou plutôt à Rheims, où elle devoit s'assembler sous les ordres de M. de Turenne.

Le Marquis de Bourlemont qui connoissoit & aimoit mon pere, fut ravi de le revoir, & le reçut Volontaire dans son Régiment. Il le présenta même au General, qui l'ayant reconnu, se fit un plaisir d'occuper son courage, en l'employant aux divers Sièges qui se firent sur les Terres du Marquis de Brandebourg, & qui furent poussez si vigoureusement, que cet Electeur effrayé se retira bien avant dans l'Allemagne, & demanda à garder la neutralité.

La certitude où étoit le Comte que la bravoure ne manquoit pas de récompense sous un General tel que M. de Turenne, & la flatteuse esperance d'acquérir assez de gloire pour mériter de paroître au Marquis de Ganderon di-

gne de son alliance , lui firent faire des choses surprenantes. C'est ainsi que de tout tems & en tous états , on a vû de grandes actions produites par l'amour. Le desir de plaire aux femmes a fait de vaillans guerriers. Le Comte de Monneville dans une affaire où fut tué le Marquis de Bourlemont , se signala par des exploits que vous auriez admirez vous-même , Messieurs , tout accoutumez que vous êtes aux actions téméraires. Mais enfin le Comte fut fait prisonnier , & ne recouvra la liberté qu'à la Paix de Nimegue.

Depuis que ma nourrice étoit devenuë celle de la fille du Baron du Mesnil , au lieu de m'aimer moins qu'auparavant , elle sembloit avoir plus de tendresse pour moi. Le Baron de son côté très-satisfait de cette femme , pour lui témoigner sa reconnoissance me

faisoit mille careffes , & ne mettoit presque aucune différence entre sa propre fille & moi. Il souffroit qu'elle m'appellât sa sœur , & tous les domestiques à son exemple , nous confondoient ensemble. Loin d'abuser des attentions que l'on vouloit bien que je partageasse avec Lucile , c'est ainsi que se nommoit la fille de ce Seigneur , j'apportai tous mes soins pour gagner son affection , & j'y réüffis de façon que dans nos petits jeux , elle trouvoit mauvais que j'eusse pour elle les déferences que je lui marquois. Je la gênois par mon respect.

Ma prétenduë mere , qui ne nous étoit pas plus à l'une qu'à l'autre , s'appercevant de l'attachement que j'avois pour Lucile , se proposa de veiller sur nous. Nos familiaritez , quoique innocentes , ne laissoient pas de l'alarmer. Elle craignoit que le ha-

zard ne découvrit mon sexe , qui m'étoit inconnu à moi-même ; & dans cette crainte , elle ne cessoit de nous prêcher la pudeur ; ce qui faisoit tant d'impression sur nos jeunes cervelles , que nous nous cachions très-soigneusement pour les moindres petits besoins. En un mot , j'étois continuellement sous ses yeux pendant le jour , & je couchois la nuit avec elle.

Notre amour augmentoit plus vîte que le nombre de nos années , & quand je me rappelle certains traits de mon enfance , je conclus que cette passion ne connoît point d'âge où elle ne fasse sentir son pouvoir. Ma nourrice m'avoit accoutumé à baiser la main de M le Baron quand il me donnoit quelque chose ; j'observois aussi cette ceremonie respectueuse avec ma petite sœur , qui étoit si persuadée que j'y

trouvois du plaisir , que lorsqu'on m'avoit punie ou que j'avois quelque autre chagrin , elle m'apportoit avec empressement sa main à baiser. Trente - cinq ans n'ont point effacé de ma mémoire mille semblables minuties , qui prouvent démonstrativement que nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre , & qu'ils seroient un jour unis comme ils l'ont en effet été depuis , & le sont encore malgré la cruauté du sort qui nous tient séparés.

Je passai de cette sorte mes premières années au Château du Mesnil , & il y en avoit déjà cinq que ma nourrice n'avoit point entendu parler du Comte de Monneville mon pere. Elle le crut mort , & cependant elle ne diminua rien de l'amitié qu'elle avoit pour moi. Il est vrai qu'elle avoit intérêt de tromper encore son mari , qui me regardant comme

sa fille unique, me chériffoit autant que si je l'eusse été véritablement. Elle attendoit pour le tirer d'erreur, que je fusse dans un âge plus avancé.

Un soir le Baron du Mesnil sortit de son Château, selon sa coutume, pour tirer un Lapin, & ne revint que long-tems après. Il défendit en arrivant qu'on lui éclairât, & il se rendit à son appartement à pas précipitez. Quoiqu'il n'y eût point de lumieres sur son passage, on ne laissa pas de remarquer qu'il rapportoit deux fusils. Il en mit un dans son cabinet, & sortant avec l'autre à l'instant même, il déclara qu'il ne viendroit point souper. Il ne rentra que fort tard, sans dire où il avoit été; & quand il fut dans son appartement, il ne voulut pas contre son ordinaire permettre qu'on le deshabilât. Ce qui donna bien à penser à tous

304 *Avantures du Chevalier*  
ses domestiques, dont l'imagina-  
tion eut encore plus beau jeu le  
lendemain matin, lorsqu'ils vi-  
rent sur son linge des taches de  
sang, dont il ne s'étoit pas apper-  
çu lui-même. Chacun fit là-def-  
sus ses réflexions, & s'imagina ce  
qu'il voulut.

Deux jours après le mari de  
ma nourrice la vint trouver au  
Château, & lui dit en particu-  
lier, qu'il étoit inquiet de ce que  
ce Monsieur n'étoit pas revenu  
coucher dans l'Hôtellerie les  
deux nuits précédentes. Quel  
Monsieur, lui répondit sa femme  
d'un air étonné ? Ce Monsieur,  
reprit-il, qui venoit si souvent  
chez nous il y a cinq ou six ans.  
Ce brave homme qui paroissoit  
tant nous aimer. . . là, tu ne te  
souviens pas ? . . Cet habit galon-  
né qui donnoit toujours quel-  
ques douceurs à notre petite fille.

Ma nourrice à ce portrait re-

connut sans peine l'original , & pressa son mari de lui apprendre pourquoi le Cavalier dont il parloit lui caufoit de l'inquiétude. C'est que cet honnête homme , lui dit l'Hôte , arriva dans le Village avant hier , & vint descendre chez moi. Il me demanda de vos nouvelles , & de celles de notre enfant. Ensuite ayant pris mon fusil , il sortit de l'Hôtellerie , en disant qu'il alloit faire un tour dans le bois du Mesnil , après quoi il reviendrait souper & coucher chez moi. Mais je ne l'ai point revû depuis , & cependant son cheval est toujours dans mon écurie.

Vous concevez-bien l'impres-  
sion que ce discours fit sur ma  
nourrice. Elle frémit d'effroi , &  
se laissa prévenir du plus noir  
pressentiment. Elle chargea son  
mari de s'informer secretement  
si personne n'avoit vû ce Cava-

306 *Avantures du Chevalier*  
lier, tandis que de son côté elle en feroit des perquisitions. Toutes leurs recherches furent inutiles. Au bout de trois jours, comme l'Hôte n'avoit point paru au Château, sa femme impatiente de sçavoir s'il n'avoit eu aucunes nouvelles du Gentilhomme en question, résolut de se rendre au Village pour entretenir son mari là-dessus. Nous accompagnâmes notre nourrice Lucile & moi, le chemin n'étant pas si long que nous ne pussions le faire en badinant. Je m'en souviens encore parfaitement bien : nous marchions devant elle, ma sœur & moi, en traînant un petit chariot qu'un domestique nous avoit fait.

Quand nous fûmes au milieu d'un bois qui sépare le Château d'avec le Village, la nourrice nous fit prendre un sentier de traverse pour abreger notre chemin. Mais après avoir fait environ

vingt pas, deux petits chiens qui étoient avec nous s'arrêterent tout à coup, & se mirent à aboyer comme s'ils avoient vû quelque animal contre lequel ils eussent eu besoin de secours. Cela nous fit peur à Lucile & à moi, & nous courûmes nous ranger sous l'aîle de notre nourrice, qui s'avança vers les chiens pour voir ce qui les faisoit aboyer & même hurler. Elle remarqua qu'une petite élévation de terre nouvellement remuée, bien battuë avec les pieds, & couverte de broffailles rangées avec art, étoit la cause de ces hurlemens.

Elle eut peur à son tour, & comme la perte du Comte lui avoit déjà rempli l'esprit d'idées tragiques, quelques gouttes de sang qu'elle apperçut sur des pierres, acheverent de lui donner des soupçons, dont elle alla promptement faire part à son mari. Il

ne les trouva pas mal-fondez , & il ne tarda guere à les éclaircir. Il vint avec nous dans le bois , sous prétexte de nous conduire au Château. Sa femme lui montra l'endroit où les chiens s'étoient arrêtez , & sur lequel ils recommencerent à hurler. Alors l'Hôte donna quelques coups de pioche , & il n'eut pas levé un demi pied de terre , qu'il découvrit le cadavre , & reconnut l'habit du Cavalier dont il étoit en peine. La nourrice ne douta point que ce meurtre ne fût l'ouvrage du Baron. Elle jugea que ce Seigneur , dont elle connoissoit l'humeur violente , ayant rencontré près de son Château ce malheureux Gentilhomme qui chassoit , avoit crû que c'étoit pour l'insulter , l'avoit tué d'un coup de fusil , & ensuite enterré. L'Hôte eut la même pensée ; mais loin de vouloir s'exposer au ressentiment du

Baron , en publiant cette découverte , il se promit bien de la tenir secrète. Il recouvrit de terre le cadavre , & remit les broffailles dessus comme elles étoient auparavant , pendant que sa femme nous remena au Château Lucile & moi. Elle retourna un moment après sur ses pas , rejoignit à la hâte son mari , & alla s'enfermer avec lui dans l'Hôtellerie pour ouvrir la valise du Cavalier assassiné.

• Ils n'y trouverent point d'argent ; il n'y avoit dedans que des papiers , un mémoire des dettes qu'il avoit contractées en Allemagne , quelques lettres de Mademoiselle de Ganderon , & entre autres celle dont elle avoit chargé ma nourrice avec ordre de la remettre à mon pere. Je les ai vû depuis toutes entre les mains de ma mere , à qui cette bonne femme se voyant près de mourir ,

les rendit en lui apprenant toutes les circonstances que je viens de vous rapporter.

Nous interrompîmes encore tous Monneville dans cet endroit pour déplorer le sort de son pere. Ce qui fournit à quelques Flibustiers sérieux une occasion de moraliser sur l'instabilité du bonheur de l'homme ; mais les autres prenant peu de goût aux réflexions morales , comme gens préparés à tous les événemens de la vie , presserent Monneville de continuer son histoire. Il en reprit ainsi le fil.

Je perdis donc mon pere dans le tems peut-être qu'il venoit me rejoindre pour ne me plus quitter. Sa mort n'altera point l'attachement que ma nourrice avoit pour moi. Tout le changement que je trouvois dans ses manieres à mon égard ; c'est qu'elle me sembloit plus triste qu'aupara-

vant , & que quelquefois fans me parler elle laissoit couler des pleurs en me regardant. Elle me recommandoit souvent de m'appliquer à la lecture , & plus encore à l'écriture , sans me dire la raison particuliere qu'elle avoit que je scüssè bien écrire. Je ne l'ignorai pourtant pas long-tems ; car cette femme étant devenuë veuve cinq ou six mois après la mort de mon pere , me prit un jour en particulier & me parla dans ces termes.

Mon cher enfant , quoique vous soyez encore bien jeune , je vous trouve si raisonnable , que je ne veux pas tarder davantage à vous faire une confidence qui vous regarde toute seule , & dont notre bonheur dépend. Mon mari , qui me laisse sans bien par sa mort , me met hors d'état de faire pour vous ce que je souhaiterois , & de vous marquer jusqu'à

quel point je vous aime. La protection de M. le Baron est l'unique ressource qui me reste, & non-seulement vous me la ferez perdre, mais vous m'exposerez à recevoir de la part de ce Seigneur les plus rigoureux traitemens, si vous ne suivez pas les conseils que je vous donnerai. Il vous puniroit aussi avec moi. Il faut donc par une conduite prudente ménager encore pendant quelques années ses bontez. Cela m'engage à vous reveler bien des choses dont voici la principale : vous n'êtes point une fille. J'ai si bien veillé sur vous que je suis sûre que vous l'avez ignoré jusqu'à ce moment. C'est à cacher votre sexe que je vous prie d'apporter tous vos soins. C'est cet article important qui m'oblige à vous faire de grandes confidences malgré votre jeunesse.

Je viens, poursuivit-elle, de  
vous

vous apprendre que vous n'êtes point fille, sachez outre cela que je ne suis pas votre mere, & que vous n'avez point perdu un pere dans mon mari. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui. Si vous pouvez vous conserver l'asile que vous avez dans ce Château, je vous découvrirai le reste des choses dont il n'est pas encore tems de vous instruire. Voyez, mon enfant, si vous vous sentez capable de profiter de mes avis. Si vous voulez me seconder, je consens d'avoir soin de vous jusqu'à ce que vous puissiez vous passer de moi. Si au contraire vous me donnez sujet de craindre que votre imprudence ne m'attire ici quelque mauvaise affaire, je serai obligée de vous abandonner.

Ma nourrice en me tenant ce discours, remarqua que j'en étois fort étonné. Elle se sentit saisir d'un mouvement de pitié. Elle me

tendit les bras en pleurant. Je lui sautai au cou, & lui promis de faire absolument tout ce qu'elle desireroit.

Elle se trompa si peu dans l'opinion qu'elle avoit de mon esprit discret, que depuis ce jour-là elle fut contrainte de me gronder pour m'obliger à prendre quelque recreation avec Lucile. Je n'étois plus cette petite sœur qui se montroit toujours prête à rire & à joüer. La différence que je commençai à sentir qu'il y avoit de son état au mien, m'ôta tout d'un coup cet enjoüement qui la divertissoit auparavant. La tendresse que j'avois pour elle ne diminuoit point, mais elle devenoit plus timide & plus respectueuse.

Trois mois après la mort du mari de ma nourrice, une maladie violente emporta brusquement la Baronne du Mesnil. On ne sçut pas si-tôt que le Baron

étoit veuf, qu'on lui fit proposer les meilleurs partis de la Province. Le Marquis de Ganderon fut un des premiers qui souhaiterent son alliance. De son côté, le Baron du Mesnil, à qui un Gentilhomme ami du Marquis, parla de cette affaire comme de lui-même, trouva l'héritière de M. de Ganderon un parti si avantageux, qu'il monta sur le champ en carosse avec l'ami commun, pour l'aller demander en mariage au Marquis. La négociation fut bientôt terminée. Ces deux Seigneurs convinrent facilement de tout, & arrêterent entre eux qu'ils iroient incessamment à Paris pour voir si la Demoiselle conviendrait au Baron.

Ils ne tarderent point à faire ce voyage avec le Gentilhomme médiateur, & la personne de Mademoiselle de Ganderon plût infiniment au Cavalier qui la re-

cherchoit. Il n'eut pas besoin de la voir deux fois pour en devenir plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été de sa première femme ; & il ne songea plus qu'à hâter son second mariage. Cependant la nouvelle épouse avoit perdu une partie de ses charmes par les chagrins continuels qu'elle avoit eus & qu'elle avoit encore ; car n'entendant plus parler de Monneville, elle jugeoit qu'il devoit être mort, & cette pensée lui donnoit un air de tristesse qui ne relevoit pas l'éclat de sa beauté.

Lorsque le Marquis son pere lui déclara qu'il l'avoit promise au Baron du Mesnil, elle voulut inutilement le prier de lui permettre de renoncer au monde, il n'eut aucun égard à sa priere qu'il regarda même comme un effet des tentatives que les Religieuses avoient apparemment faites pour la séduire. Il lui repré-

ſenta d'un air d'autorité qu'un époux tel que le Baron , étoit préférable à la vie Monastique , & qu'en un mot la choſe étoit réſoluë. Alors voyant qu'elle ne pourroit oppoſer qu'une réſiſtance inutile aux ordres abſolus de ſon pere , elle ſe diſpoſa docilement à lui obéïr. Elle ſortit du Convent , & ſe laiſſa entraîner deux jours après de Paris au Château de Ganderon , où les nôces ſe firent ſans aucune pompe.

Quelque impatience qu'eut le Baron d'emmener chez lui ſa chere épouſe , il ne laiſſa pas d'avoir la complaiſance de faire un aſſez long ſéjour chez M. de Ganderon. Mais il prit enfin congé de lui pour ſe rendre au Château du Meſnil , où il entra au bruit d'une douzaine de coups de fuſil que tirerent les habitans du Village , pour célébrer l'heureux retour de leur Seigneur , & l'ar-

rivée de la nouvelle Baronne. Il fallut recevoir & rendre les visites de toute la Noblesse des environs ; ce qui occupa plus de huit jours Madame du Mefnil. Elle n'avoit pas encore eu le loisir de faire quelque attention à Lucile , mais elle s'y attacha bientôt , & loin d'avoir pour elle les airs aigres d'une marâtre , elle la traitoit avec une douceur & une bonté qui ravissoient le Baron.

Plus ma nourrice confideroit cette jeune Dame , & plus elle trouvoit qu'elle ressembloit à celle qui s'étoit débarrassée dans son Hôtellerie d'un fardeau incommode. Elle n'osoit néanmoins se fier à ses conjectures , & elle se proposa de les approfondir finement. Pour ma mere , il est certain qu'elle ne reconnut point du tout ma nourrice , & ne la soupçonna nullement de l'être , quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle étoit



Bonnard del.

J.B. Scotin Sculp.



dans le Village qui m'avoit vû naître. Lucile toutefois lui donna lieu par hazard de penser qu'elle étoit en pays de connoissance , & que sa nourrice pouvoit être cette même Hôteffe à qui elle m'avoit confié. Cette circonstance mérite bien que je vous en fasse le rapport.

La Baronne un jour étoit dans son cabinet un livre à la main , quand Lucile suivie de ma nourrice & de moi entra & courut à elle en lui disant : ma chere mere , voulez-vous bien que ma bonne amie vous fasse la révérence ? Entrez , mon enfant , entrez , me dit la Baronne , ne croyant pas si bien dire , l'amitié que ma fille a pour vous vous répond de la mienne ; approchez. Je m'avancai vers elle pour lui débiter un petit compliment que j'avois préparé à l'aide de ma nourrice ; mais je me troublai sans sçavoir

320 *Avantures du Chevalier*  
pourquoi, & je demeurai court. Il seroit ridicule d'attribuer à l'instinct ce désordre de mes sens, qui sans doute n'étoit qu'un effet de ma timidité. La Baronne en jugea de même, & pour m'engager à parler, elle me demanda quel âge j'avois, & si j'étois fille unique. Je répondis qu'oui, & ma nourrice prenant alors la parole, lui dit avec une feinte ingénuité : Hélas, Madame, elle n'en fera pas plus riche. Si mon époux vivoit encore, elle pourroit un jour avoir quelque bien. Nous avons tenu Cabaret dans le Village pendant plusieurs années, & nous ne faisons pas mal nos affaires; mais j'ai eu le malheur de le perdre, & sans les bontez de M. le Baron, nous serions ma fille & moi fort à plaindre.

La nourrice en parlant ainsi observoit attentivement la Baronne pour voir si cette Dame en l'é-

coutant ne tourneroit point par quelque démonstration son doute en certitude. Ma mere évita ce piège ; aucune altération ne parut sur son visage. Elle déplora d'un air tranquille le sort de l'Hôtesse , qui s'imaginant qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit porté de la Baronne , cessa de trouver de la ressemblance entre elle & ma mere.

Après cet entretien , Madame du Mesnil étant restée seule dans le cabinet , admira comment elle avoit pû ne se point trahir en reconnoissant un témoin de sa honte. Cette pensée la fit pâlir & rougir successivement. Si la nourrice l'eut vûë alors , elle auroit sçû à quoi s'en tenir. Les discours que ma mere venoit d'entendre la jetterent dans une profonde rêverie. Elle ne pouvoit douter que la personne qui les lui avoit tenus ne fût cette même Hôtesse à qui

elle avoit confié le soin de mon enfance ; mais elle étoit bien éloignée de croire que c'étoit son fils qu'elle venoit de voir sous un habit de fille. Elle jugea que j'étois mort, ou que mon pere n'avoit retiré des mains de ma nourrice pour me faire élever ailleurs. A cette réflexion, elle en faisoit succéder une autre. Le Comte de Monneville n'est plus, disoit-elle, puisqu'il y a si long-tems que je n'ai reçu de ses nouvelles. Le pere & le fils m'inquiètent également.

Il ne tenoit pourtant qu'à elle d'apprendre ce qu'ils étoient devenus l'un & l'autre. Il ne falloit pour cela que se découvrir à l'Hôtesse dont elle avoit éprouvé la discrétion. Néanmoins il ne lui fut pas possible de se résoudre à risquer cette démarche. Quoiqu'au fond de son ame elle sentit un desir violent de sçavoir notre destinée, sa vertu qui lui en fai-

soit un secret reproche le combattoit sans cesse. L'épouse du Baron du Mesnil croyoit devoir penser autrement que Mademoiselle de Ganderon, & sacrifier au devoir l'amour & la nature, pour être malheureuse du moins sans l'avoir mérité.

Elle prit même le parti d'éloigner du Château ma nourrice, pour n'avoir plus devant les yeux une femme qui lui rappelloit des images qu'elle n'avoit que trop de peine à bannir de sa mémoire. Pour se défaire d'elle honnêtement, & sans qu'elle parut y avoir part, elle engagea le Baron à la renvoyer au Village tenir encore Hôtellerie, avec une somme suffisante pour cet établissement, sous prétexte de la récompenser de ses services. Lucile à qui l'on donna une nouvelle Gouvernante, me vit à regret fortir du Château avec ma nourrice. Je ne fus

pas moins affligé qu'elle de notre séparation ; mais le mal étoit sans remede.

L'Hôteffe se remit donc en train de faire son premier métier. Quoiqu'elle n'exigeât de moi que ce que je pouvois faire aisément, & qu'elle me recommandât de m'attacher à l'écriture, persuadée qu'avec cette ressource, je ne manquerois jamais de pain, je ne laissois pas de lui être d'une assez grande utilité dans son ménage. Je lui valois trois servantes comme celle qu'elle avoit. Cependant je devenois plus mélancolique à mesure que j'avançois plus en âge. Je faisois déjà des réflexions, & surtout une qui m'attristoit infiniment. C'étoit le mystere de ma naissance ; car ma nourrice en m'avoüant que je n'étois pas son fils, ne m'apprenoit point qui étoit mon pere, & je demourois incertain de mon état.

Quelquefois m'imaginant qu'elle m'en avoit dit assez pour concevoir de ma famille une opinion avantageuse, j'avois la vanité de me croire d'un sang des plus nobles ; & dans les mouvemens orgueilleux que cette pensée flatteuse m'inspiroit, je brûlois d'envie d'être à Paris habillé d'une manière convenable à mon sexe & à la noblesse que mon imagination me prêtoit. Jusqu'où n'alloient pas les chimères dont mon esprit prenoit plaisir à se repaître ? Je me flatois que je ne serois pas arrivé dans cette Ville, que j'y rencontrerois une personne de considération qui me reconnoîtroit pour son fils, & que cette reconnoissance seroit suivie d'une parfaite félicité. Il est vrai que des idées si agréables faisoient bientôt place à d'autres qui rabattoient un peu mes fumées. Je me représentois qu'un garçon de

douze ans sans amis & sans connoissances , seroit fort embarrassé de sa personne à Paris ; mais l'esperance plus forte que la crainte , me ramenoit toujourns au desir d'aller chercher fortune dans cette grande Ville.

Un jour il passa par notre Village un Financier , qui s'arrêta dans l'Hôtellerie. Il avoit un bon équipage & beaucoup de monde à sa suite. Nous lui préparâmes à dîner le mieux qu'il nous fut possible , & quand il fallut compter sa dépense , je pris une plume & de l'encre , & fis la carte d'un air si aisé que cela le surprit. Il loua mon écriture ; puis il se mit à me considérer avec attention , & me trouvant une physionomie spirituelle avec quelque beauté , il me fit plusieurs questions. J'y répondis d'une façon qui l'étonna. C'est dommage, me dit-il, qu'une jolie fille comme vous soit

ensevelie dans un Village. Oh, dame, Monsieur, lui répondis-je, j'en suis assez fâchée ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? Je serois charmée d'être auprès d'une bonne Dame, je sens que je la servirois si bien qu'elle m'aime-roit, & feroit ma petite fortune. Si vous souhaitez, reprit-il, d'être placée de cette sorte, vous n'avez qu'à parler. Je vous met-trai dans ma famille même. J'ai une parente d'une humeur douce & d'un caractère excellent. Vous ferez à merveilles auprès d'elle. Je m'offre à l'engager à vous prendre, & je puis vous assurer qu'elle se chargera volontiers du soin de vous établir avantageu-sément.

J'acceptai les offres du Finan-cier avec des protestations de re-connoissance qui furent accom-pagnées de remerciemens de la part de l'Hôtesse, & je remar-

quai que mon homme d'affaires mordoit à la grappe. Faites-y bien réflexion , votre mere & vous , me dit-il , je repasserai dans quinze jours par ce Village. Si vous êtes toujourns dans la même disposition , & que vous ne fassiez aucune difficulté de vous fier à la parole d'honneur d'un homme , qu'à la verité vous ne connoissez pas , mais dont je crois que la probité est écrite sur son visage , je vous menerai à Paris dans mon équipage , en vous traitant de la même façon que si vous étiez ma propre fille. Je lui fis là-dessus une profonde réverence , à laquelle ayant reparti par une autre , il remonta dans son carosse après nous avoir dit adieu jusqu'à son retour.

Lorsqu'il fut parti , ma nourrice me demanda si j'aurois assez de résolution pour aller à Paris avec ce Monsieur. Pourquoi non,

lui répondis-je ? Il paroît honnête homme. Il fera peut-être ce qu'il a promis de faire pour moi ; & quand une fois je serai auprès d'une Dame , je chercherai quelque poste convenable à un jeune garçon ; & je ne croi pas être assez mal-adroit pour n'en pas trouver. L'Hôteffe ne fut pas trop fâchée de me voir disposé à suivre le Financier. Elle en tira même un bon augure pour ma fortune , & jugeant qu'il étoit temps de me livrer aux aventures que me réservait mon étoile , elle ne combattit que foiblement mon dessein.

En attendant que je pusse l'exécuter , j'allai faire une visite à Lucile. Je me gardai bien de lui parler de notre prochaine séparation ; mais l'idée qui m'en revenoit sans cesse dans notre entretien m'arrachoit des soupirs malgré moi. Je ne pus m'empêcher même de répandre quelques

larmes. Lucile en fut attendrie, & les attribuant au chagrin que j'avois de ne la pas voir aussi souvent que je l'aurois désiré, console toi, ma chere sœur, me dit-elle en m'embrassant, nous ne vivrons pas toujours éloignées l'une de l'autre. Le tems où l'on doit me mettre au Convent approche. Il me faudra une personne auprès de moi. Je ferai en sorte qu'on te choisisse. Nous passerons les jours & les nuits ensemble.

Que je fus sensible à ce trait de tendresse ! Adieu le projet de mon voyage de Paris. Adieu le Financier. Toutes les pensées de fortune dont je m'étois jusques-là si agréablement occupé, ne tinrent pas un moment contre les flatteuses esperances que me donnoit ma chere Lucile, & je la quittai en goutant par avance les douceurs de ce tems heureux qu'elle venoit de me faire envisager.

J'eus pendant deux jours l'esprit si rempli de cette charmante conversation, que je ne souhaitai plus le retour du Financier. Ma nourrice s'en apperçut, & me demanda pourquoi je paroissais dégoûté du voyage de Paris. Je lui en dis franchement le sujet. Sur quoi en femme de bon sens elle me représenta que j'avois tort de m'attacher à Lucile avec tant de fureur : que je ne pouvois plus cacher mon sexe que peu d'années, & que malgré mes précautions, mes traits, ma voix, ma barbe, tout me trahiroit : que si jamais j'avois le malheur d'accompagner au Convent la fille du Baron, je ne manquerois pas de la perdre de réputation, & de me jeter moi-même dans un abîme affreux. Enfin elle me dit tant de choses pour me faire entendre raison, que si je ne cessai pas d'aimer Lucile, je sentis du moins la

332 *Avantures du Chevalier*  
nécessité de m'éloigner d'elle.

L'arrivée du Financier acheva de me déterminer au sacrifice de mon amour. Il fut ravi de me retrouver dans les mêmes sentimens où il m'avoit laissé. L'Hôteſſe de son côté étoit bien aisé de m'écartier du Château du Meſnil ; perſuadée que ſi je demeurais dans le pays, ſi-tôt qu'on y viendroit à connoître mon ſexe, la médiſance n'épargneroit pas Lucile auprès de qui j'avois été élevé ſous un habit de fille. Le Financier n'eut donc aucune contradiction à eſſuyer ſur mon départ, qui fut fixé au lendemain avant le jour. Je paſſai une partie de la nuit à prendre des meſures avec ma nourrice pour nous donner réciproquement de nos nouvelles. Je mis enſuite mon habit le plus propre, & fis un paquet de tout ce que j'avois de linge blanc. L'heure de partir étant

enfin venuë , j'embrassai cette bonne femme que l'habitude m'avoit rendu si chere. Nous pleurâmes tous deux comme à l'envi , sentant une veritable douleur de nous perdre l'un l'autre , & voulant néanmoins nous quitter. Le Financier protecteur après avoir de nouveau protesté à l'Hôteffe qu'elle devoit avoir l'esprit en repos sur moi , qu'il ne conduisoit à Paris , disoit-il , que pour me mettre en état de procurer à ma mere des jours fortunez , il me fit monter en carosse avec lui , & nous fortîmes du Village sans être vûs de personne.

Je n'eus pas sujet de me plaindre de sa retenüë sur la route. Tous ses discours furent mesurez. Il ne lui échappa aucune action , aucun geste , dont je pussé tirer une mauvaise augure. Il sembloit même interdire à ses yeux la liberté de se fixer sur moi. Il est

coup de confiance. Il me mit entre ses mains, en lui disant que j'étois une orpheline, fille d'un de ses Fermiers ; que s'étant aperçu que j'avois bien de l'esprit, il étoit dans le dessein de me faire élever dans un Convent, & de m'y donner des maîtres pour m'enseigner tout ce qu'il convenoit à une fille de sçavoir. Il la chargea du soin de choisir le Monastere, & lui promit que dès le lendemain il lui envoyeroit de l'argent pour me faire habiller, & pour acheter tout ce qui m'étoit nécessaire pour entrer dans un Convent.

Il sortit là-dessus, & je demeurai avec la veuve, qui ne manqua pas de me sonder. Comme elle connoissoit mieux que moi le Financier, elle ne crut que ce qu'elle voulut de tout ce qu'il venoit de lui dire, & elle me fit mille questions pour juger par mes réponses

ponfes de ce qu'elle devoit penfer de moi. Il eft plaifant qu'au lieu d'avouër avec ingénuité de quelle maniere, & fur quel pied j'étois venu à Paris, j'alterai la vérité pour foûtenir ce que le Financier avoit dit, comme auroit pu faire une Avanturiere qui auroit été d'accord avec lui.

Le jour fuivant il tint parole : Il envoya une fomme d'argent, qui certainement ne fut pas toute employée à me nipper, quoiqu'il mandât à la veuve que fon intention étoit que l'on m'habilât fort proprement, & qu'on me fit paffer dans l'efprit des Religieufes pour la fille d'un Gentilhomme de Province; la veuve gagna bien la moitié fur les emplettes. Elle mit promptement les Ouvrieres en befogne, & je fus fervie avec tant de diligence, qu'au bout de quatre ou cinq jours j'entrai au Convent fans

avoir revû le Protecteur , qui sans doute avoit d'autres occupations , ou pour mieux dire qui me regardoit comme un fruit dont il falloit attendre la maturité.

J'avois crû que les Demoiselles qu'on élevoit dans cette Maison , prendroient plaisir à me voir & à me pratiquer à cause de la nouveauté. Mais je fus bientôt désabusée. Ayant appris que j'étois fille d'un Gentilhomme de campagne peu connu , elles me négligerent d'abord , & je fus réduit à la compagnie des Religieuses chargées du soin des Pensionnaires. Je m'en consolai facilement , & m'appliquant tout entier à profiter des leçons qu'un Maître à écrire & un Maître à chanter me donnoient tour à tour , je fis dans ces deux arts des progrès si surprenans , qu'en moins de six mois on ne parla dans le

Convent que de mon écriture & de mon goût pour le chant. Ce qui engagea peu à peu les grandes Pensionnaires à s'humaniser avec moi, & me procura l'entrée de leurs chambres.

N'admirez-vous pas, Messieurs, la conduite que le Financier tenoit avec moi ; il ne m'avoit pas encore fait une visite depuis que j'étois dans cette Maison. En récompense, la veuve son agente me venoit voir assez souvent, & nous ne parlions que de lui. Elle m'en disoit tous les biens du monde. A l'entendre, c'étoit le plus honnête homme, & le plus généreux qu'il y eût dans les affaires du Roi. Elle me demandoit de sa part si je n'avois besoin de rien, & lorsqu'il la chargeoit de me donner dix pistoles, elle m'en remettoit quatre très-fidèlement. De mon côté, je ne jouïois pas mal mon personnage avec elle.

J'avois la politique de me plaindre de ce que le Protecteur n'ajouïtoit point aux bontez qu'il avoit pour moi celle de m'honorer d'une visite. Patience, ma fille, me disoit sur cela l'obligante veuve; il viendra bientôt à la grille vous dire lui-même pourquoi il s'est jusqu'ici privé du plaisir de vous voir.

Il n'y manqua pas effectivement; il parut un jour au parloir avec la veuve du maître d'hôtel. Il me loïa d'abord sur la facilité que j'avois à apprendre les choses qu'on m'enseignoït. Il me dit ensuite qu'il s'étoit bien apperçû en me voyant pour la première fois, que je deviendrois en peu de tems une personne accomplie. C'est, ajoûta-t-il, ce qui m'a empêché de suivre le dessein de vous mettre au service d'une Dame. Vous me semblez plutôt née pour être servie, & le Ciel ne permet-

tra point que vous foyez déplacée. Non, ma belle enfant, & il ne tiendra qu'à vous de faire une fortune éclatante. Il ne faut pour cela que vous attacher à un homme riche, & de condition qui vous aime. En un mot, à moi. Cette bonne amie devant qui je vous offre mon cœur, feait que je n'ai sur vous que des vûës légitimes. Si j'en avois d'autres, je ne tiendrois pas la conduite que je tiens. Au lieu de laisser germer votre vertu dans une Maison où l'on ne vous donne que de bons exemples, je vous éleverois dans les plaisirs du monde, je vous menerois tous les jours aux spectacles, & je ne vous quitterois point que je n'eusse triomphé de votre innocence.

Vous vous imaginez bien, Messieurs, que le Financier n'en demeurera pas là. Il me dit mille autres choses pour me prévenir

342 *Avantures du Chevalier*  
en sa faveur. Ensuite voulant sçavoir si j'avois quelque disposition à répondre aux sentimens qu'il me témoignoit , il me demanda d'un air tendre s'il devoit espérer que je n'aurois point de répugnance à lier ma destinée à la sienne. Je lui fis réponse que j'étois trop pénétré de ses bontez , pour être capable de les payer d'ingratitude. Il parut transporté de joye à ces paroles , & prit de là occasion de me presser de souscrire à son bonheur. Après quoi , me laissant avec son agente , il se retira pour aller , me dit-il ; dès ce moment faire travailler aux apprêts de notre Hymenée.

La veuve , ainsi qu'elle en étoit convenuë avec le Protecteur , me félicita sur l'importance de ma conquête , & sur la brillante figure que je ferois dans le monde , quand je serois l'heureuse épouse d'un si riche Financier , qui de-

puis trois jours avoit refusé pour l'amour de moi une fille de qualité qui lui avoit été proposée. Ensuite elle me conseilla de le bien ménager, & me dit en s'en allant que de son côté elle feroit tous ses efforts pour l'engager à terminer promptement une affaire qui m'étoit si avantageuse. Je vis bien après cette conversation que je touchois au dénouement de la piece, & que par conséquent, je devois sans différer songer à quelque expédient pour me tirer de l'embaras où je me trouvois. Car enfin je me représentois que si j'avois l'audace de pousser les choses jusqu'à la dernière extrémité, le Protecteur pourroit se venger cruellement de la tromperie que je lui avois faite.

Pour m'affranchir d'une crainte qui me sembloit bien fondée, je rêvois jour & nuit au moyen de me sauver du Convent. J'exa-

minai pour cela toutes les fenêtres & les murs de la Maison ; mais mon examen n'aboutit à rien qu'à me faire perdre l'espérance de m'échapper. J'étois dans cette désagréable situation, quand il nous vint une nouvelle Pensionnaire. C'étoit une grande fille que l'on ne recevoit que parce que sa mere étoit parente de notre Supérieure. On ne vouloit point dans cette Maison de ces grandes filles qui n'ont d'autre vocation pour la retraite que la volonté absoluë de leurs parens, qui ne les y enferment souvent que pour mettre leur sagesse chancelante derriere un rempart de grilles & de verroux.

Notre nouvelle compagne se nommoit Camille. J'entrai dans sa chambre dans le tems qu'on la meubloit, & je me mêlai à la conversation qu'elle avoit alors avec deux ou trois autres Pen-

tionnaires. Je leur fis part d'une Lettre que je venois de recevoir, & par laquelle on me mandoit que dans quatre jours on me retireroit du Convent pour me marier. Comme je leur apprenois cette nouvelle d'un air assez triste, elles ne purent s'empêcher de me dire en souriant qu'une pareille Lettre, à ma place, ne les affligeroit pas. Camille me fit plusieurs questions sur mon départ ; elle me demanda si l'on emporteroit mes meubles dans une charette ou autrement, & dans quelle rue j'irois demeurer.

Elle avoit ses raisons pour me questionner ainsi. Ma, Mignone, me dit-elle un soir en me prenant le bras au sortir de la priere, j'ai des choses de la dernière conséquence à vous communiquer. Ne vous endormez pas si-tôt, afin que vous puissiez m'ouvrir votre porte ; ou plutôt ne la fermez

point. Je n'avois garde de m'endormir, ni même de me coucher. J'étois trop en peine de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & me tourmentant l'esprit pour le deviner, ne voudroit-elle point, disois-je, me charger de quelque Lettre de galanterie; ou n'auroit-elle pas quelque soupçon de mon sexe? Ces dégoûdies-là ont des yeux plus pénétrans que les bonnes Religieuses. Camille me surprit dans l'inquiétude qui m'agitoit, & me confirma d'abord dans cette dernière pensée, en m'embrassant avec un transport qui me parut un peu violent de fille à fille.

Mon repos & le bonheur de ma vie sont entre vos mains, me dit-elle; il faut que je sorte de cette Maison qui n'est pour moi qu'un esclavage, & je n'en trouverai peut-être jamais une si favorable occasion que celle que

vous pouvez me procurer , si vous êtes aussi disposée à me faire plaisir que je le serois à vous obliger dans une semblable conjoncture. Je lui promis de faire pour elle tout ce qui dépendroit de moi , & là-dessus m'ayant prié de l'écouter avec attention , elle reprit la parole de cette maniere.

Vous n'ignorez pas qu'il est peu gracieux à une Demoiselle d'un certain âge , d'avoir une mere qui se croit encore belle , & qui veut passer pour jeune , une coquette en un mot. C'est un malheur que j'éprouve dans toutes ses circonstances. Vous l'avez vûë cette mere jeune & belle le jour qu'elle m'est elle-même venu livrer à ma tante la Superieure , pour se défaire d'une rivale incommode ; si vous l'avez bien observée , vous m'avouërez qu'elle a grand tort de faire l'agréable. Croiriez-vous qu'à son âge & avec

son air bourgeois, elle s'imagine être en droit de se plaindre quand elle n'a pas deux ou trois soupirans à sa toilette ? Croiriez-vous aussi qu'elle ne manque pas de gens oisifs qui veulent bien faire ce sot personnage ? C'est que depuis la mort de mon pere, elle jouit d'un gros revenu qu'elle employe à les régaler. On fait au logis bonne chere, & l'on y joue. Voilà ce qui les attire.

Pendant trois ou quatre ans, poursuivit-elle, que cette belle Maman me craignoit moins que sa femme de chambre, dont je faisois les fonctions à sa toilette, j'avois honte des pauvretes que lui disoient ces adorateurs des apas de sa table. Que de fades douceurs ils lui faisoient avaler comme de l'ambrosie. Il faut que l'amour propre rende stupide une coquette, lorsqu'elle ne sent pas qu'on lui donne de l'encensoir par

le nez. Si quelqu'un de ces Mef-  
fieurs de meilleur goût ou moins  
diffimulé que les autres, s'avisoit  
de m'adresser quelque parole fla-  
teuse, j'étois huit jours sans pa-  
roître à table ; ma mere me ban-  
nissoit de sa vûë en me traitant de  
petite fille. Elle m'auroit volon-  
tiers fouëttée devant le monde,  
pour mieux persuader que je n'é-  
tois qu'un enfant.

Dès que je connus la cause des  
mauvais traitemens que je rece-  
vois d'elle, je résolus pour m'en  
venger de prendre sur mon comp-  
te les empressemens de quelques  
jeunes gens, dont les yeux s'ex-  
primoient aux miens avec éner-  
gie. Je leur faisois remarquer que  
je les entendois, en leur applau-  
dissant d'un souris quand ils assai-  
sonnoient de quelque geste ironi-  
que les loüanges qu'ils prodi-  
guoient à ma mere, ou qu'ils me  
témoignoient par quelque signe

qu'ils m'adreffoient mentalement les discours galans qu'ils lui tenoient.

Un jeune Comte des mieux faits me déclara par plusieurs Lettres auffi tendres que spirituelles, que je lui avois inspiré une passion violente. Je cedai au plaisir de le croire sincere, & de l'ôter à une mere jalouse. Si-tôt que notre intelligence fut formée, le Comte pour la rendre plus secreta, affecta de paroître plus empressé auprès de ma rivale, qu'il ne l'avoit été auparavant. Elle en fut si charmée, que ne faisant plus attention qu'à lui seul, elle le choisit pour dépositaire de ses secrets. Elle lui fit confidence, il y a un mois, du dessein qu'elle avoit de me mettre au Convent, puisque je refusois un parti qui valoit mieux que moi. Ce parti est un vieux fou de parent que je ne puis souffrir. Elle me répète

ſans ceſſe qu'il m'aime à la folie , & qu'il ne demande rien en m'épouſant , comme ſi une fille ne donnoit rien à un vieillard , en lui ſacrifiant ſa jeuneſſe & ſa beauté.

Si le Comte fut étourdi du projet que ma mere avoit formé de m'enfermer dans un Monaſtere , que devint-il quand elle ajoûta que pour lui prouver l'eſtime & l'affection qu'elle avoit conçûe pour lui , elle avoit pris la réſolution de lui offrir ſa main avec des avantages qui rendroient ſon fort digne d'envie ? Dans le trouble où ce diſcours jetta ſes eſprits , peu s'en fallut qu'il ne découvrit ſes ſentimens , néanmoins il eut la force de ſe contraindre , & me rencontrant par hazard toute ſeule , il me dit à l'oreille : Tout ſe diſpoſe pour que nous épouſions dans peu , moi votre mere , & vous un Convent.

En effet, deux jours après on m'amena dans cette Maison. Le Comte qui ne sçauroit à présent l'ignorer en est sans doute au désespoir. Il est vif ; il aura été trouver ma mere, & je ne doute pas qu'il ne lui ait parlé dans des termes peu mesurez. Tout cela retombera sur moi. Elle est venue d'un air furieux au Convent ce matin, pour ordonner qu'on ne me laissè voir aucune personne de dehors. Cet ordre qui coupe toute communication entre le Comte & moi, nous empêche de prendre des mesures pour nous rejoindre. Je suis sûre qu'il songe à m'enlever ; mais je ne sçai par quel moyen il prétend en venir à bout. De mon côté, j'exerce aussi mon imagination sur le même sujet, & si je ne me trompe, vous pouvez m'aider à sortir d'ici sans éclat.

Je promis à Camille de contri-

buer à son évafion , pourvû qu'elle me donnât parole à fon tour de me prêter fon affiftance pour m'arracher des mains de ceux qui me retireroient du Convent. Je lui pris en peu de mots ma fituation & mon deffein. Je lui fis feulement un myftere de mon fexe , ne jugeant pas alors à propos de le lui découvrir. Elle parut ravie de me trouver dans la même difpofition où elle étoit. Hé bien, lui dis-je , fçachons donc quel fervice vous attendez de moi. J'ai penfé , me répondit-elle , que le jour de votre fortie de cette Maifon , peut devenir le dernier de mon efclavage. Vous voyez bien cette niche , ajoûta-t-elle en me montrant du doigt un bas d'armoire , qu'entre autres petits effets on m'avoit acheté pour meubler ma chambre , je m'enfermerai là-dedans le jour que vous démenagerez , vous me ferez porter

354 *Avantures du Chevalier*  
jusqu'à l'endroit où l'on vous conduira , & de là je me sauverai chez le Comte.

J'applaudis à cette belle invention , n'étant pas en âge d'en remarquer l'extravagance , & nous convînmes de tenter l'aventure. Ce stratagème toutefois ne fut pas mis en usage , & mes affaires changerent tout à coup de face. Ma veuve me vint voir dès le lendemain. Elle me parut si émue que je jugeai qu'elle avoit quelque chose d'extraordinaire à m'apprendre. Je ne me trompai point dans ma conjecture : Ma chère enfant , me dit-elle , ce que j'ai à vous annoncer va bien vous surprendre. Votre protecteur a été arrêté hier au soir de la part du Roi , & conduit à la Bastille. Je ne sçai quel crime il peut avoir commis ; mais on dit que c'est un homme perdu. Quoiqu'il en puisse être , je viens vous assurer que

je ne vous abandonnerai pas. Je veux vous servir de mere & vous donner tous les jours des marques de l'amitié que j'ai pour vous. Je viendrai demain payer votre pension, vous faire sortir d'ici & vous emmener chez moi où nous vivrons doucement ensemble, en attendant que le Protecteur se tire d'intrigue, ce qu'il fera peut-être bien-tôt.

Cette nouvelle me causa une secrete joye. Je fus ravi de me voir débarrassé pour toujours de mon Financier, & persuadé que je pourrois, quand il me plairoit, m'échaper de chez la veuve, j'acceptai l'asile qu'elle me présentoit fort genereusement à ce que je croyois. Avant qu'elle vint me retirer, j'eus un nouvel entretien avec Camille, à qui j'appris le changement qui étoit arrivé dans mes affaires par l'heureux malheur du Financier, Elle m'en fit

ses complimens & me dit que de son côté elle avoit reçu une Lettre du Comte. Il me l'a fait tenir, ajouta-t-elle, par une femme de chambre qu'il a gagnée & qui seule a la permission de me parler de la part de ma mere. Il me mande qu'il a formé un projet d'enlèvement qu'il me communiquera au premier jour, & dont il assure que le succès est infaillible.

Je témoignai à mon tour à Camille la part que je prenois à l'esperance que son amant lui donnoit de l'arracher incessamment d'une retraite où elle se déplaçoit si fort. Après quoi nous étant embrassés à plusieurs reprises, nous nous séparâmes chacun occupé de ses petites affaires. Enfin la veuve vint suivant sa promesse payer ma pension, faire enlever mes meubles, & m'ayant fait monter avec elle dans un carosse de remise, elle m'emmena dans

sa maison où je soupai avec un homme fort bien vêtu & déjà furanné. Il y avoit aussi à table une jeune Demoiselle qui demouroit en pension chez la veuve, & pour qui le vieillard me parut avoir de grandes attentions. Il avoit un air galant, qui malgré son âge le rendoit encore de mise. Il se retira entre onze heures & minuit. Quand il fut sorti, la veuve me dit : ma chere fille, je partage mon lit avec ma pensionnaire. Je vous prie pour cette nuit seulement, de coucher avec Mariamne ; demain je ferai tendre dans une chambre particuliere le lit qui vous a servi au Convent.

Mariamne étoit une soubrette que la veuve avoit depuis peu prise à son service. Avec des apparences modestes, un air sage & discret, elle avoit de la jeunesse, de l'esprit, & ne manquoit pas de beauté. Nous passâmes une partie de la nuit

à nous entretenir du Convent où j'avois été. Tandis que je lui racontois de quelle maniere innocente j'y vivois, elle soupiroit de temps en temps & me disoit qu'il seroit à souhaiter pour moy que j'y fusse encore. Elle me repeta tant de fois ces paroles, que j'eus la curiosité de lui en demander la raison, ne comprenant pas pourquoi elle me plaignoit d'être dans le monde. C'est, me répondit elle, que vous allez vous occuper ici bien differemment. Si j'osois vous dire tout ce que je pense là-dessus, vous verriez que ce n'est pas sans sujet que je déplore votre sort. Parlez-moi, de grace plus clairement, lui dis-je, vous m'effrayez.

Promettez-moi donc reprit-elle, que vous garderez le secret & je ne vous cacherai rien. Je lui protestai qu'elle pouvoit compter sur ma discretion. Cela étant, repli-

quart-elle, sachez que vous êtes ici dans une maison où votre innocence court un grand péril. Je veux bien par pitié vous en avertir. La Demoiselle que vous avez vûë est la Maîtresse du vieux Malotier avec qui vous avez soupé. Il la vient voir presque tous les soirs, & Madame partage avec elle les revenans-bons de cette galanterie. Ne vous imaginez pas qu'on vous ait fait sortir du Convent dans un autre vûë que dans celle de vous procurer quelque riche galant à la place du Financier qui a été mis à la Bastille & qui étoit sur le point de vous tromper par un faux mariage. J'ai sçu tout cela de notre Cuisiniere. Je fais chercher sous main une autre condition, n'étant pas d'humeur à m'accommoder de celle-ci.

Je remerciai Mariamne de m'avoir appris toutes ces particuli-

tez, & par reconnoissance je lui découvris mon sexe. Cette confiance fit plaisir à cette bonne fille, qui me voyant hors du danger qu'elle avoit craint pour moi, prêta volontiers la main à l'exécution du dessein que j'avois de troquer mes jupes contre des culottes. J'ai, me dit-elle, un frere qui est Marchand Fripier, demain de grand matin j'irai le prévenir. Je reviendrai aussi tôt vous prendre ici, & je vous menerai chez lui où je vous laisserai. Je ne vous en demande pas davantage, lui répondis-je. Dès que je me verrai chez votre frere, je me croirai au comble de mes vœux. Un Fripier présentement est l'homme du monde qui m'est le plus nécessaire.

Le lendemain Mariamne fortit en effet à la pointe du jour, & après avoir mis son frere au fait sur mon chapitre, vint me retrouver

ver dans un Fiacre qu'elle avoit  
loué & qu'elle fit arrêter à la  
porte. Pendant ce temps-là je fis  
un paquet de mon linge & de  
mes hardes avec quoi Mariamne  
& moi nous étant jettez dans le  
carosse, nous gagnâmes la maison  
du Fripier, où je fus bientôt mé-  
tamorphosé en garçon. Toutes  
mes hardes de fille, dont quelques  
unes étoient magnifiques, me  
devenant inutiles, furent vendues  
sur le champ & de l'argent qui  
m'en revint j'eus de quoi m'habil-  
ler fort proprement en homme  
depuis les pieds jusqu'à la tête.  
Que je fus content de moi sous  
cette forme si désirée ! Un Cheva-  
lier nouveau n'est pas plus fier  
de sa croix, ni un nouvel Evê-  
que de sa mitre, que je l'étois  
de mes culottes. Enfin, je sortis  
de chez le Fripier, qui m'ayant  
loué lui-même une chambre gar-  
nie m'y conduisit & recommanda

362 *Avantures du Chevalier*  
fortement à l'Hôte d'avoir soin  
de moi.

Me voici donc à quinze ans abandonné à ma propre conduite, possédant pour tout bien un habillement complet avec quelques chemises & une vingtaine de pistoles que je pouvois avoir reçues du Financier pendant mon séjour au Convent. Mon Hôte m'enseignna une Auberge où sans qu'il en coutât beaucoup on faisoit assez bonne chere. J'y allois tous les jours dîner & souper. Je remarquai qu'il ne venoit là que des gens bien vêtus. Les jeunes gens font aisément des connoissances. Je me faufilai entre autres avec un Cavalier de figure agréable, plus vieux que moi de quelques années, & petit-maître en diable, ce qui ne me déplaisoit nullement. On l'appelloit Monsieur le Marquis, & c'étoit effectivement un homme de condition.

Cependant en vivant à l'Auberge & en battant le pavé de Paris mes fonds baïssoient à vûë d'œil, & me representant presque à toute heure l'embarras où je me trouverois quand j'aurois mangé ma dernière pistole, je paroïssois quelquefois si triste & si rêveur, que le Marquis s'en étant un jour aperçu m'en demanda la cause. Je ne la lui cachai point & je lui avouai que j'aurois beaucoup d'obligation à un homme qui me procureroit quelque bonne place dans un Bureau. Je ferai votre affaire, me dit alors le Marquis. Je connois un Partisan à qui je parlerai de vous, & je suis assuré qu'à ma considération il vous rendra service.

Le Marquis ne se vançoit pas d'un credit qu'il n'avoit point. Il écrivit en ma faveur à un soi croyant son parent, intéressé dans deux ou trois Compagnies de

maltote , & le mot de mon cher cousin repeté dans deux ou trois endroits de sa Lettre fit des merveilles. Comme j'étois porteur du billet , le Partisan me reçut gracieusement contre la coutume de ces Messieurs qui font aux Commis un accueil rebarbatif , & il n'eut pas sitôt vû de mon écriture qu'il m'arrêta pour travailler sous lui , en me disant qu'il vouloit me former l'esprit & la main.

Il me mit d'abord au fait des affaires particulieres , si bien qu'au bout de six mois il s'en reposoit sur moi entierement. A l'égard de ce qu'il appelloit les affaires du Roy , il étoit plus reservé. C'étoient des secrets pour tout autre que des Interressés. Quelquefois en arrivant de la Ville je lui faisois des complimens de la part de son cousin le Marquis , que je n'avois pourtant pas vû ,

& avec lequel je cessai d'entretenir commerce. Ce qui le mettoit de si bonne humeur qu'il se répandoit volontiers en discours qui ne finissoient point. Alors il me faisoit des épanchemens de cœur qui servoient à m'initier dans les sacrés mysteres de la Maltôte. A l'entendre une affaire n'étoit pas des meilleures quand elle ne rendoit que cent pour cent.

Si je lui avois moins été utile, il m'auroit placé de façon que j'eusse pû m'engraïsser ; mais par malheur pour moi il s'étoit accoutumé à ne se plus mêler que des grandes affaires & à m'abandonner les petites. Que de postes lui vis-je donner à des gens qu'à peine il connoissoit. Il étoit si obligeant qu'il rendoit service à quiconque se présentoit à lui, & si desintereffé qu'il declaroit qu'il ne recevroit ni argent ni presens

de personne, disant qu'il étoit trop satisfait quand on remplissoit son devoir. Il est vrai que sa femme interpretoit ce devoir à sa guise, & tiroit parti de tout. Selon les lieux où se rendoient les Commis à qui son époux procuroit des emplois, elle les prioit de lui faire des commissions qui entretenoient chez elle l'abondance, & les Commissionnaires par reconnoissance ou par timidité ne parloient jamais de ce qu'ils avoient déboursé.

Dès qu'elle sçavoit l'endroit où chacunes de ces petites sangsties alloit apprendre à succer, elle s'informoit du commerce qui s'y faisoit & de ce que produisoit le terroir ou l'adresse des habitans; vins, cidres, pâtez, gibier, beurre & fromages de toute espece pleuvoient au logis tous les jours. Mais le peu d'intelligence d'un Commis déranga ce ma-

*de Beauchène. Liv. III. 367*  
nége de la Dame. Un jeune homme avoit obtenu un emploi à saint Valery en Picardie. La patronne sçeut qu'on faisoit près de là des biscuits secs assez bons, & qui ne sont connus que sous le nom de biscuits d'Abbeville. Elle écrivit aussi-tôt au jeune homme pour le prier de lui en envoyer une caisse, lui mandant que son mari les aimoit beaucoup & qu'il en vouloit faire quelques presens. Vous m'en marquerez le prix, ajoutoit-elle dans sa Lettre, afin qu'on vous le fasse toucher sur le champ.

Le Commis trop exact envoya les biscuits & marqua qu'il y en avoit pour dix pistoles qu'il payeroit au Marchand sitôt qu'on lui auroit fait tenir cette somme par une Lettre de change ou autrement. Cette réponse déplut à la Dame, qui la trouva pleine d'étourderie & d'ingratitude. Et

pour apprendre à ce Novice ce que les Pigmées des Finances doivent aux Interressez dans les affaires du Roy, elle le fit promptement révoquer, & sa place fut donnée à un autre. Ce malheureux Commis, qui n'avoit vû la terre d'abondance que de dessus la montagne, n'ayant pas eu le temps de réparer sa faute, ne put payer le Marchand de biscuits; mais il lui remit la lettre par laquelle il avoit été chargé de l'achat, & lui enseigna le nom & la demeure du Maltotier à Paris. Le Marchand part pour cette Ville, s'adresse directement au Partisan, & lui demande le payement de ses biscuits. Le Financier se moque de lui & le traite même de fripon. Que fait le Marchand? il prouve l'envoy de la caisse adressée au Partisan, & la reception qui en a été faite en son nom. Enfin il se donne tant de mouve-

*de Beauchène. Liv. III. 369*  
mens qu'il découvre jusqu'à la boutique où l'on a compté dix écus pour lesdits biscuits à la Maltôtiere.

Tel fut l'écueil où se brisa la réputation de générosité que le Financier s'étoit acquise, & le monde qui est fort méchant le crut complice du procédé de sa femme. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour lui, c'est qu'au lieu de payer le Marchand pour éviter l'éclat, il se laissa poursuivre en justice & fit rire tout Paris à ses dépens. Il ne pouvoit plus paroître dans les rues sans entendre crier à ses oreilles: *Biscuits d'Abbeville.*

Il acheta dans ce temps-là \* près de Paris une maison de campagne où il étoit presque toujours avec sa femme & sa fille, comme s'ils n'eussent osé se montrer dans la Ville depuis l'hi-

\* 1688.

toire des biscuits. Pendant son absence j'étois chargé du soin de ses affaires. Il avoit une entiere confiance en moi. De mon côté étant plus souvent dans une salle d'armes ou à la promenade qu'à mon Bureau, j'étois obligé de faire porter le bast à mon Commis en second, Commis qui véritablement commençoit à en faire quelques fonctions, mais sans cesser, tant il étoit officieux, de nous servir à table & d'exercer par interim l'emploi de valet, en attendant qu'un autre vint le relever. Combien de riches Financiers ont débuté de cette façon.

Nous allions mon Confrere & moi tous les samedis au soir à la campagne, & nous en revenions les lundis de grand matin. Nous y passions aussi toutes les Fêtes, pour ne pas mettre le pot au feu dans deux endroits sans nécessité. Nous étions toujours bien reçus,

parce qu'il n'y avoit d'amusemens & de plaisirs dans cette maison que quand nous y étions. Comme on n'y regarde pas de si près à la campagne, la femme de chambre & le valet-Commis mangeoient avec nous à la grande table. Cela rendit insensiblement celui-ci moins timide, ou plutôt plus entreprenant. Un autre à sa place s'en seroit tenu à la cuisinière, ou n'auroit élevé sa pensée que jusqu'à la femme de chambre; mais lui plus ambitieux forma le dessein d'être le favori de la fille de son Maître & de puiser ainsi le droit légitime de s'enrichir au dépens du Public dans le plus pur sang d'un opulent Maltotier.

Son triomphe à la vérité eut été plus glorieux s'il eut eu des rivaux à combattre, & que la place qu'il vouloit attaquer eût été mieux fortifiée qu'elle ne

l'étoit. Le Financier & sa femme incapables de tout autre soin que de s'enrichir, ou persuadez que lors qu'une fille ne se garde pas elle-même, on feroit en vain comme Acrifius les frais d'une tour d'airain, laissoient à la leur un pouvoir despotique sur ses apas. Il est vrai qu'elle en avoit si peu, qu'il sembloit qu'elle n'eût qu'à se montrer pour écarter par sa laideur le galant le moins dégouté. Pour moi, je la trouvois si respectable que je ne pus avoir qu'une sterile reconnaissance de mille tendres attentions qu'elle avoit pour moi. Quand je me mettois en frais de lui dire quelque douceur, ce qui m'arrivoit rarement, je la fuyois aussi-tôt pour lui cacher la violence qu'elle auroit vû que je venois de me faire.

Elle fit tant de démarches inutiles pour me plaire, qu'à la fin

elle se laissa de m'agacer ; & rabattant sur le Commis à deux mains qui ne lui faisoit que trop connoître son amour par ses regards, elle n'opposa point un nuage aux embrassemens de ce nouvel Ixion. Tandis que moins délicat que moi il possédoit tranquillement les bonnes graces que j'avois dédaignées, le hazard m'engagea dans une galanterie fort propre à donner à un galand Ecolier les élémens du libertinage.

Je m'avifai un soir de me déguiser en Espagnol pour aller au Bal dans une grande maison. Cet habillement convenoit fort à la finesse de ma taille, & j'étois si persuadé que je pouvois passer pour ce qu'on appelle un beau fils, que j'affectai de ne me masquer qu'en entrant dans la salle du Bal. Dès que j'y parus, quelques Dames commencerent à me faire des mines. J'y répondis, & pour

un novice je ne jouai point mal mon rolle. Je fis un coup de maître pour mon coup d'essai. Je forçai un des plus superbes masques de l'assemblée à sacrifier à l'Idole Espagnole. C'étoit une Dame vêtue en Amazone & qui avoit un air de Princesse. Elle me fixa d'abord & me ferra la main en passant auprès de moi. Je jugeai que sans quelque Argus qui l'accompagnoit elle ne s'en seroit peut-être pas tenuë là, & je pris le parti de la suivre sans affectation. Elle s'en apperçut & je crus remarquer qu'elle mouroit d'envie de me parler. Je ne me trompois point. Pendant qu'un homme qui étoit avec elle alla lui chercher des oranges & des biscuits, elle s'approcha de moi avec précipitation & me dit sans autre préambule que si j'étois discret & capable d'un attachement, je n'avois qu'à lui dire mon nom & mon adresse. Ce que je ne man-

*de Beauchêne. Liv. III. 375*  
quai pas de faire avec empressement. En même tems je voulus lui baiser la main qu'elle m'avoit tenduë , mais elle la retira fort vîte , dans la crainte aparemment que son jaloux ne vît cette action , & un instant après elle disparut de la salle du Bal.

On ne sçauroit s'imaginer avec quelle impatience & quelle agitation je passai les deux jours suivans. Je n'osois sortir de peur de ne me pas trouver au logis à l'arrivée du Mercure de ma Déesse. Je me tenois dans mon Bureau jusqu'à l'heure des spectacles. Alors j'allois à la Comédie ou à l'Opera , dans l'esperance d'y rencontrer la personne que je cherchois , comme si j'eusse dû la reconnoître , quoique je ne l'eusse vûë que masquée , j'examinois toutes les Dames qui paroient les premieres loges , & il me sembloit quelquefois que parmi des

Marquises & des Duchesses, je démêlois la Nymphé qui me tenoit au cœur. J'espérois du moins qu'en m'étalant sur le théâtre je me ferois remarquer d'elle & l'obligerois à me tirer d'inquiétude. Néanmoins malgré la bonne opinion que j'avois de mon mérite, je ne laissois pas de penser aussi que mon Amazone bien différente de celle d'Alexandre, pouvoit n'avoir eu envie que de se moquer de l'Espagnol en le faisant soupirer à la mode de son pays.

J'étois depuis six jours dans cet état violent lorsqu'une bonne femme aussi matinale, mais moins belle que l'Aurore, me fit éveiller pour me dire de la suivre où elle avoit ordre de me conduire. Je devinai bien de quoi il s'agissoit. Je priai la vieille de me donner le temps de m'habiller, & quand cela fut fait nous voilà tous deux dans la ruë. Je voulus

lui faire quelques question sur sa maîtresse : Ne me parlez point, Monsieur, me dit-elle, & souffrez que je marche devant vous. J'obéis de peur de perdre par mon indiscretion peut-être une fortune brillante. Chemin faisant, attentif à tous les pas de ma conductrice, chaque fois que je la voyois près de quelque grand Hôtel, je m'imaginois qu'elle y alloit entrer, & je me trompois toujours. Elle s'arrêta devant une maison qui ne s'accordant pas avec l'idée que je m'étois faite de mon Amazone, ne me parut pas devoir être sa demeure. J'ai-mai mieux croire que c'étoit une maison d'emprunt pour me recevoir plus secrètement. C'étoit pourtant là qu'elle faisoit son séjour ordinaire, & la magnificence qui regnoit au dedans me fit bientôt oublier la modeste aparance du dehors.

Je traversai trois ou quatre pièces d'un appartement superbement meublé ; d'où je passai dans une salle où la nappe encore mise & un grand débris de verres & de bouteilles me firent juger que l'on venoit d'y passer la nuit à table. De là on m'introduisit dans un cabinet où je n'entrai qu'en tremblant ; mais mon trouble étoit assez justifié par la nouveauté de me voir jouer un rôle d'homme à bonnes fortunes. Ma Princesse jugeant à mon air timide & embarrassé que j'avois besoin qu'on me façonnât, en voulut bien prendre la peine pour mettre la dernière main à mon éducation. En nous séparant nous convînmes du jour que nous nous reverrions, & elle me fit accepter malgré moi le premier bijou qui lui tomba sous la main entre mille qu'il y avoit sur sa toilette ; c'étoit une fort belle tabatiere d'or.

Je devins genereux à mon tour, je donnai deux écus à la vieille qui m'avoit amené là, & j'appris d'elle pour mon argent que sa maîtresse, à qui je n'avois osé marquer la moindre curiosité la dessus, étoit une fille de théâtre honoraire; qu'après avoir quelque temps brillé sur la scene, elle s'étoit retirée & se bornoit sagement à ruiner une riche dupe qui l'accabloit de presens; que ce galant avoit passé la nuit chez elle avec deux de ses amis, & qu'il avoit fallu les porter tous trois de la table à leurs carosses.

Je fus obligé de rabattre un peu de la haute idée que je m'étois faite de mon heroïne. Ce n'est pas qu'à la façon seule dont elle avoit ébauché cette intrigue, je n'eusse dû juger sainement de sa condition; mais il y a tant de femmes d'importance qui encherissent sur les aventurieres en fait de débau-

380 *Avantures du Chevalier*  
che, que la chose étoit problématique. Si je perdois du côté de l'honorable, j'en étois bien dédommagé par le plaisir d'être aimé d'une personne fort aimable & de plus à la mode. Outre cela elle me sacrifioit un illustre rival, un haut & puissant Seigneur, avec qui je n'étois pas peu fier de contracter une espèce de consanguinité.

Le jour que nous avions choisi pour une seconde entrevûë se passa très-agréablement. Je m'en retournai à mon Bureau avec une montre d'Angleterre que je ne pus encor me défendre d'accepter. Il en fut de même dans toutes les autres visites que je fis à cette genereuse coquette. Elle me força toujours à recevoir d'elle quelque bijou, & entr'autres un diamant de mille écus que je donnai dix ou douze ans après à mon épouse pour present de nôces.

\* En quatre ou cinq mois de commerce dans ce Perou je me mis si bien fond que je commençai à croire que je faisois beaucoup d'honneur à mon Maltotier en daignant demeurer chez lui. Quoique presque toutes ses affaires me passassent par les mains il ne pouvoit me soupçonner de m'être engraislé dans sa maison, puisqu'à proprement parler, je n'avois eu en maniement que du papier & la bouteille à l'encre; c'est pourtant de cette maison, de laquelle je ne devois attendre ni bien ni mal, que partit l'orage qui renversa ma fortune peu solide, & qui comme un tourbillon me transporta dans une terre étrangère, ainsi que je vais vous le dire.

L'intrigue du Commis à deux mains mon demi-confreere, avec la fille de son Maître, quoique

conduite fort ſecretement , devenoit de jour en jour plus difficile à cacher, & vous vous imaginez bien pourquoi. La taille de la pauvre enfant ſe gâtoit à vûë d'œil. La mere ſ'en apperçut & en avertit ſon mari. Ils tinrent tous deux conſeil là-deſſus, & ſe gliffant une nuit dans la chambre de leur fille pendant qu'elle dormoit, ils découvrirent ce qu'ils cherchoient & ſouhaittoient de ne pas trouver. Nouvelle & miſerable Calixto, quelle honte pour toi de voir à nud ton coupable embonpoint expoſé aux yeux non de ſcrupuleuſes compagnes, mais d'un pere outragé & d'une mere en fureur !

En faiſant cette découverte, le pere éleva la voix & adreſſa ces paroles à ſa fille d'un ton ſi haut que je les entendis diſtinctement de ma chambre, qui n'étoit ſéparée de celle où ſe paſſoit cette

scène que par une foible cloison : Infâme que tu es, veux-tu donc nous perdre entièrement ? Ce n'étoit pas assez de la malheureuse affaire d'Abbeville ; il faut encore que nous ayons le chagrin de donner une nouvelle matière au monde de rire à nos dépens. Ces mots furent suivis d'une grêle de soufflets & de coups de poing que la mère fit tomber sur la délinquante, qui se sentant réveiller si désagréablement se mit à pousser des cris éclatans. Le Financier plus modéré que la femme, l'empêcha de continuer à maltraiter sa fille, à laquelle il demanda par qui elle avoit eu la foiblesse de se laisser séduire. Elle hésita quelque temps à répondre, malgré la menace qu'on lui faisoit de lui casser les bras à coups de bâton si elle ne parloit ; mais soit qu'elle craignît que la bassesse de ses inclinations ne lui attirât

le châtement qu'on lui promettoit, soit qu'elle ne fut pas fâchée de se venger du mépris dont j'avois payé mille avances qu'elle m'avoit faites, & qu'elle crut qu'on m'obligeroit à l'épouser, elle eut l'effronterie de dire que c'étoit moi qui avoit triomphé de sa vertu.

Quelque étonné que je fusse de l'impudence qu'il y avoit dans cette accusation, j'écoutai fort attentivement le reste d'une scène qui commençoit à m'interresser. Je n'en perdis pas un mot. Le mari & la femme me prodiguèrent des épithetes qui marquoient bien leur ressentiment. Ils n'étoient embarrassés que de l'espece de vengeance à laquelle ils devoient s'arrêter. La femme ne parloit que d'affommer, que de rouer de coups; mais le Malottier moins vif & plus politique fut d'avis que pour se délivrer  
d'un

*de Beauchêne. Liv. III.* 385  
d'un monstre tel que leur fille,  
il falloit me la faire épouser &  
nous abandonner ensuite tous  
deux à notre mauvais destin. S'il  
s'avise, disoit-il, de faire la moi-  
ndre résistance à nos volontez, je  
le ferai pourrir dans un cachot.

L'esperance qu'eut l'accusatrice  
que je préférerois sa possession,  
quelque sujet que j'eusse de n'en  
être pas content, à une prison  
perpetuelle, la consola des coups  
qu'elle avoit reçus. Elle me dit  
le lendemain d'un air insolent que  
c'étoit ma faute si elle avoit été  
réduite à la fâcheuse nécessité  
d'employer un tiers pour me ren-  
dre service malgré moi. Que ses  
parens n'auroient jamais voulu  
consentir à nous marier tous deux  
sans cette heureuse faute, qu'un  
excès d'amour pour moi lui avoit  
fait commettre. Cela pouvoit être  
encore vrai, & cependant telle  
fut mon ingratitude, que sans lui

tenir compte de sa bonne volonté je pris incivilement la liberté de la pousser par les épaules hors de mon Bureau, où elle avoit eu la hardiesse de venir m'annoncer la résolution où son pere étoit d'unir nos destinées.

Un moment après avoir eu avec elle cet entretien, je vis paroître le Maltotier, qui m'adressa un long discours qu'il avoit préparé, pour me faire valoir la bonté qu'il avoit de vouloir bien livrer sa fille à un aventurier, au lieu de le mettre entre les mains de la justice pour le faire punir comme un suborneur de la fille de son maître. Je lui répondis froidement qu'il me prenoit pour un autre : que si sa fille avoit fait un faux pas, ce n'étoit pas moi qui le lui avoit fait faire : que je la trouvois plus propre à éteindre la concupiscence qu'à l'allumer ; en un mot que n'ayant pas été

son galant, je ne ferois jamais son époux.

L'air dédaigneux dont je prononçai ces paroles piqua le Malotier, qui se faisant violence pour me cacher la fureur qui le dominoit, me dit en s'éloignant de moi : Mon petit Monsieur, faites là-dessus vos réflexions, & ne m'obligez point à vous prouver que j'ai encore assez de crédit pour humilier votre fierté. Je lui repartis, mais il n'entendit pas, que mon parti étoit tout pris, & que bien différent des paresteux qui aiment à trouver besogne faite, je ne voulois pas recueillir le fruit des peines de mon prochain.

Le jour suivant le Financier me demanda quelle étoit ma résolution sur ce qu'il m'avoit proposé. Je lui répondis que je ne pouvois en prendre d'autre, que de le prier de se pourvoir d'un nouveau

Commis, & d'examiner mes Livres. Voilà donc, reprit-il, à quoi vos réflexions ont abouti. J'en suis fâché pour vous. En achevant ces mots il me quitta pour aller employer contre moi tout son crédit & pour se venger d'un refus dont il ne connoissoit pas la justice

Il n'y travailla pas en vain : je fus arrêté deux jours après dans la ruë par une troupe d'Archers qui vinrent fondre sur moi. J'eus beau leur dire que je n'avois pas envie de faire la moindre résistance, ils me secouerent & me houpillèrent d'autant plus que chaque secousse faisoit tomber dans leurs mains, ma tabatiere, ma montre, ou mon argent. Ils me jetterent ensuite dans un Fiacre, & me conduisirent au Châtelet. Avant que d'y arriver, je pris garde que j'avois encore au doigt mon diamant; heureusement pour moi mon escorte ne l'aperçut

point, ce qui m'épargna une furieuse secousse. Pour le sauver des griffes de ces oiseaux de proie, qui sont des voleurs privilégiés, je fis si bien qu'avec mes dents je le détachai de l'anneau & le gardai dans ma bouche.

Ce qui sans doute avoit déterminé le Maltotier à me faire giter si promptement au Châtelet, c'est qu'il avoit appris qu'il en devoit partir incessamment un grand convoi pour le Canada. Je n'eus pas en effet le chagrin de coucher sur la paille; car dès la nuit même je sortis de prison pour être transporté à Quebec avec tous les honnêtes gens que la Cour envoyoit alors dans cette Colonie. Quand je sçus que je devois être de ce voyage involontaire, & qu'il fut question de se mettre en chemin, je m'avisai pour mes pechez de faire le retif & de protester qu'en m'arrêtant on s'étoit trom-

pé ; on se mocqua de mes plaintes, & je n'y gagnai que des gourmandes ; ou pour parler plus juste, les Officiers qui avoient ordre de nous conduire étoient payés pour cela. Je leur avois été bien recommandé. C'est dequoi je m'aperçus lors qu'au lieu de me faire aller à pied avec un grand nombre de malheureux qu'on menoit comme moi par force en Canada, on me fit l'honneur de me mettre parmi les personnes de distinction, je veux dire avec celles qui faisoient ce voyage en voiture. On m'accorda une place dans une charette, où deux redoutables Archers armés de carabines occupoient chaque bout & nous tenoient en respect.

*Fin du troisième Livre & du  
premier Tome.*

